transparent, du verre par exemple, u
en est réfléchie, et une partie transmis
peut expliquer ce phénomène en disan
portion de la lumière entre dans les po
dis qu'une portion est réfléchie par l
solides du verre : car lorsque la portio
mière transmise arrive à l'autre surface
et passe du verre dans l'air, il se
réflection aussi forte, et même plus for
première. Or il n'est pas vraisemblabl
lumière rencontre autant ou plus d
solides dans l'air que dans le verre, i
tion devient plus facile : cependant el
devenir plus forte, ou du moins l'être
puisqu'il y a, quelque supposition que l'o
faire pour éluder la difficulté, à tout
autant de parties solides dans l'eau
l'air. Ainsi la lumière n'est pas réfléch
qu'elle rencontre les parties solides des
faut donc chercher un autre princip
pousse la lumière et la réfléchisse

de lumières, la rotation commencer avec l'im-
pulsion et l'agitation que ces feux leu
éprouver, et devenir plus rapide à mesu
l'action s'accroît, puis se ralentir à mesu
cette agitation diminue. C'est principal
dans les corps suspendus sur un centre
un axe, que la rotation se manifeste, parc
dans cette situation, ils n'éprouvent point
part des autres corps une résistance qui
pêche. En effet, n'est-il pas très-difficil
tant d'actions et de réactions intérieures et
rieures partent toutes constamment d'un
point central, *et vice versâ*, viennent
de tous côtés avec une égalité pa
mouvement du fluide éthéré peut
sortant des soleils, y causer la rot
même qu'il la produit dans les plan
vient émouvoir et pénétrer de toute
remonte de cette manière à un se
d'impulsion dont l'idée n'est pas mo
et moins vraisemblable en physique
rale ; et comme les soleils communi
eux de la manière la plus intime pa

REMÈDE NOUVEAU,
CONTRE
LES MALADIES VÉNÉRIENNES;
TIRÉ DU RÈGNE ANIMAL;
OU
ESSAI
SUR LA VERTU ANTI-VÉNÉRIENNE DES ALKALIS VOLATILS.

DANS lequel on expose la méthode d'administrer ces Sels; avec des Réflexions, des Observations & des Remarques critiques tendantes à perfectionner les autres Méthodes.

PAR M. BERN. PEYRILHE,

Docteur en Médecine, Professeur Royal de Chymie & de Botanique au Collége de Chirurgie de Paris, Conseiller & Commissaire pour les Extraits de l'Académie Royale de Chirurgie, de l'Académie des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse, de celle des Sciences de Montpellier, Censeur Royal.

Seconde Edition, revue & considérablement augmentée.

Mihi verò invenire aliquid eorum quæ nondum inventa sunt, quod ipsum notum quàm occultum esse præstet, scientiæ votum ac opus esse videtur. HIPP. Lib. de Arte, N°. 1.

PRIX, 3 liv. 15 sols broché.



A MONTPELLIER;
Et se trouve à PARIS,
Chez {DIDOT le jeune, BARROIS le jeune,} Libraires, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXVI.

PRÉFACE.

ON peut envisager cet Essai sous deux faces différentes. Considéré sous la première, il enrichit l'Art d'un nouveau remède, en montrant dans les sels alkalis volatils la propriété antivénérienne ; il décrit ensuite la méthode d'administrer ces sels, dévoile leur manière d'agir, expose leurs effets, enfin, il établit leurs succès sur les résultats de plusieurs années d'observations & d'expériences. Vu sous la seconde face, il présente l'explication physique ou méchanique des principaux phénomènes des maladies vénériennes, & une chaîne de raisonnemens déduits de ces phénomènes, destinés à concilier des faits en apparence inconciliables, dont les uns sont admis, comme conformes aux dogmes pathologiques, & les autres rejettés, comme contraires à ces mêmes dogmes.

Sous ce dernier point de vue, l'esprit de systême règne dans notre Ouvrage ; & c'en est assez peut-être pour indisposer la plus saine partie de nos Lecteurs. Cependant, avec quelqu'attention, ils s'appercevront que si nous avons employé nos raisonnemens comme propres à disposer les esprits en faveur d'une nouveauté exposée à passer

d'abord pour une ſimple allégation, nous nous ſommes bien gardés d'en faire l'unique baſe de la découverte que nous publions.

D'ailleurs, la vérité n'eſt-elle pas indépendante des preuves qui la manifeſtent ? Que ceux à qui nos ſpéculations ne plairoient pas, les mettent de côté ; qu'ils oublient que nous nous y ſommes livrés, pour réſerver toute leur attention à la nouvelle propriété des alkalis volatils. Faire connoître cette propriété eſt notre objet principal ; nous l'aurons rempli, ſi nos Lecteurs daignent avoir recours à leur propre expérience, pour s'aſſurer de ſa réalité.

A l'exemple de l'Hippocrate Anglois, nous avons oſé rappeller aux loix de l'hydraulique l'action du mercure ; & par cette opération ſeule nous avons ouvert une ſource abondante de médicamens anti-vénériens. Car ſi le mercure ne guérit qu'en excitant un mouvement fébrile, & en ſoutenant ce mouvement pendant un eſpace de temps proportionné à la tenacité de l'épaiſſiſſement vénérien, toute ſubſtance qui produira ce mouvement guérira comme lui. La juſteſſe de cette induction a été confirmée en pluſieurs occaſions, par les bons effets des alkalis fixes, du ſavon médicinal, & par ceux du remède que nous annonçons.

Si cette théorie est avouée un jour de l'expérience générale, elle opérera dans la pratique une révolution utile : les méthodes seront plus nombreuses & plus rationelles ; & si l'Art en devient plus difficile, en revanche, les méthodes plus variées se prêteront davantage aux divers états de la maladie, aux diverses positions des malades ; & par-là nos succès seront moins capricieux, moins incertains & plus mérités.

C'est-là une de ces idées auxquelles on ne doit se rendre qu'après le plus sévère examen & les réflexions les plus mûres. J'invite les gens de l'Art à s'y livrer : si c'est une vérité, il importe qu'elle soit répandue ; si c'est une erreur, il faut la dissiper dès sa naissance.

La prétendue spécificité exclusive du mercure est attaquée dans cet Essai, & nous entendons déja les murmures que doit exciter cet attentat ; car c'est un attentat que d'oser faire descendre ce demi-métal dans la classe des autres atténuans, & d'oser le dépouiller de cette spécificité. Nous aurions bien voulu ne pas laisser aux partisans outrés du mercure un prétexte dont ils se serviront pour nous accuser d'avoir décrié ce minéral. Mais pouvions-nous ne pas combattre une qualité exclusive, lorsque nous proposons un remède qui ne peut s'établir que

ſur les ruines de cette prétention ? la laiſſer ſubſiſter, n'étoit-ce pas forcer les eſprits à rejetter le nouveau remède, ou bien à recevoir comme vraies deux opinions contradictoires ?

Il eſt vrai que cette propriété occulte, qu'on ſuppoſe au mercure, n'étant qu'une chimère, il ſemble que, par cette raiſon, nous aurions pû nous diſpenſer de la combattre. Mais il eſt des chimères qui paſſent pour des vérités, qu'on accueille comme telles, qu'on protège, qu'on défend; & celle-ci eſt de ce nombre.

Nous avons dit ſans détour notre façon de penſer ſur cette ſpécificité. Ceux qui ont une autre manière de voir, ceux à qui nous n'aurons pu faire abandonner cette illuſion chérie, nous accuſeront d'injuſtice & de partialité. Nous le prévoyons & nous n'en murmurons pas, bien ſûrs de trouver de quoi repouſſer ces accuſations frivoles, dans l'attention que nous avons miſe à ne pas les mériter.

Eh! par quels motifs aurions-nous déprimé le mercure? ſeroit-ce pour rehauſſer un remède ſur lequel chacun a dès-à-préſent les mêmes droits que nous! Loin de donner dans une pareille inconſéquence, nous avons peu loué le remède nouveau, & même en le louant, nous

n'avons point ceſſé de nous tenir en garde contre la tendreſſe paternelle.

Nous n'avons pas montré moins de réſerve, lorſque, conduits par le plan que nous nous étions tracé, nous avons comparé l'alkali volatil aux autres anti-vénériens; puiſque nous nous ſommes abſtenus de marquer ſa place, laiſſant ce ſoin à deux Juges irréprochables, l'expérience & le temps. Ce n'eſt pas ſans raiſon que nous laiſſons en ſuſpens ce que d'autres décideroient peut-être à notre place; car quoique nous ſoyons autoriſés à croire l'alkali volatil préferable au mercure dans beaucoup de circonſtances, nous n'oſerions aſſurer qu'il y ait plus de cas où ce ſel l'emporte ſur ce minéral, qu'il n'y en a où ce minéral pourroit l'emporter ſur lui. Après pluſieurs ſiècles de l'uſage le plus général & le plus conſtant du mercure, le degré de bonté qu'on doit lui accorder eſt encore incertain: deux grands hommes, Boerhaave & Aſtruc, ſont morts ſans avoir pu le fixer; & nous prétendrions, à l'aide de quelques années d'obſervations, déterminer celui des alkalis volatils!

Nous avons haſardé beaucoup d'opinions, d'étiologies, de vues pratiques, parmi leſquelles il y en a quelques-unes de neuves, d'autres

rajeunies, d'autres enfin ſimplement tirées de l'oubli.

Cette partie de notre Ouvrage eſt la plus épineuſe. L'Art a été ſi fort cultivé, qu'il n'eſt guères poſſible d'édifier qu'après avoir détruit. Cependant, les vieilles opinions, les pratiques anciennes exercent ſur nous tout l'empire de l'habitude, empire ſi abſolu qu'il nous ôte juſqu'au deſir de nous ſouſtraire à ſa tyrannie. Nous devons donc nous attendre à trouver les eſprits tout-à-la-fois prévenus en faveur des choſes reçues que nous oſons fronder, & contre les nouveautés que nous voudrions accréditer; & nous ne nous ſentons pas les talens néceſſaires pour triompher de cette double prévention.

D'un autre côté, quand on s'éloigne de la façon de voir commune, on court ſi grand riſque de ſe tromper, que nous ne ſerions pas ſurpris que quelques-unes de nos idées particulières ſe trouvaſſent fauſſes. Mais qu'on ſe ſouvienne que ce n'eſt qu'à la hardieſſe des tentatives qu'on eſt redevable de la découverte des plus grandes vérités. La crainte d'avancer une erreur doit-elle détourner de la recherche du vrai? Nous nous égarerions encore en une infinité de ſentiers où nous marchons

d'un pas ferme, si nos Pères ne s'y fussent égarés avant nous.

Il faut pourtant du courage pour s'exposer au risque de se tromper, & pour mettre quiconque prend la peine de nous juger, dans la confidence de nos erreurs. Les seuls grands Hommes peuvent impunément tenter d'ouvrir des routes nouvelles : tous leurs pas sont utiles; ou ils applanissent le chemin qui mène au vrai, ou ils en marquent les écueils. Ils forcent par leur noble audace notre reconnoissance à rendre hommage à leurs efforts ; & lors même qu'ils tombent, ils entraînent avec eux notre respect & quelquefois notre admiration : nos yeux frappés de leur chute, ne voient que l'élévation d'où ils sont tombés. Mais que l'homme ordinaire ne s'attende pas à trouver dans le succès de quelques idées neuves une satisfaction pure; qu'il n'y cherche pas non plus un dédommagement égal au désagrément d'en avoir hasardé qui sont rejettées & qui méritent de l'être. Un Ecrivain sensible trouve toujours plus de mortification dans une critique juste, quelque honnête qu'elle soit, que de satisfaction dans les éloges les mieux mérités. Il semble que la vérité n'élève point l'homme à ses propres yeux, il se croit fait pour elle ; &

qu'au contraire ses méprises l'avilissent, parce qu'il se croyoit au-dessus de l'erreur.

Ces considérations ont pu nous frapper, mais elles ne nous ont pas arrêtés, parce que nous sommes mûs par un intérêt plus puissant que celui de l'amour-propre. Si la plus petite partie de nos vues est accueillie, nous goûterons le plaisir inestimable d'avoir servi l'humanité souffrante, en travaillant avec fruit à perfectionner un Art, peut-être indifférent autrefois, mais rendu nécessaire aujourd'hui, par le genre de vie des peuples dégénérés. Si ces vues sont rejettées, débarrassés de quelques erreurs, nous en serons plus propres à l'exercice de notre Profession; car en Médecine, comme dans les autres Sciences, on ne gagne pas moins à se défaire d'une erreur, qu'à acquérir une vérité.

Peut-être nous reprochera-t-on d'avoir prononcé trop sèchement la proscription de quelques théories accréditées & de quelques manières de faire consacrées par l'usage, & d'avoir proposé avec trop d'assurance nos spéculations & nos procédés particuliers. Nous avons donné nos doutes pour des doutes, nos conjectures pour des conjectures; mais quant à nos sentimens, nous les avons exprimés fortement, parce que nous en étions fortement affectés. Et pourquoi

nous exposerions-nous à inspirer à nos Lecteurs, par la foiblesse & la timidité de l'expression, des doutes que nous ne partageons pas. Si nous avons été assez heureux pour rencontrer quelquefois la verité, nous avons dû lui faire parler son langage. Que gagne-t-on à l'envelopper de l'ambigüité de l'indécision, ou du fard de la flatterie? la première ne plaît à personne, & le second ne trouve plus de dupes parmi les Juges éclairés, les seuls dont nous fassions cas; il ne fait que déceler dans l'Ecrivain, à travers sa feinte modestie & les égards minutieux dont il use envers ceux qu'il combat, un raffinement d'amour-propre, par lequel il se ménage de loin une ressource contre ses propres erreurs. Le ton décisif, il est vrai, n'est pas celui de la persuasion; mais il est celui de la conviction, & nous voulons convaincre & non persuader, car on persuade le mensonge & l'erreur. D'ailleurs ce ton, ami de la brièveté, dispense de ces longues circonlocutions, non moins embarrassantes pour l'Ecrivain, que fastidieuses pour le Lecteur.

Lorsque nous condamnons quelque méthode, ou quelque opinion, nous le faisons en notre propre nom, toutes les fois que nous ne connoissons pas d'Ecrivain qui l'ait fait

avant nous; quand c'eſt le ſentiment d'un autre que nous adoptons, nous avons ſoin d'en avertir. Malgré cela, il eſt poſſible que dans quelque cas, croyant être neufs, nous n'ayons que le mérite de l'adoption. Car quelles recherches n'eût-il pas fallu faire pour nous aſſurer que ce que nous croyons nous appartenir eſt véritablement à nous! Nous déclarons donc, pour écarter tout ſoupçon de mauvaiſe foi, que dans nos cenſures nous avons ſuppoſé qu'on croyoit & qu'on pratiquoit ce que les Livres les plus accrédités enſeignent, & qu'on ne croyoit ni ne pratiquoit ce dont ils ne parlent point. Après cela, s'il ſe trouve, comme il ſe trouvera ſans doute, des Praticiens qui penſent & agiſſent comme nous, nous eſpérons qu'ils ne s'offenſeront pas de nos critiques générales, & qu'ils voudront bien ſe placer dans l'exception qui leur eſt due. C'eſt principalement d'eux, parce qu'ils ſentent mieux la néceſſité d'oppoſer une digue au torrent de l'habitude & du préjugé, que nous attendons de l'indulgence pour nos propres écarts; car nous n'ignorons pas que la confiance d'avoir combattu quelques erreurs avec avantage, fait quelquefois qu'en pourſuivant d'autres erreurs, on ſe laiſſe emporter au-delà des limites du vrai.

On trouve à la fin de cet Essai quelques notes assez étendues ; nous croyons devoir faire connoître ce qui leur a donné lieu. Lorsque nous rédigeâmes cette Dissertation, nous la destinions à un Corps savant, qui depuis a daigné l'accueillir. Comme les Ouvrages académiques n'admettent pas les détails, nous supprimâmes plusieurs grands morceaux qui appartenoient au nôtre, & que nous croyons devoir restituer en le donnant au Public ; parce qu'ils contiennent, pour la plupart, des preuves ou des complémens de preuves de certaines théories ou de certains faits sur lesquels nous avons passé trop légèrement dans le texte. Nous n'avons pas jugé à propos de refondre notre plan pour les y faire entrer, tant parce que nous nous y sommes permis quelques digressions qui s'éloignent un peu de notre objet principal, que parce qu'ils n'y pouvoient entrer qu'au préjudice de l'ordre & de la méthode, contre lesquels nous n'avons d'ailleurs que trop péché (1).

Nous prions, en finissant, ceux qui trouveront dans le texte des assertions qui paroîtront trop légèrement avancées, des faits trop res-

(1) Ces Notes ont été refondues. Voy. l'*Avertissement* qui suit.

ſerrés, des détails tronqués, &c. de recourir à ces notes, dans leſquelles nous avons remédié de notre mieux à ces défauts. Malgré cet ample ſupplément, nous aurons laiſſé ſans doute beaucoup de choſes à deſirer. Mais nos Lecteurs voudront bien ſe ſouvenir que nous n'avons prétendu donner qu'un Eſſai, qui pourra croître & ſe perfectionner, s'ils daignent l'accueillir favorablement.



AVERTISSEMENT

Sur cette ſeconde Edition.

C'EST dans les Sciences, & ſur-tout en Médecine, une ſorte de petit phénomène, que le ſuccès d'un Ouvrage où l'on attaque une foule d'opinions accréditées, où l'on fronde les préjugés qui les appuient, où l'on s'efforce de ramener à des ſentiers difficiles la multitude, qui ſe laiſſe entraîner doucement dans les vaſtes routes ouvertes par l'empiriſme & battues par l'habitude, l'inſouciance & la pareſſe. En publiant cet Eſſai pour la première fois, je vis les obſtacles que la prévention élèveroit ſous mes pas, & je ſentis qu'il me ſeroit difficile de les vaincre tous. Je pris donc la ſage réſolution d'uſer de ménagement envers les Praticiens routiniers, c'eſt-à dire, envers le plus grand nombre; je fis plus, je n'attaquai qu'avec précaution l'erreur elle-même. Dans une infinité de circonſtances où j'aurois pu prouver que l'opinion régnante eſt erronée & fauſſe, je me contentai d'ébranler cette opinion, de

montrer qu'elle n'eſt pas auſſi ſolidement établie qu'on ſe le perſuade; enfin je crus que c'étoit faire aſſez, dans ce premier moment, que d'inſpirer à des Lecteurs prévenus, un peu de défiance ſur les motifs de leur crédulité.

Aujourd'hui que les routiniers les plus endurcis me paroiſſent diſpoſés à compter avec eux-mêmes, à ſe rendre raiſon des évènemens de leur pratique, à concevoir que toutes les fois qu'il s'eſt fait dans l'Art de guérir une réforme utile, un ſeul a eu raiſon contre tous, aujourd'hui, dis-je, que les eſprits ſont mieux diſpoſés, rejettant enfin des ménagemens qui ne peuvent être excuſés que par les motifs qui les inſpirèrent, nous préſentons nos principes & nos opinions dans tout leur jour, avec tous leurs développemens, toutes leurs conſéquences pratiques, ſans nous embarraſſer de la ſecouſſe qu'en pourront recevoir des Praticiens d'habitude, qui n'ont pas même aſſez de lumières pour être déſabuſés; des imitateurs ſerviles, dont les opinions ſont preſque autant de préjugés, parce qu'ils n'ont rien examiné, rien diſcuté, ni jamais oſé penſer d'après eux-mêmes.

Développer

Développer nos opinions & leurs conséquences, completter des preuves que nous n'avions fait qu'ébaucher, exposer quelques idées nouvelles déduites des principes déja posés dans la première édition de cet Ouvrage, tel est l'objet des augmentations considérables qu'on trouvera dans celle-ci. Le fonds de cet Essai reste donc le même, mais la forme est changée, & nous devons exposer les motifs de ce changement.

Pour ne point interrompre le fil de nos raisonnemens, & rapprocher, autant qu'il étoit possible, les faits qui servent de base à la partie dogmatique de cet Ouvrage, nous avions rejetté les preuves accessoires, les détails, les éclaircissemens, &c. dans un grand nombre de notes fort étendues, qui le terminoient. Cette forme, assurément très-méthodique, ne déplaisoit pas aux bons esprits; mais elle n'étoit pas sans inconvéniens pour ces hommes superficiels, paresseux, ennemis de toute application, qui lisent, non pour s'instruire, mais afin de pouvoir dire qu'ils ont lu. S'il arrive par hasard que des Lecteurs de cette trempe daignent, en prenant un Livre, se

dépouiller un moment de leur indifférence orgueilleuſe, c'eſt pour ſe ranger dans la claſſe infiniment nombreuſe de ces Zoïles, pétris d'ignorance & de préſomption, pour qui rien n'eſt neuf, qui n'ont point de fauſſe opinion à rectifier, d'erreur à perdre, de vérité nouvelle à acquérir, de ces êtres enfin qui ſe croient nés pour donner la loi, même dans les objets qui n'ont jamais fixé leurs études ni leurs réflexions.

Pour ſatisfaire, à cet égard, même la claſſe d'hommes qui nous lira le moins, & plus encore pour mettre une juſte proportion entre la première & la ſeconde partie de cet Ouvrage, nous avons converti les notes qui le terminoient, en autant de Chapitres particuliers. Pluſieurs Sections nouvelles ont été jointes aux anciennes; de ſorte que leur enſemble embraſſe aujourd'hui les principaux objets & à-peu-près tous les ſymptômes ou accidens des maladies vénériennes. Ce changement dans la forme des notes, a quelquefois produit des vides conſidérables dans les matières qu'elles traitoient. Une remarque importante ſuffit pour une note; il n'en eſt pas de même

d'un Chapitre : on veut y voir épuiſé le ſujet qu'il annonce. Il nous eût été facile de mettre un juſte complément à toutes les matières traitées dans cette partie de notre Ouvrage, & de le convertir ainſi en Livre claſſique, d'en faire en un mot un *Traité complet* de Maladies vénériennes : Livre d'autant plus néceſſaire, nous ne craignons pas de le dire, qu'il n'en exiſte aucun de véritablement dogmatique & rationel ; car ils ſe reſſentent tous de l'empiriſme où furent puiſés les premiers Ecrits ſur cette matière. Mais pourquoi redire ce qu'on a dit tant de fois ? n'étoit-il pas plus raiſonnable de nous borner aux bonnes choſes qu'on n'a point dites, qu'on a négligées, ou qu'on a depuis long-temps perdues de vue, plutôt par oubli, que par une réprobation motivée. Nous avons donc négligé beaucoup de menus détails qui ne ſauroient plaire qu'aux jeunes gens. C'eſt aux hommes faits, aux maîtres eux-mêmes que nous adreſſons notre Ouvrage : ils en deviendront les juges légitimes, ſi, mettant de côté, pendant qu'ils nous liront, les opinions reçues dans leur jeuneſſe, ſans examen & ſur parole, ils veulent

bien ne ſe reſſouvenir que des évènemens bons & mauvais de leur pratique.

Dans la première édition de cet Ouvrage, les notes complettoient la partie dogmatique. Il falloit les lire à meſure qu'elles étoient indiquées, & l'on ne pouvoit guères les lire avec fruit, qu'en ſe rappellant l'endroit correſpondant du texte. Aujourd'hui, lues avec ce même texte, elles l'éclairciſſent, le fortifient, le complettent; mais on peut les lire ſéparément, parce que les matières qu'elles embraſſent ſous la nouvelle forme, ſont traitées avec plus d'étendue, de développement & d'enſemble: elles forment, pour la plupart, un tout, qui peut ſe paſſer du texte, quoiqu'elles l'appuient, lorſqu'on prend la peine de les réunir, en paſſant ſucceſſivement de l'un à l'autre.

On s'attend ſans doute à trouver ici l'apologie de la méthode de traiter les maux vénériens par les alkalis volatils; & nous aurions eu peut-être cette condeſcendance & cette foibleſſe d'uſage, ſi le reſpect qu'on doit au Public & à ſoi-même, n'interdiſoit une charlatanerie uſée, plus pro-

pre à jetter du mépris ſur l'Auteur, qu'à faire eſtimer l'Ouvrage.

Cependant une modeſtie mal entendue ne nous fera pas négliger les intérêts de la vérité. Nous dirons donc que les ſuccès de l'alkali volatil, qui nous étoient particuliers autrefois, nous ſont communs aujourd'hui avec beaucoup de Praticiens éclairés; que la méthode que nous propoſons, & plus encore les principes qui lui ſervent de baſe, ainſi qu'à toutes les bonnes méthodes anti-vénériennes, quelqu'en ſoit l'agent, ont trouvé beaucoup de partiſans, tant en France que dans les pays étrangers; enfin, que nos réflexions & les réſultats de dix ou douze années d'expérience, n'ont fait que confirmer de plus en plus les vues générales & particulières répandues dans cet Eſſai. Comme il faut beaucoup de temps à la vérité, lors même qu'elle eſt accompagnée de l'évidence, pour s'emparer de tous les eſprits, la poſſibilité de guérir la vérole confirmée, par l'alkali volatil, & la réalité de ce *mouvement febrile*, tant de fois mis en jeu dans cet Ouvrage, mouvement dont l'effet eſt conſtamment le

même, quelle qu'en ſoit la cauſe, & qui peut ſeul opérer la guériſon, parce qu'il eſt ſeul capable de fondre l'épaiſſiſſement vérolique, &c.; ces nouveautés, dis-je, & quelques autres moins importantes, pourront trouver encore des incrédules, ſur-tout dans la claſſe nombreuſe des Praticiens d'habitude, dont les idées racornies ne laiſſent aucune priſe aux nouvelles opinions. Si nous oſions leur demander une grace, nous les prierions, quant au premier objet, d'eſſayer l'alkali volatil, mais pluſieurs fois, parce qu'il eſt difficile qu'on uſe bien d'une méthode avec laquelle on n'eſt pas familiariſé: & pour le ſecond objet, *le mouvement fébrile*, nous les inviterions à comparer, avec ce principe lumineux, les réſultats bons & mauvais de leur pratique, & ſur-tout à conduire d'après ce même principe quelques traitemens, mercuriels ou autres, afin d'en reconnoître la réalité. Leur indiquer les moyens de me juger par l'expérience, c'eſt montrer que j'ai moins à cœur la fortune de mes idées, de mes principes, de ma méthode, que les intérêts de la vérité. Cette invitation eſt d'autant plus néceſſaire, que les meilleurs

esprits tombent quelquefois dans l'inconséquence absurde, de juger un nouveau remède sans motifs, sans examen, sans expérience propre. Un Médecin de la Capitale, qui ne manque ni de connoissances ni de jugement, & que je nommerois, si je ne craignois de le désobliger, me disoit, il n'y a pas trois mois : *Votre Ouvrage sur les Maladies vénériennes est solidement & profondément pensé ; il n'est point de Praticien qui ne tire quelque profit de sa lecture.... Je n'ai point essayé l'alkali volatil, mais je ne l'admets pas.* Que d'hommes jugent aussi légèrement, & néanmoins croient être justes & donner un suffrage digne d'être compté !

Après les éclaircissemens qu'on vient de lire, il est presque superflu d'ajouter ici, que l'utilité de notre Ouvrage doit être à-peu-près la même pour tous les Praticiens, soit qu'ils adoptent ou qu'ils rejettent l'alkali volatil, soit qu'ils donnent la préférence aux frictions ou qu'ils la réservent au sublimé corrosif, ou aux autres préparations mercurielles salines : qu'on retranche de ce Livre dix ou douze pages consacrées à l'alkali volatil, tout le reste

A ne considérer que le nombre des Remèdes anti-vénériens, on ne peut qu'admirer les richesses de l'Art; si nous les comparons l'un à l'autre, si nous les pesons collectivement, c'est toute autre chose; l'abondance devient disette : éclaircissons cette espèce de paradoxe.

La vraie richesse de l'Art consiste moins dans la pluralité numérique des moyens curatifs, que dans celle qui vient de leur diversité réelle & effective, telle qu'on la voit briller dans les productions de la nature. Il ne suffit pas à notre Art d'avoir de quoi remplir abondamment plusieurs indications, il faut qu'il satisfasse à toutes, en accordant aux contre-indications ce qu'elles exigent. Les maladies vénériennes différent entr'elles à raison du sexe, de l'âge, du tempérament, de la nouveauté ou ancienneté de l'infection, de la nature des symptômes, de leur peu d'importance ou de leur gravité, des complications, du nombre & du genre des traitemens infructueux qui ont précédé, &c. circonstances dont les combinaisons n'ont point de bornes. Ces maladies présentent donc des indications diverses, même opposées. L'Art a donc besoin, pour les remplir, de moyens qui ayent entr'eux les mêmes rapports que ces indications. Sans cette diversité générique dans les remèdes, quelque nombreux qu'ils soient d'ailleurs, l'Art est pauvre au milieu de ses richesses apparentes, & dans la disette au sein de l'abondance. En effet, sans cette diversité d'agens, comment

remplir avec la précision que le succès exige quelquefois, les indications & les contre-indications que ces maux présentent? Or, comment une seule substance, le mercure, anti-vénérien unique dans l'opinion commune (1), pourra-t-elle être tellement modifiée & pour ainsi dire, dénaturée, qu'elle fournisse, selon les vues du Praticien, non-seulement des moyens divers, mais opposés? Niera-t-on que l'opposition dont je parle se rencontre dans les indications? je sais que la routine ne l'y voit pas, mais la sagacité l'y découvre.

Un exemple répandra sur mes idées la clarté nécessaire, & confirmera ce que j'avance. Nous avons certainement un très grand nombre de plantes anti-scorbutiques âcres; chacune d'elles peut recevoir beaucoup de préparations diverses, & l'on peut, en variant leur nombre & leurs proportions, combiner ces substances de tant de manières qu'on en feroit aisément sortir une série indéterminée de formules de médicamens. Voilà sans doute un très-grand nombre de remèdes anti-scorbutiques. Cependant, l'Art seroit-il riche en secours contre le scorbut, s'il étoit réduit à ce genre de moyens? Non certainement: ce qui fait ses richesses à cet égard, c'est la multiplicité, la variété & la diversité des sources

(1) Il semble que cette opinion s'affoiblit de jour en jour parmi les Gens instruits. Ce n'est pas à nous à décider si notre Ouvrage a eu quelque part dans l'utile révolution qui s'opère.

où il puiſe : *les Doux*, *les Aceſcens*, *les Acides*, *les Auſtères*, *les Amers & leurs Compoſés*.

Nous avons dit que l'Art étoit pauvre en ſecours contre la vérole, s'il n'avoit qu'un ſeul remède à lui oppoſer. Il ne ſera pas mal-aiſé maintenant de prouver qu'il n'a qu'un ſeul agent, qu'on peut modifier, mais qui ne tarde pas à ſe dépouiller des modifications qu'on l'avoit forcé de recevoir, pour reprendre ſon caractère primitif.

Il règne un préjugé funeſte, que les Ulrich de Hutten, les Fallope, les Fernel, les Paulmier, les Sydenham, les Boerhaave, &c. n'ont pu détruire, qui défend de chercher ailleurs que dans le mercure des ſecours contre le mal vénérien. C'eſt, nous n'en doutons pas, dans cet invincible préjugé qu'on doit chercher la ſource de ce grand nombre de préparations mercurielles qui rempliſſent nos Pharmacopées? Avec une origine commune, ces préparations ne peuvent différer que très-peu entr'elles, relativement à leur vertu principale, leur propriété anti-vénérienne. Auſſi ne vois-je dans ce catalogue de drogues mercurielles que deux médicamens vraiment diſtincts :

Mercure ſous forme métallique, ſimplement diviſé & maintenu dans ſa diviſion par l'excipient.

Mercure ſous forme ſaline.

Voilà les deux ſeules préparations mercurielles primitives, les deux préparations mères, d'où partent & où vont ſe rendre toutes les autres, qui n'en ſont en quelque ſorte que des ramifications & des varié-

tés : ici c'eſt une diviſion médiocre, grande ou extrême; là c'eſt un ſel métallique, où l'acide eſt tantôt minéral, tantôt végétal, tantôt en excès, tantôt en défaut, pour conſtituer une exacte neutralité ſaline (1).

Mais avons-nous dans ces deux préparations deux remèdes divers? Je ne le penſe pas : les ſignes ſenſibles de leur action ſont ſi reſſemblans, que je ne puis m'empêcher de croire cette action, au moment où s'opère l'effet utile ou la guériſon, abſolument la même, & conſéquemment de tenir ces deux préparations pour un ſeul & même médicament. Les loix des affinités ne permettent-elles pas en effet de conjecturer que les préparations mercurielles ſalines ſe décompoſent aux dépens de la terre abſorbante

(1) Les préparations où le mercure paroît être dans un état moyen, telles que les *éthiops*, les *cinnabres*, &c. n'ont probablement aucune vertu, tandis qu'elles conſervent leur aggrégation. Les applique-t-on en fumigations? dès-lors elles rentrent dans le premier genre. En rangeant les *précipités*, tant proprement qu'improprement dits, parmi les préparations ſalines, je crois les avoir mis à leur vraie place. *Le mercure gommeux* ne diffère de l'onguent ordinaire que par la nature de l'excipient. Je ne l'ai jamais adminiſtré, mais je ſoupçonne qu'il paſſe difficilement dans les ſecondes voies, en général. Nous devons peu compter ſur les vertus des médicamens inſolubles dans nos liqueurs, & le mercure gommeux eſt de ce nombre. Telle étoit notre façon de penſer ſur le compte de ce médicament, lorſque cet Eſſai vit le jour pour la première fois. Le temps a confirmé notre conjecture; il n'eſt plus queſtion de mercure gommeux.

de nos fluides & de nos ſolides, & que le mercure ſe revivifie, ou par lui-même ou par l'intervention du phlogiſtique animal.

La plupart des diſſolutions mercurielles par les acides minéraux, appliquées aux parties animales y dépoſent une ſorte de précipité, qui forme en partie la matière de l'eſcare. Je me ſuis convaincu qu'il ſe paſſe ici une véritable décompoſition. Pourquoi cette décompoſition n'auroit-elle pas lieu, lorſque ces mêmes diſſolutions ſont appliquées aux organes internes? conçoit-on quelque cauſe capable de l'empêcher? Ajoutons à ces raiſons d'analogie, que l'obſervation clinique paroît moins infirmer que fortifier cette conjecture.

Les remèdes mercuriels, conſidérés ſous ce point de vue, ne nous offrent plus, au lieu de cette abondance imaginaire qu'on vante tant, qu'une diſette bien capable d'exciter les gens de l'Art à de nouvelles recherches, & d'arrêter ceux que porteroit à la débauche l'excès de confiance, que ſemble devoir inſpirer la multiplicité des reſſources.

S'il reſte quelque doute ſur la diſette que j'annonce, qu'on jette les yeux ſur cette foule de drogues mercurielles, dont les formules ſont entaſſées dans nos Diſpenſaires. On les verra pour la plupart oubliées ou mépriſées des Praticiens. Nous connoiſſons vingt formules de pommades, de cérats, d'onguens mercuriels. Quel avantage l'Art en retire-t-il? C'eſt toujours à-peu-près la même qui règle l'opé-

ration du Pharmacien. Nous avons beaucoup de ſels neutres ou approchans de la neutralité ; le mercure doux & la panacée ſont les ſeuls qui conſervent quelque réputation, encore n'eſt-ce qu'à titre de *Purgatif* & d'*Altérant* (1). Nous ne manquons pas de précipités ; la Médecine interne les a tous proſcrits : ſi la Chirurgie en conſerve un, c'eſt moins comme anti-vénérien que comme cauſtique. La Chymie a produit divers ſublimés ; un ſeul eſt d'uſage ; que ne puis-je dire qu'ils ſont tous bannis ! Je n'ignore pas que le ſublimé corroſif a beaucoup de partiſans. Mais ce n'eſt pas ſur ſa vogue qu'il faut le juger, les plus mauvais remèdes, les plus meurtriers ont eu la leur (2), c'eſt ſur ſa nature,

---

(1) Je ſuis bien éloigné de croire que la panacée mercurielle ſoit un remède inſuffiſant pour la guériſon de la vérole générale. Je penſe au contraire, que ſi les mercuriaux conviennent encore après un ou pluſieurs traitemens réguliers & infructueux par les frictions, c'eſt à la panacée que la préférence eſt due.

Les trois acides minéraux en poſſeſſion depuis long-temps de fournir à l'Art des ſels neutres mercuriels, partageront déſormais cette prérogative avec un quatrième acide, l'acide crayeux, air fixe, ou gas méphitique, &c. Les ſels provenant de la diſſolution du mercure par cet acide, fourniront une nuance peut-être néceſſaire, entre le turbith & le ſel mercuriel acéteux.

(2) On a vu, preſque de nos jours, à Montpellier, un Charlatan ſe faire en peu de temps une réputation étonnante, par un fébrifuge merveilleux. Les effets pernicieux, mais malheureuſement tardifs du remède, ouvrirent enfin les yeux du Public, & ce fé-

ſa façon d'agir, ſes effets (1) : or le peu que nous connoiſſons de toutes ces choſes eſt-il bien propre à diſſiper les juſtes craintes de tout Praticien éclairé ?

J'ai vu adminiſtrer ce remède en Allemagne & dans la partie ſeptentrionale de la France, où ſes effets doivent être & ſont réellement moins pernicieux que dans les régions plus chaudes, & c'eſt dans la juſte balance du bien & du mal qui réſultent de ſon uſage, que j'ai puiſé ma répugnance à le compter parmi les moyens qu'il eſt permis d'employer (2).

---

brifuge admirable ſe trouva dans l'examen un poiſon terrible, l'*arſenic*.

(1) Je crois avoir prouvé, par des expériences multipliées, dans un Mémoire préſenté il y a quinze ans à l'Académie des Sciences de Toulouſe, la décompoſition du ſublimé dans la machine animale. De ſa décompoſition réſultent deux effets principaux : plaies infiniment petites, mais infiniment nombreuſes dans les ſolides, épaiſſiſſement & ſtagnation dans les liquides. Ce dernier effet ſurtout trouvera beaucoup d'incrédules. Qu'ils daignent cependant examiner les malades quelque temps après les prétendues guériſons opérées par le ſublimé, j'eſpère que l'obſervation ne tardera pas à les déſabuſer.

(2) A Dieu ne plaiſe que je veuille jetter des ſoupçons odieux ſur la probité des Praticiens qui adminiſtrent le ſublimé corroſif; je crois qu'ils en eſpèrent les ſuccès qu'ils promettent à leurs malades. Si néanmoins quelqu'un d'eux étoit choqué de la dureté de l'expreſſion échappée à ma plume, je le prie de conſidérer qu'elle eſt plus âpre encore dans les écrits du plus judicieux des Ecrivains de *Matière médicale*, du célèbre Cartheuſer, de qui je l'emprunte : » *Unumquemque hortor Medicum, ut ab uſu hujus* » *concreti corroſivi interno ſemper abſtineat, ſi aliàs conſcientiam*

» L'embarras n'est pas toujours, dit un Médecin non moins éclairé que sage, M. Baron, de trouver des remèdes efficaces contre certaines maladies opiniâtres, la principale difficulté consiste à en trouver dont l'usage n'entraîne pas après soi des suites fâcheuses «. Quelque efficace que soit le sublimé, car nous voulons bien supposer que sa vertu mérite les éloges qu'on lui donne, la Médecine pratique a-t-elle à se féliciter de l'adoption de ce nouveau moyen, jadis réprouvé généralement après l'avoir admis à faire ses preuves ? S'il nous vend la guérison au prix des inflammations & des ulcérations sourdes des viscères, de la cachexie, de la phthisie, du marasme, &c. c'est payer bien cher ses bienfaits ! Nous conviendrons que ces pernicieux effets, ces ravages extrêmes, tant reprochés au sublimé corrosif, ne sont pas inséparables de son usage. Nous avouerons même que les individus phlegmatiques n'en sont presque jamais sensiblement incommodés. Mais que ses partisans avouent aussi de leur côté, en se rendant à l'expérience, que les personnes sanguines & très-irritables, les bilieux, les mélancoliques en reçoivent toujours des impressions fâcheuses & quelquefois des secousses funestes, & qu'elles n'y trouvent que

---

» *salvam & famam illibatam servare velit; noxæ enim quas pro-*
» *ductum hoc internè usurpatum infert non semper post primam*
» *statim adsumptionem, sed persæpe post notabile demùm tempus*
» *sentiuntur* ». Pharm. pag. 192, in-4°.

très-rarement l'entière guérison. Ajoutons à cela, qu'il ne montre que peu ou point d'efficacité contre les maladies vénériennes récentes. Les maux commençans demandent des fondans énergiques, & si le sublimé corrosif a quelque propriété médicale éminente, ce n'est certainement pas la propriété de fondre les stagnations lymphatiques, stagnations qui constituent essentiellement la cachexie vénérienne naissante.

Nous n'avons donc que trois ou quatre préparations mercurielles, & ces différentes préparations agissant de la même manière, comme il a été dit, ne constituent que le même médicament. L'art est donc relativement aux anti-vénériens, dans la plus extrême disette. Je ne crois pas que la Thérapeutique fournisse d'autre exemple d'une telle indigence (1). Loin donc de regarder comme superflu, avec quelques esprits inconsidérés & superficiels, tout travail qui auroit pour objet la découverte de nouveaux remèdes contre la vérole, on doit en reconnoître l'importance, je dirai même la nécessité.

Il semble que les détracteurs de l'art de guérir aient pris à tâche de détourner ses vrais Ministres de la recherche des remèdes nouveaux, en attribuant toutes les découvertes utiles à la conservation des hommes, au hasard & à l'empirisme.

On me permettra de m'arrêter un instant à discuter cette prétention, aussi décourageante qu'injuste.

---

(1) Il n'y auroit ni bonne-foi ni justice à me démentir par des exemples tirés des maladies que l'Art ne guérit point.

Nous conviendrons ſans peine avec eux, que la plupart des remèdes ſimples découlent des ſources qu'ils indiquent. Mais à quelle Science ne conviendroit pas ce reproche, ſi la Médecine le méritoit ? Eſt-ce un Aſtronome qui inventa le Téleſcope? A la naiſſance de l'Art, la Phyſique générale étoit dans le berceau, la Phyſique animale n'étoit pas née encore: on ne connoiſſoit ni la nature de la ſubſtance médicamenteuſe qu'on avoit dans les mains, ni celle du dérangement qu'on vouloit combattre. La première application du remède à la maladie dut donc ſe faire au haſard. Que conclura-t-on de cette marche néceſſaire de l'eſprit humain, au détriment de la Médecine dogmatique? Voudroit-on qu'elle n'eût point paſſé par l'enfance, pour arriver à l'état de conſiſtance où nous la voyons ?

Que Maupertuis ne lui reproche donc pas de n'avoir point découvert elle-même la plupart des remèdes qu'elle emploie; car ce ſeroit lui reprocher en d'autres termes, de n'avoir pas appliqué ſes principes avant d'en avoir : des haſards heureux réunis, comparés, appliqués, ont produit des élémens; de ces élémens rapprochés, ont réſulté des principes, & de la réunion des principes, un corps de doctrine ou l'art.

Reconnoiſſons donc que, ſi l'empiriſme a été une des ſources de la Médecine, il n'eſt ni ne fut jamais la ſeule. Peut-être même eſt il temps de tarir celle qu'il fournit; du moins eſt-il certain que lorſque nous

cherchérons de nouveaux ſecours contre une maladie connue, nous pourrons puiſer dans des ſources plus limpides & plus ſalubres.

Il s'agit moins aujourd'hui de former de nouveaux remèdes, que de faire de nouvelles applications de ceux que nous avons déjà. Les tentatives de ce dernier genre pourront bien n'être pas toujours ſuivies du ſuccès qu'on attend, mais elles ne ſeront jamais nuiſibles : l'Art avouera toujours des eſſais enfantés par le ſavoir & conduits par une conſcience timorée (1).

Après cette néceſſaire introduction, je vais parler des alkalis volatils, conſidérés comme antivénériens. En rendant compte de mes tentatives, je ſuivrai la marche qui m'a conduit à la découverte que je publie.

J'étois depuis long-temps dans la ferme opinion, qu'ainſi que tous les amers aſtringens guériſſent les fièvres intermittentes (2), de même tous les fon-

---

(1) Toutes les fois qu'un ignorant applique une ſubſtance, dont les principes & les propriétés lui ſont inconnus, à une maladie dont il ignore la nature, il devient en quelque ſorte contemporain des premiers inventeurs de l'Art de guérir. Il ſeroit leur émule, ſi d'un côté, il n'agiſſoit que dans les cas d'abſolue néceſſité, qui doivent être aujourd'hui fort rares, & que de l'autre, il pût s'élever juſqu'à eux par le vif amour de l'humanité & le déſintéreſſement, qui dirigeoient & ennobliſſoient leurs précieux eſſais.

(2) J'eſpère qu'on n'ira pas malignement donner à cette propoſition une extenſion que je lui refuſe. Je ſais que la racine de

dans de la lymphe devoient guérir la vérole. De cette persuasion à des tentatives, il n'y avoit qu'un pas. Je cherchai parmi les fondans non métalliques, quels étoient les plus puissans : Je vis les végétaux *sudorifiques*, les *antiscorbutiques*, les *baumes*, les *résines*, le *camphre*, les *sels neutres*, *lixiviels*, les *alkalis fixes purs*, le *savon ordinaire*, celui de *Starkey*, l'*offa de Van Helmont*, les *huiles animales très-rectifiées*, les mêmes *dissoutes dans l'esprit-de-vin*, les *savons animaux*, &c. (1).

---

chardon bénit n'est pas aussi fébrifuge que le quinquina, mais elle l'est. Je sais aussi que les plus puissans fébrifuges ne guérissent pas toujours les fièvres intermittentes compliquées, &c. Pour l'homme de bonne-foi & point vétilleur, ma proposition est vraie; cela suffit.

(1) J'aurois pu faire ici l'énumération ennuyeuse d'une foule de végétaux employés avec quelques succès contre les maux vénériens. Le buis, le genièvre, le souchet, l'angélique, l'impératoire, le fenouil, l'hysope, la rue, le *scordium*, la saponaire; & cent autres pourvus des mêmes principes, attestent qu'on a cru voir dans les végétaux indigènes la faculté de guérir la vérole. Grossissant encore, à la faveur de l'analogie, cette longue liste, j'eusse pu réduire à me copier, un homme à qui j'ai laissé la misérable ressource de me commenter, de me parodier, de me *singer*, au mystère près, qu'on ne trouvera pas dans mes Ecrits. Une série de pamphlets publiés depuis la première édition de mon *Essai*, à propos de tout, & même *sans propos*, par ce rapsodiste, froidement & politiquement hargneux, n'est que le développement nauséabond de ma méthode & de mes principes. Il est pourtant entre nous une différence bien essentielle, c'est que

Je m'arrêtai d'abord aux huiles animales empyreumatiques : je les donnai en *oleo-ſaccharum*, dans des ſyrops, &c. Les divers excipiens que j'employai ne couvrirent pas (1) aſſez exactement leur ſaveur; leur goût déſagréable à l'excès, vainquit toujours la conſtance, je dirai même l'intrépidité des malades : les plus fermes n'en ont jamais ſoutenu le dégoût au delà de cinq ou ſix jours. Cet incident ne m'arrêta pas. Les bons effets que j'en avois vus, me faiſoient

---

pénétré de la dignité de mon état, je n'omets rien de ce qui peut mettre tout Praticien & les malades eux-mêmes, à portée de ſe ſervir auſſi-bien que moi du remède que je propoſe, & que le rapſodiſte marche ſans ceſſe entre le deſir de faire entrevoir quelque choſe & de ne rien montrer; de donner à croire qu'il poſſède un ſecret & de ne pas dire qu'il a ce ſecret; entre le deſir très-ardent de faire ſoupçonner qu'il s'eſt frayé des routes nouvelles inconnues à la Médecine vulgaire & la crainte aſſurément très-fondée de s'enfoncer ſi avant dans la foule des Charlatans, que ſa Compagnie ne puiſſe plus le reconnoître pour un des ſiens. Elle a de la vigueur, cette Compagnie, elle a de l'honneur; malheur au rapſodiſte s'il la fait rougir.

(1) J'aurois pu en former des bols, des électuaires; mais je croyois avoir des raiſons ſuffiſantes pour rejetter ces formes. J'aurois pu auſſi employer des huiles très-rectifiées; j'en fus détourné par une circonſtance étrangère à mon ſujet. Au reſte, l'huile animale de Dippel eſt dans les mains de tout le monde; qu'on l'eſſaie, j'en augure avantageuſement, ainſi que de la plupart des fondans indiqués ci-deſſus. Parmi ces fondans, le ſavon ordinaire & les alkalis fixes, ont déja été tentés avec ſuccès, d'après mes inſtructions, par un des Elèves de mon Cours particulier de *Pratique chirurgicale*.

desirer la continuation de mes épreuves ; je cherchai donc un correctif de cette saveur, qui n'altérât pas l'énergie du médicament. Mais pendant que je faisois de nouvelles combinaisons, les alkalis volatils vinrent s'offrir à mon esprit. Je saisis d'autant plus avidement cette nouvelle vue, que je crus avoir trouvé dans la même substance un correctif & un adjuvant. Je voulus d'abord unir les huiles animales à l'alkali volatil concret ; j'en fus dispensé, car celui que je me procurai se trouva très-amplement pourvu de cette espèce d'huile. Je le fis fondre dans un syrop aromatique ; il eut, quant à la saveur, le même inconvénient que les huiles empyréumatiques. Fatigué par la difficulté de rendre ces ingrédiens supportables au goût, je jettai les yeux sur l'alkali volatil *fluor*, ou tiré par la chaux. J'étois bien sûr pour le coup d'avoir écarté tout empyréume. Je l'étendis dans le véhicule qui avoit servi aux expériences précédentes. L'arrière goût de celui-ci ne flattoit pas mes malades ; la saveur urineuse en rebuta même quelques-uns, plutôt à la vérité par l'effet de l'imagination, qui se porte naturellement vers l'excrément dont on sent le goût, que par la saveur elle-même. Je remédiai sans peine à cet inconvénient, en substituant à l'alkali volatil fluor, l'alkali volatil concret, parfaitement dépouillé de toute odeur empyréumatique. La saveur urineuse de celui-ci fut à peine sensible. Dès-lors je me vis en état

de recommencer mes épreuves, & je n'ai plus varié dans mes tentatives (1).

---

(1) Je m'attends, si mon remède est accueilli, qu'on essaiera de me prouver, par les plus jolies subtilités du monde, que d'autres ont eu la même idée. Peut-être en effet est-elle consignée dans quelqu'écrit que je n'ai pas lu; peut-être même dans quelque Ouvrage que j'ai eu dans les mains. Tout cela est assurément très-possible; mais ce qui est constamment vrai, c'est que je ne la dois qu'à moi. Si quelque grave Auteur a conseillé l'alkali volatil comme agent suffisant de la curation de la vérole générale, tant mieux pour le remède; les gens instruits de cette anecdote, répugneront d'autant moins à l'adopter. Quant à moi, il m'importe peu qu'on m'accorde ou qu'on me refuse l'honneur de la découverte; je suis très-éloigné de m'en faire un mérite. Si j'avois quelque prétention, ce seroit celle d'acquérir, par la publication d'un remède que je crois inconnu & bon, l'estime des honnêtes gens. Je renonce même à l'acquérir par ce moyen, si l'on s'accorde une bonne fois pour toutes, à couvrir de honte & d'opprobre ceux qui tiennent une conduite opposée. Je désavoue d'avance toute maligne application.

Il n'est pas inutile de dire ici que ma prévoyance ne fut pas trompée. A peine mon livre avoit-il paru, qu'on essaya d'atténuer le petit mérite de l'invention. On trouva sans peine quelques formules de médicamens anti-vénériens employés avant, pendant ou après les traitemens ordinaires, qu'on crut pouvoir comparer à celle que je proposois. J'en publiai moi quelques-unes, échappées à l'œil perçant de la critique. Mais que trouve-t-on dans ces formules? Un peu d'alkali volatil joint à différentes drogues, à titre de *stimulus*, donné passagèrement, ou pour déterminer la sueur & suppléer les tisannes des bois, ou comme correctif de la prétendue acidité du virus vénérien. Il est donc résulté des efforts impuissans

Pour

Pour mettre quelque ordre dans ce que j'ai à dire du nouveau remède.

1°. J'en tracerai la formule.

2°. J'indiquerai les préparations que son usage exige.

3°. Je détaillerai son administration générale & particulière, journalière & totale.

4°. J'exposerai ses effets sensibles.

5°. Enfin, je dirai quelque chose de son usage dans les complications vénériennes les plus communes.

Formule du Remède.

℞. Feuilles de Mélisse (ou quelqu'autre substance aromatique agréable, à une dose proportionnée) . . ℥ iv.

Follicules de Sené (ou quelqu'autre purgatif). . ℥ ß.

Eau commune . . . . . ℔. j.

Faites infuser à une douce chaleur dans un vaisseau fermé pendant une heure, passez, &c.

℞. Infusion ci-dessus . . . ℥ xj.

Faites y fondre sucre blanc . . . ℥ iv.

---

de la critique, qu'avant la publication de notre *Essai*, *personne n'avoit proposé l'alkali volatil comme agent suffisant de la curation de la vérole générale*, & c'est précisément ce que nous avions osé présumer dans la première édition de cet Ouvrage. Au reste, ceux qui desireront d'être informés de cette petite controverse littéraire peuvent consulter un Gazette médicale qui se publioit dans le temps, le Journal de Médecine de 1774, & sans doute quelques autres Ouvrages polémiques, où l'on m'a fait l'honneur de s'entretenir de moi, & qui ne sont pas parvenus à ma connoissance.

Mettez ce demi ſyrop dans une bouteille de chopine, & ajoutez,

Alkali volatil concret, dépouillé de tout empyreume . . . ʒj ou ʒj. ß.

On partage, ſelon les circonſtances, cette doſe totale en quatre doſes partielles ou davantage.

Je ne donne pas cette formule comme un archétipe (1) ſur lequel chaque Praticien doive régler la ſienne; on peut la varier à l'infini. Je n'y vois qu'une choſe eſſentielle, c'eſt d'adminiſtrer l'alkali volatil, étendu dans une certaine quantité de véhicule. Je l'ai quelquefois donné moi-même dans le véhicule ſuivant :

℞. Syrop de Chicorée, composé de Rhubarbe. . . ℥ij.
de Stéchas . . . . ℥iv.

Alkali volatil concret . . . . . ʒj. ou ʒj. ß.

Eau commune . . . . ℥x.

Partagez comme ci-deſſus.

---

(1) Il eſt trop facile de donner à ce remède mille formes diverſes, pour qu'on ne s'aviſe pas de le contrefaire. Si cela arrive, les contrefacteurs ne manqueront pas, à la faveur d'un peu de myſtère, de l'ériger en ſpécifique. Croiroit-on qu'un ſoi-diſant Chirurgien, qui a fait des Livrets, m'invita dernièrement à voir faire des épreuves de mon propre remède déguiſé, dont je n'avois pas cru devoir lui refuſer la compoſition quelques mois auparavant? Je me contentai de lui dire froidement, pour toute réponſe : *Je ne vous ai communiqué mon remède, ainſi qu'à beaucoup d'autres, que parce que je le crois bon.*

Boisson ordinaire du Malade pendant le Traitement.

℞. Feuilles de Mélisse.... ℥ij.

Jettez les dans trois pintes d'eau, fermez le vaisseau, laissez infuser pendant un quart-d'heure, passez : c'est la boisson d'un jour.

On pourroit substituer à la mélisse telle autre substance atténuante, incisive, sudorifique, &c. qu'on jugeroit à propos.

Les préparations sont nécessaires ici, comme dans tous les cas où l'on veut continuer long-temps l'usage des fondans & des apéritifs (1). Notre malade sera donc préparé, comme celui que l'on destine aux frictions, par une ou plusieurs purgations, par des bains, des boissons délayantes, &c. lorsque ces remèdes généraux ne seront pas contre-indiqués : car il est des cas où les préparations ordinaires seroient nuisibles & même pernicieuses; telles sont les vieilles maladies vénériennes, qui ont éteint une portion du ton & de l'irritabilité des solides, & augmenté la proportion de la partie aqueuse des liquides. En général, tous les individus que leur constitution, naturelle ou acquise, range sous le tempérament éminemment phlegmatique, se trouveroient mal de ces remèdes préparatoires.

La manière d'administrer ce remède est fort

---

(1) Voyez le Chapitre des *Préparations*.

ſimple : le malade en prend trois ou quatre onces le matin à jeun & autant l'après-midi, quatre ou cinq heures après ſon dîné. La boiſſon doit être priſe tiède ; on laiſſe au malade la liberté de boire quand bon lui ſemble. La quantité de tiſanne n'eſt pas invariablement fixée ; il en boit ordinairement deux, trois, quatre pintes par jour. Comme il eſt à propos que l'eſtomac du malade ne ſoit pas noyé d'eau au moment où il prend ſon ſyrop, je lui défends de boire durant l'heure qui précède celle qui eſt fixée pour prendre le remède. Dans les mêmes vues, il doit laiſſer écouler une heure ſans boire après l'avoir pris. S'il a bu ſuffiſamment de ſa tiſanne ordinaire à ſes repas, il doit reſter auſſi deux ou trois heures ſans boire, pour ne pas troubler la digeſtion. Tout bon Praticien ſentira que ces règles ne ſont que des précautions ſubordonnées à mille circonſtances, qu'il peut modifier à ſon gré.

La diète doit être aſſortie au remède. La quantité d'alimens qu'on peut permettre, tient à tant de circonſtances, que je ne dois pas la fixer. J'obſerverai ſeulement qu'elle doit être au-deſſous de l'ordinaire, parce que l'eſtomac, n'ayant que trois ou quatre heures à donner à la digeſtion, il n'en peut préparer qu'une quantité proportionnée à ce court eſpace de temps. Par la raiſon contraire, le repas du ſoir peut être plus copieux que le dîner. Quant à la qualité des mets, on peut à cet égard donner beaucoup aux facultés, aux poſitions diverſes & même aux

goûts particuliers des malades : qu'on leur interdise les alimens aigres, sûrs, fortement acescens & les liqueurs spiritueuses, c'en est assez.

On connoît maintenant l'administration journalière ; disons un mot de l'administration générale, de la conduite du Traitement.

Lorsque je donne la pleine dose du remède, c'est-à-dire ℥iv de syrop, contenant xviij grains d'alkali volatil (1) le matin & autant le soir, je n'en continue jamais l'usage plus de huit jours sans interruption. J'établis ensuite une pause de six, huit, dix jours, pendant laquelle j'augmente la force & la quantité de la boisson ordinaire.

Qu'on ne pense pas que ce temps, en apparence d'inaction, soit un temps perdu ; non-seulement le Traitement marche toujours d'un pas égal vers la guérison, mais même sa marche n'en devient quelquefois que plus rapide. Chaque pause doit être terminée par une douce purgation, tant afin d'entraîner une portion des matières fondues, qu'afin de préparer les voies au syrop, dont on va reprendre l'usage. On fait dans le même ordre & avec les mêmes précautions, deux ou trois pauses, & autant de reprises ; dix-huit ou vingt jours d'usage de ce re-

---

(1) La dose d'alkali volatil que j'indique ici, est celle des constitutions ordinaires ; pour les individus dont la fibre lâche & peu irritable, demande un plus fort aiguillon, la pleine dose est de xx à xxx grains.

mède suffisent ordinairement. On peut, & l'on doit quelquefois, le porter plus loin (1).

Il nous reste à parler des effets sensibles de l'alkali volatil. Sa première impression se porte sur l'estomac; car c'est dans la région de ce viscère qu'il donne les premiers indices de son action, par une chaleur douce & un sentiment agréable. Bientôt se répandant dans toute la machine, il relève le ton du systême vasculaire, augmente ses oscillations, & produit une moiteur universelle. On distinguera cette moiteur de celle qui seroit l'effet de la chaleur de l'atmosphère ou de l'appartement, de la somme des couvertures & d'une infinité d'autres causes, par sa puanteur, sa viscosité & sur-tout par le calme & la liberté des mouvemens, qui l'accompagnent ou la suivent.

Il produit quelquefois des sueurs abondantes, qui nuisent plus qu'elles ne servent à la guérison. Nous ne manquons pas de moyens capables de les borner à une douce moiteur, & je ne me dispense jamais d'en faire usage. Bien des gens porteront cependant sur ces sueurs un jugement contraire au mien, car la nécessité de donner, ou au moins de laisser à nos humeurs pendant l'usage des fondans un abondant véhicule, ne frappe pas également tous les Praticiens. J'invite ceux que je ne pourrois amener à mon opinion, à

(1) Voyez ci-après le Chapitre des intermissions ou pauses dans l'administration des altérans.

consulter l'expérience, & j'ai lieu d'espérer qu'elle ne tardera pas à les désabuser.

L'alkali volatil purge quelquefois assez fortement; mais ces cas sont rares. Il faut les prévoir, & quand on les rencontre, retrancher tout purgatif, diminuer la dose du sel & substituer l'infusion de fleurs de coquelicot à la tisanne ordinaire. Plus communément il tient à peine le ventre libre. La faculté purgative est étrangère à l'alkali; il la doit aux purgatifs, dont le Praticien doit augmenter ou diminuer la dose selon ses vues. Nous pensons qu'en général une ou deux selles de consistance moyenne, dans l'espace de vingt-quatre heures, suffisent : la constipation fermeroit une des voies par où se fait la dépuration; le dévoiement troubleroit la digestion & entraîneroit peut-être trop précipitamment une portion du remède, double écueil qu'il importe d'éviter.

On ne parvient pas toujours dès les premières prises à trouver ce juste milieu, attendu que tous les médicamens énergiques sont sujets à produire trop ou trop peu d'effet, & à tromper ainsi l'attente de celui qui les administre. Cette diversité d'action n'aura rien d'étonnant ni de bizarre, si nous voulons bien considérer que, malgré les progrès de la partie théorique de l'art de guérir, nous ne saurions évaluer avec quelque précision l'énergie d'un remède, ni calculer sans erreur dans un malade, *quid ferre recusent, quid valeant humeri*. De là vient que lorsqu'on frictionne, on a des salivations qui n'étoient ni desirées ni attendues, que lorsqu'on veut purger un peu fortement,

on éprouve l'alternative de la non-purgation, ou de la ſuperpurgation, &c.

Prévenu par ces réflexions, on ne ſera donc pas ſurpris que, dans certaines circonſtances, l'alkali volatil ne donne d'abord preſqu'aucun indice de ſon action, ou même qu'il n'en ait aucune, & qu'enſuite, à la même doſe, il agiſſe avec véhémence. Lorſqu'il n'agit que foiblement, je l'obſerve deux ou trois jours avant d'augmenter ſa doſe, & lorſque ſon action, quoique plus forte que je ne la deſirois, eſt modérée, je me contente d'en ſuſpendre l'uſage, & je mets ſa fougue même à profit. Cette fougue n'eſt jamais que momentanée; ſouvent une ceſſation de vingt-quatre heures ramène le calme. Si elle devenoit extrême, ce que je n'ai jamais vu arriver, je ſaurois l'arrêter très-promptement : une décoction d'oſeille, ou de tamarins, la limonade, une eau de groſeille, le ſyrop de limons & celui de vinaigre, étendus dans l'eau, ne manqueroient pas de l'abattre en très-peu de temps. Peut être gagneroit-on à lui laiſſer, même dans ces inſtans d'exploſion, ſi l'on peut exprimer ainſi, toute ſa force & ſon activité. Je ne veux ni le garantir ni faire un précepte de ma timidité, mais j'ai le bonheur de ſentir que tout homme qui fait des tentatives qui peuvent coûter la vie ou la ſanté à un ſeul individu, s'il n'eſt circonſpect & prudent à l'excès, eſt un monſtre (1).

(1) Dix années écoulées depuis la première publication de cet Ouvrage, ont diſſipé mes craintes.

Si je cédois au torrent de l'habitude par lequel les meilleurs esprits sont trop souvent entraînés dans les routes ouvertes par l'ignorance ou la fraude, je placerois ici l'infructueuse mais longue liste des guérisons opérées par mon remède, durant l'espace de quinze années. Cette ruse ne seroit pas à négliger. Je le ferois sans doute, si j'attachois quelque prix à la confiance extorquée au Public crédule, par des moyens, ou frauduleux, ou suspects. Combien seroit utile à l'art & à l'humanité une ligue médicale, qui déclareroit controuvées toutes ces histoires de guérisons merveilleuses, où l'amour propre tient la place de l'amour du vrai, & qui ne compteroit parmi les véritables richesses de l'art, que les faits qui seroient tout-à-la-fois authentiques & anonymes ou posthumes, & destinés à l'être par ceux qui les ont recueillis! Que n'a-t-on pas à craindre des ruses de l'intérêt & de la vanité, rédacteurs ordinaires de ces sortes de productions!

Comme les observations n'ont guère d'autre utilité que celle de mettre dans tout leur jour les vues particulières du Praticien & les moyens par lesquels il les remplit, & que nous croyons n'avoir rien omis à ces différens égards, nous supprimons les nôtres. Elles seroient inutiles aux Gens de l'Art, pour lesquels seuls nous écrivons. Il leur suffit de savoir, que j'administre l'alkali volatil contre les maladies vénériennes, depuis quinze ans (1); que j'ai lieu

(1) J'annonçai en 1769, dans le Mémoire indiqué page 8, les

de penſer qu'il a toujours opéré la dépuration générale ; que le ſuccès a ſouvent répondu complètement à mon attente ; enfin, que lorſque la guériſon n'a pas été complette & entière, la conduite du malade, la mienne, ou d'autres incidens très-connus des Praticiens, m'ont fourni des raiſons ſuffiſantes du manque de ſuccès, & diſculpé pleinement le nouveau remède (2).

S'il ſe rencontre parmi mes Lecteurs des *Routiniers*, eſpèce d'hommes pour qui l'aſſurance d'une dépuration conſtante n'eſt qu'un vain ſon, qui ne ſe rendent qu'au mot d'*obſervation*, d'*expérience*, garans juſtement ſuſpects à l'homme inſtruit (3), ils

---

tentatives dont je publie aujourd'hui le réſultat. Depuis cette époque, j'ai communiqué, ſans réſerve, & le remède & la méthode aux Elèves qui ſuivent mes Cours publics & particuliers, & généralement à tous ceux qui m'ont paru deſirer de connoître l'un & l'autre.

(2) Sous le ſpécieux prétexte d'*amélioration conſtante*, je pourrois dire que j'ai toujours réuſſi. Mais encore une fois, je n'écris pas pour le Peuple, & les Gens de l'Art ſavent qu'en ce genre *dimidium plus toto*.

(3) Rien n'eſt plus difficile, rien ne demande tant de talens & de connoiſſances que l'Art d'obſerver, & rien n'eſt ſi commun que les Obſervateurs ; auſſi pour un MORGAGNI, que de VAN-DER-WIELS. Si l'expérience étoit de tous les hommes, comme elle eſt de tous les temps, la Médecine auroit aujourd'hui à-peu-près la perfection dont elle eſt ſuſceptible, & ce terme eſt malheureuſement encore ſi éloigné, que l'œil perçant du Génie ne l'a pas même entrevu.

ne manqueront pas de me demander ſi mon remède guérit toutes les eſpecès de maladies vénériennes, tous les ſymptômes ; ils voudront ſavoir quels ſont les accidens qu'il a le plus fréquemment vaincus, quels ſont ceux qui lui ont le plus fréquemment réſiſté : car pour les Routiniers un remède antivénérien ne borne pas ſon action à la mondification des humeurs, à la deſtruction des cauſes qui entretenoient la maladie & des obſtacles qui s'oppoſoient à la guériſon. Ces opérations ſont trop métaphyſiques ; ils veulent qu'un remède guériſſe, & non pas qu'il mette la nature à portée de guérir. Je dois les ſatisfaire ; qu'ils ſachent donc que l'alkali volatil ne guérit ni caries, ni exoſtoſes vraies anciennes, ni fongoſités du vagin, ni fiſtules urinaires, ni bubons ſquirrheux, ni en un mot aucun des ſymptômes que la mondification générale ne fait que rendre plus dociles aux moyens acceſſoires. L'enthouſiaſme, il eſt vrai, fait céder journellement au mercure de pareilles maladies ; mais l'enthouſiaſme trompe, il eſt aveugle & ne raiſonne pas.

Par cet aveu, nous croyons avoir acquis le droit d'être crus ſur notre parole dans l'allégation des ſuccès : nous avons vu céder aſſez conſtamment à l'action de l'alkali volatil, plus ou moins ſoutenue, les gonorrhées virulentes ſimples des deux ſexes, les chancres, les bubons, les exoſtoſes fauſſes, dont le tiſſu cellulaire n'a pas entiérement perdu ſon organiſation, les duretés lymphatiques des corps caver-

neux, certaines eſpèces de rétention d'urine (1); tous les ſymptômes dépendans de la cachexie vénérienne, maux de tête gravatifs, foibleſſe d'eſtomac, flueurs blanches ſuſpectes, puſtules, dartres (2), douleurs vagues des membres, douleurs nocturnes & même, à notre grand étonnement, des engorgemens de la matrice durs, douloureux, ſuppurés & quelques-uns réputés ſquirrheux (3).

En décrivant l'adminiſtration générale du nouveau remède, en réglant la marche la plus ordinaire du traitement, nous avons omis à deſſein, pour procéder avec plus d'ordre & éviter la confuſion, de parler des modifications que ſon uſage exige dans certaines circonſtances. Nous allons maintenant faire connoître ces modifications ou précautions pratiques, laiſſant à chaque Praticien le ſoin de les étendre ou reſſerrer, à raiſon de la plus ou moins grande analogie que pour-

(1) Voyez ci-après nos Réflexions ſur chacun de ces accidens, dont nous avons fait autant de Chapitres particuliers.

(2) L'alkali m'a conſtamment réuſſi contre une eſpèce de dartre très-rebelle & très-répandue dans nos flottes pendant la dernière guerre. M. Billard, célèbre Chirurgien-major de l'Hopital de la Marine à Breſt, s'eſt fait un plaiſir de m'apprendre, qu'à mon exemple & d'après les renſeignemens de M. Pepion, Chirurgien ordinaire de la Marine au même Port, témoin oculaire de l'adminiſtration & des ſuccès de l'alkali volatil, il avoit fait uſage de ce remède contre la même eſpèce de dartres, & que le ſuccès avoit ſurpaſſé ſon attente.

(3) Voyez les Chap. où l'on traite en particulier de ces accidens.

ront avoir les maladies soumises à ses soins, avec celles que nous prendrons pour exemple.

I. Quelle que soit la maladie vénérienne qu'on se propose de combattre, l'état inflammatoire doit fournir la première & principale indication. Les fondans irritans ou chauds ne peuvent que nuire beaucoup dans la première période de l'inflammation : ceux qui donnent du mercure dans le premier temps des gonorrhées, des bubons, des phimosis, &c. l'éprouvent journellement. Pour éviter cet écueil, j'attends que l'inflammation commence à diminuer avant de passer à l'usage de l'alkali volatil, & alors même, crainte de trop irriter, je ne donne que la moitié de la dose usitée, c'est-à-dire, huit ou dix grains, dans la même quantité de véhicule que pour la pleine dose; donné ainsi, il accélère la résolution commencée. J'en continue l'usage pendant cinq ou six jours; j'établis des pauses, comme il est dit plus haut, & je fais autant de reprises que la maladie en exige, sans néanmoins passer jamais à la pleine dose, quand je n'ai à combattre que des symptômes primitifs.

S'il arrive que les écoulemens séreux, qui éternisent si souvent les gonorrhées, résistent à ce traitement, j'ajoute à quinze onces de syrop, dans lequel il n'entre, comme je viens de le dire, qu'un demi gros d'alkali volatil, une once d'extrait de genièvre, & je partage le tout en huit prises. Le malade en prend une le matin à jeun, & une autre le soir en

ſe couchant, buvant par-deſſus un verre de l'infuſion ci-deſſus décrite (1).

Les gonorrhées de l'un & de l'autre ſexe cèdent pour l'ordinaire à ces moyens réunis. Si elles réſiſtent, je n'eſpère plus de les voir céder aux remèdes généraux, & je me voue à des traitemens particuliers appropriés aux divers genres d'obſtacles auxquels je crois devoir rapporter leur ténacité (2).

II. On ſera ſans doute ſurpris de voir aſſocier *les flueurs blanches* aux maladies qui compoſent le domaine des remèdes anti-vénériens. Ce ſeroit en effet une aſſociation étrange, ſi j'entendois parler des flueurs blanches exemptes de tout ſoupçon de virus. Mais il en eſt moins qu'on ne penſe de cette eſpèce, ſur-tout dans la Capitale : parmi le très-grand nombre qu'on confie à nos ſoins, la plupart ont un caractère ſuſpect, ou douteux. Il eſt très-difficile & peut-être impoſible, d'après les connoiſſances acquiſes, d'en porter le diagnoſtic juſqu'à l'évidence : les preuves tirées des aveux & des déſaveux de la malade nous trompent plus ſouvent qu'elles ne nous éclairent ; en un mot, nous n'avons pas de ſigne univoque de cette maladie. Auſſi les Praticiens ont-ils bien de la peine à ſortir de ce labyrinthe, où ils ne marchent qu'à tâtons (3).

---

(1) Voyez le Chap. de la Gonorrhée.

(2) Ibid.

(3) J'ai guéri une gonorrhée gagnée avec une femme, à

Il est pourtant un signe certain de la gonorrhée, dont la présence établit incontestablement la maladie, c'est l'écoulement d'un humeur jaunâtre ou blanchâtre par l'urètre. Mais cet écoulement est rare, parce qu'il arrive rarement que le virus passe dans ce canal. Le suintement fourni par les lacunes n'est pas ordinaire, & peut dépendre d'autres causes. Enfin la prétendue cessation des flueurs blanches pendant les règles est une idée chimérique, démentie par le fait, toutes les fois que les flueurs blanches ont une de leurs sources dans les lacunes du vagin. Car alors les fleurs blanches ne se tarissent pas plus que la gonorrhée; elles ne font que disparoître à l'œil, confondues avec l'écoulement menstruel, qu'elles peuvent tout au plus étendre & délayer. Les pessaires âcres introduits dans le vagin & dont la présence excite la douleur, sont bien un indice qu'il existe dans ce conduit des excoriations; mais ne sait-on pas que certains flux blancs produisent non-seulement des excoriations mais encore de vrais ulcères?

Quant à moi, je coupe le nœud que je ne puis dissoudre. Sans m'épuiser en conjectures vaines sur

---

qui un traitement de neuf mois, dont trois au moins avoient été donnés au sublimé corrosif, n'avoit laissé, disoit-on, que des flueurs blanches. Si je pouvois nommer trois Praticiens qui avoient traité ensemble & séparément la malade, & jugé son écoulement non vénérien, on verroit que leurs lumières & leur savoir les mettent à l'abri de l'injurieux Adage, *non crimen artis, si quod professoris est*, & que c'est à l'Art qu'il faut s'en prendre.

le caractère des flueurs blanches, pour peu qu'elles soient anciennes & douteuses, je m'attache principalement à l'épaississement de la lymphe, que je crois les précéder, les accompagner & les produire. D'après cette étiologie, sachant que les alkalis volatils sont très-propres à détruire tous les épaississemens lymphatiques non inflammatoires, je les donne sans hésiter.

Ici l'administration est absolument la même que dans les gonorrhées. Les flueurs blanches cèdent presque toujours à ce moyen, placé à propos. Je dis placé à propos, car lorsque cet écoulement est compliqué de toux sèche, d'aridité à la peau, de maigreur extrême, de fièvre habituelle, de marasme, &c. je le crois non-seulement contraire, mais pernicieux. Quand il convient, il doit être continué long-temps, c'est-à-dire, qu'on doit en prendre cinquante, soixante prises dans l'espace de deux ou trois mois, en faisant de longues & fréquentes pauses.

Ces pauses ou repos, dont j'ai déja parlé plusieurs fois, ne sont pas un temps perdu. La nature peu-à-peu rendue à elle-même & sollicitée par le remède, continue pendant ces intervalles, de travailler efficacement à la destruction de la cachexie, au dégorgement des couloirs, à l'expulsion du virus, s'il existe : la précipitation laisseroit subsister une partie des causes éloignées qui fomentent la maladie. Il faut, pour assurer la guérison, que les fluides reprennent leurs qualités naturelles, les solides leur ton & les

viſcères, ſur-tout l'eſtomac, le libre exercice de leurs fonctions, & c'eſt la nature & non le remède, quel qu'il ſoit, qui produit ces ſalutaires effets. Il faut donc l'aider peu-à-peu, & ne pas exiger d'elle qu'elle produiſe dans l'eſpace de trente ou quarante jours conſécutifs, avec le peu de forces qui lui reſtent, ce qu'elle ne peut exécuter qu'en trois ou quatre mois, avec les forces qu'elle acquerra ſucceſſivement, à meſure qu'on avancera dans le traitement. Ces intermiſſions & ces repriſes, utiles dans tous les cas, ſont peut-être d'une abſolue néceſſité dans les véroles anciennes. Peut-être n'eſt-ce que par elles qu'on peut aſſurer la guériſon & prévenir les récidives.

III. *Les Laits-répandus* ſont du nombre de ces maladies *anomales*, dont l'Art a bien de la peine à déterminer la nature & plus encore à ſaiſir le caractère ſpécifique (1). Ils exiſtent ſans doute, mais ils ne ſont

(1) Pour me conformer à l'uſage, j'emploie ici la dénomination de *lait-répandu*, quoique je la tienne pour fauſſe & abuſive. Elle a donné lieu de croire que le lait retenu parmi les humeurs qu'il ne devroit que traverſer, en ſe rendant aux organes deſtinés à le filtrer, ou bien repompé, après avoir été dépoſé dans les mammelles, occaſionne aux femmes qui ne nourriſſent point, tous les accidens divers compris ſous cette dénomination générique. Raiſonnant juſte ſur un principe faux, les Praticiens ont ourdi, je ne ſais comment, une ſorte de curation anti-laiteuſe, & l'évènement a preſque toujours démenti la fauſſe conception qui les abuſoit. On eût évité cette erreur, ſi l'on eût voulu conſidérer que les femmes qui nourriſſent & chez qui le lait abonde, ſont ſujet-

pas aussi communs qu'on se le persuade; souvent la maladie à laquelle on donne ce nom n'a de commun avec eux, que de s'être manifestée pendant la couche. L'époque de l'apparition des symptômes n'est pas une raison suffisante pour nous faire rapporter à la dépuration imparfaite de l'humeur laiteuse, des accidens, qu'en d'autres temps & dans d'autres circonstances nous eussions réputés vénériens. Ne sait-on pas que l'apparition subite de quelques symptômes

---

tes, comme celles qui ne nourrissent point, aux laits-répandus, aux dépôts laiteux, aux hémiplégies, &c.

Je ne crois pas me tromper en attribuant ces accidens aux sucs déposés successivement, durant l'espace de neuf mois, dans le tissu spongieux de la matrice, & destinés à la développer, en conservant à-peu-près la même épaisseur à ses parois. Si ces sucs, qui devroient s'écouler en lochies, sont en partie repompés, ce qui n'est pas rare, ils irritent, parce qu'attendu leur longue stagnation, ils ont beaucoup de tendance à la dégénération alkaline. De cette irritation proviennent des stases, des dépôts : si le sujet est très-irritable, très-sensible, si ces qualités ont été développées par un accouchement long, pénible, douloureux, & que ces sucs se répandent dans toute la machine, ou qu'ils affectent les principaux organes de la vie, ils produiront *la fièvre maligne des femmes en couches*. Le metéorisme du ventre chez toutes ces femmes, & l'état des viscères de cette cavité, chez celles qui succombent, indiquent la cause que j'invoque & la source qui la fournit. C'est de ce phénomène que je suis parti, d'abord pour ressasser, ensuite pour réformer mes idées sur les laits-répandus. Je ne donne ici qu'un foible apperçu de mon opinion; ce n'est que dans un Ouvrage *ex professo*, qu'elle peut recevoir son entier développement.

véroliques dans le cours d'une maladie ordinaire, n'est pas un chose rare. Pourquoi la maladie factice, qui suit l'accouchement des femmes qui ne nourrissent point, ne produiroit-elle par le même effet que les autres maladies, sur un virus caché, que sa foiblesse empêchoit de se montrer dans la pleine santé, ou qui du moins en se montrant avant la couche, n'a pu produire que des symptômes légers équivoques & trompeurs ? A moins que les signes vénériens ne soient de la dernière évidence, on ne s'avise guère ici d'aller chercher une cause éloignée & cachée, aux accidens qui surviennent; on les attribue tout bonnement à celle qui frappe les yeux, à la présence de l'humeur laiteuse. Je n'appuierai pas sur le peu d'efficacité des traitemens dirigés vers une cause chimérique, ou vers une seule cause réelle, quand il doit être formé d'après la connoissance de deux causes bien distinctes & opposées. On ne sait que trop que la méprise dont je parle ici ne peut manquer d'avoir des effets funestes : que de femmes qui pourroient lui reprocher des écoulemens fétides par le vagin, des ophthalmies ténaces, des maux de tête périodiques! que d'enfans à qui elle assure une vie languissante & une mort précoce!

Pour sortir du doute où jettent les symptômes incertains & vagues de cette maladie, nous n'avons pas des ressources particulières inconnues aux gens de l'Art; mais nous osons préférer le sentier que nous suivons à la route battue. Sur les moindres soupçons

de vice vénérien, nous ne balançons point à l'inculper. Nous trouvons dans cette décision une entière sûreté, puisque le traitement par l'alkali volatil convient également aux laits-répandus simples, & à ceux qui seroient compliqués du vice vénérien.

La composition & l'administration du remède, dans ce cas-ci, ne différent pas de celles que nous avons détaillées à l'article des écoulemens gonorrhéiques séreux; nous y renvoyons (1).

IV. De toutes les maladies qui peuvent compliquer le vice vénérien, les scrophules sont la moins embarrassante. On ne leur doit aucun égard dans le traitement de la vérole; elles en coindiquent le remède.

---

(1) On peut, & l'on doit même, dans bien des circonstances, laisser ignorer aux personnes intéressées, & les soupçons acquis sur le vice vénérien, & les raisons qui les autorisent. Combien de fois des questions inconsidérées, une sincérité déplacée, un mot échappé durant le traitement, n'ont-ils pas troublé la paix des familles! combien de fois le Praticien n'a-t-il pas eu lieu de se repentir d'avoir cherché des éclaircissemens dont il pouvoit se passer & qu'on s'obstinoit à lui cacher! Les laits-répandus & les flueurs blanches fournissent deux des plus épineuses situations de notre état. On soupçonne le vice vénérien de causer en partie ou en totalité l'une ou l'autre de ces maladies. Ose-t-on prendre des éclaircissemens? Les moindres questions offensent la malade. Commence-t-on à trouver des preuves? le mari prend feu. Malheur au Médecin, s'il parvient à confirmer ses conjectures; il sera congédié par le coupable, & décrié peut-être. Pourquoi faut-il que des préjugés de toutes les espèces mettent à chaque instant les hommes dans la fâcheuse alternative de trahir ou leurs intérêts propres, ou ceux de la vérité.

Auſſi avons-nous obſervé que, loin de s'oppoſer à la réuſſite, elles la rendent complette, en cédant elles-mêmes. Je ne prétends pas dire que l'alkali volatil réſout les vieilles tumeurs déſorganiſées, qu'il exfolie les caries; j'entends ſeulement, qu'il rend aux humeurs lentes & viſqueuſes leur fluidité, effet précieux, qu'on deſire toujours & qu'on obtient ſi rarement des tiſanes ſudorifiques & des meilleurs fondans anti-ſcrophuleux. Si l'alkali volatil pouvoit donner aux ſolides foibles & lâches aſſez de force & de rigidité, il rempliroit parfaitement toutes les indications que les ſcrophules préſentent (1).

---

(1) Puiſque l'occaſion s'en préſente, je dois communiquer aux jeunes Praticiens un anti-ſcrophuleux très-ſimple, peu diſpendieux & d'autant plus digne de leur confiance, que je l'ai donné cent fois avec le plus grand ſuccès aux enfans du peuple. Les enfans des riches, mieux nourris, exigent quelques modifications.

℞. Eau-de-vie commune . . . . ℥xxx.
Alkali fixe végétal, concret . . . . ʒj. ou ʒj. ß.
Racine de Gentiane . . . . ʒj. ou ʒj. ß.

Faites infuſer la liqueur pendant vingt-quatre heures avant d'en commencer l'uſage, & laiſſez-la ſur la racine, où elle ne peut que ſe fortifier, à meſure qu'elle y ſéjourne.

On donne avant le déjeûné, le dîné & le ſoupé, une cuillerée à bouche de cette teinture. Elle fond & donne du reſſort, affaiſſe le ventre ordinairement dur & volumineux, facilite la digeſtion & la nutrition, & rétablit toutes les fonctions. La nature, rendue à elle-même, guérit les ulcères, même avec carie; je ne les fais panſer que par un motif de propreté.

Cependant si déja la fièvre lente s'étoit emparée du vérolé scrophuleux, il est probable qu'on n'auroit point de succès; mais aussi connoît-on quelque remède dont on puisse attendre la guérison dans cette extrémité?

V. La complication du virus vénérien avec le scorbutique est beaucoup plus fréquente, plus difficile à détruire & plus dangereuse que les précédentes. On pense généralement que la rencontre de ces deux virus est produite par le hasard ou par des circonstances purement accidentelles. Nous sommes d'un sentiment tout opposé, car nous croyons que le scorbut, qui survient à des malades anciennement entichés du vice vénérien, est moins une maladie accessoire indépendante, qu'une dégénération nécessaire de la constitution vérolique: & c'est peut-être dans cette pente de la vérole vers le scorbut qu'il faudroit chercher la raison qui fait supposer une affinité très-marquée entre deux maladies infiniment diverses dans leur origine (1).

Cette dégénération est la décomposition putride. Elle

(1) Je ne nie pas la complication de la vérole avec le scorbut accidentel & vrai, mais je dis que celle-ci est fort rare, & celle dont je parle dans le texte fort commune. Je n'exclus pas non plus les diathèses putrides développées dans nos fluides par l'action répétée du mercure, à qui l'on ne peut refuser la propriété très-marquée de porter nos humeurs à la plus excessive putridité. Mais comme on ne peut pas tout dire à la fois, je prie le Lecteur de suspendre son jugement, jusqu'à ce qu'il ait lu tout l'article.

peut arriver de deux manières : ou bien le principe vital travaille ſeul à fondre, atténuer les fluides épaiſſis pendant le premier période de la maladie, ou bien il eſt aidé par un remède quelconque. Si l'un des deux agents, ou les deux enſemble rétabliſſent la fluidité des ſucs, la décompoſition putride n'aura point lieu; ſi les deux échouent, elle arrivera néceſſairement, mais avec des circonſtances, qui ne ſeront pas les mêmes dans les deux cas; ce que nous allons examiner.

Si l'épaiſſiſſement vénérien eſt abandonné aux ſeules forces de la nature, & que celles-ci ſoient inſuffiſantes pour le vaincre, elles s'affoibliront peu-à-peu; la ſomme du mouvement & conſéquemment la chaleur qui en eſt le produit, diminuera dans l'individu. Or, comme la putréfaction eſt en raiſon directe du degré de chaleur, toutes les fois que celle-ci ne paſſe pas le quarantième degré du thermomètre de Réaumur, la putréfaction ira lentement lorſque la chaleur du ſujet languira. Donc le ſcorbut vénérien doit arriver, mais arriver tard, quand l'épaiſſiſſement des fluides eſt abandonné aux ſeules forces de la nature.

Le ſcorbut doit au contraire s'approcher d'un pas rapide, lorſque la nature ne pouvant venir à bout de rendre aux humeurs leur fluidité naturelle, on emploie un remède irritant, tel que les fondans en général, & les mercuriaux en particulier, qui échoue à ſon tour. Car ce fondant peut bien ne pas diſſoudre les humeurs

épaiſſes, mais il ne peut manquer d'augmenter la chaleur : or, tout étant égal, la fonte putride eſt proportionnée au degré de chaleur actuellement exiſtant dans l'individu, comme on l'a dit plus haut.

Pour bien apprécier cette théorie, il faut l'appliquer à l'obſervation. Voyons comment elle ſoutiendra cette épreuve, la plus redoutable de toutes pour les fauſſes ſpéculations. Dans quelles circonſtances le vice ſcorbutique complique-t-il le vénérien? lorſque celui-ci eſt ancien & invétéré. Quels ſont les individus dont le ſcorbut s'empare le plus fréquemment? Ceux qui, foibles par leur nature ou par accident, ont le plus de tendance à l'épaiſſiſſement des ſucs & le moins de force pour le vaincre, ou pour chaſſer par les divers émonctoires les miaſmes putrides, à meſure que la colliquation s'opère. Quand eſt-ce enfin que le ſcorbut vénérien eſt le plus difficile à détruire & le plus formidable? lorſqu'un ou pluſieurs traitemens infructueux, en augmentant la chaleur du corps, ont hâté ſa naiſſance, ſes progrès & le développement des ſymptômes ou accidens qui lui ſont propres.

Puiſque l'obſervation confirme toutes les inductions que notre théorie fournit, cette théorie eſt vraie. Il eſt donc prouvé que le ſcorbut vénérien eſt une ſuite néceſſaire de l'épaiſſiſſement & de la ſtagnation des ſucs, & conſéquemment qu'il doit compliquer ſouvent les vieilles véroles, ſans que le haſard s'en mêle. Nous ſommes maintenant en état de réſoudre trois queſtions pratiques très-importantes.

1. La vérole générale récente est-elle plus difficile à guérir que l'ancienne, toutes les circonstances, à la durée près, étant supposées égales?

Pour résoudre cette question, il est nécessaire de rappeller sommairement l'opinion la plus généralement reçue touchant la nature des maladies vénériennes, mettant de côté mille conjectures, aussi vagues qu'inutiles, sur le caractère du virus qui les produit.

On convient assez unanimement que l'épaississement des sucs lymphatiques est l'effet primitif, constant, essentiel de l'infection vénérienne. Cet état des humeurs se manifeste par des congestions dans divers organes, & sur-tout dans ceux qui sont principalement composées de tissu cellulaire lâche. C'est à la trop grande consistance des sucs blancs que doivent leur naissance les engorgemens des enveloppes cellulaires des gros vaisseaux, des glandes, du périoste, des os, &c. les douleurs vagues des membres, les douleurs nocturnes, les lassitudes spontanées, les digestions dépravées, les douleurs de tête gravatives, les ophthalmies, &c.

Dans les maladies vénériennes récentes l'épaississement, dont nous parlons, est au plus haut point où il puisse arriver. Nous ne savons pas s'il suffit, comme l'ont cru quelques Praticiens, de rendre aux humeurs épaissies leur fluidité pour guérir la vérole, ce qui est au moins très-probable, mais nous savons très-positivement qu'on ne la guérit jamais sans leur donner

cette fluidité; or, plus l'épaississement est considérable, plus les stases & les engorgemens sont multipliés, & plus par conséquent il est difficile d'opérer dans les humeurs l'atténuation que la guérison exige. Donc les remèdes anti-vénériens, qui ne sont, comme nous le dirons plus bas, que de purs fondans, exerceront moins d'action utile dans la vérole récente que dans la vérole ancienne. Donc, &c.....

D'ailleurs l'irritabilité & la sensibilité, sources des principaux obstacles qui s'opposent à la guérison lorsqu'on fait usage des mercuriaux, décroissent pour l'ordinaire à mesure que la maladie vieillit, tandis que d'un autre côté les solides perdent de leur ton; changemens très-favorables à l'action des anti-vénériens. La question est donc résolue affirmativement par la théorie, comme elle l'étoit d'avance, aux yeux des observateurs attentifs, par la pratique.

2°. Y a-t-il un temps de maturité dans la vérole, durant lequel elle est dans son *minimum* de force & de ténacité?

La solution de cette seconde question est presque entièrement renfermée dans la réponse à la première. S'il y a un point dans la durée de la vérole où elle est dans son *maximum* de résistance, comme nous croyons l'avoir prouvé, il y en a un où elle est dans son *minimum*. Le temps durant lequel subsistera ce dernier état sera le temps de maturité. Je crois que ce temps commence lorsque les engorgemens ayant reçu toute la densité que les forces circulatoires peu-

venr leur donner, & toute la cohéſion dont la nature ſpécifique des humeurs conſtituantes les rend ſuſceptibles, ils commencent à obéir au mouvement inteſtin, qui tend ſans ceſſe à décompoſer & décompoſe en effet toutes les ſubſtances animales privées de leur mouvement propre, & dépoſées dans un lieu chaud & humide: plutôt, les engorgemens offriroient trop de ſolidité, trop de cohéſion à l'action des médicamens; plus tard, les humeurs & les ſolides eux-mêmes ſeroient altérés par la putréfaction, & rendroient le traitement plus compliqué, plus difficile & le ſuccès incertain.

Mais quand eſt-ce que la vérole ceſſe d'être réputée nouvelle? quand eſt-ce que commence la maturité? à quelles marques reconnoîtra-t-on ces divers états? l'Obſervation & la réflexion m'ont conduit à ſoupçonner ces états ou périodes dans la vérole; la raiſon & l'expérience me forcent à croire qu'ils exiſtent, mais je ne me trouve pas les connoiſſances néceſſaires pour en former le diagnoſtic, avec cette certitude que l'Art exige pour établir ſes préceptes.

3°. Le virus vénérien a-t-il quelqu'influence ſur les plaies & les fractures indépendantes de cette cauſe, &, s'il en a quelqu'une, quelle eſt-elle?

Tous les Praticiens reconnoiſſent l'influence du virus vénérien ſur les plaies, les ulcères & les fractures de ceux qu'il infecte; mais ils jugent très-diverſement de ſes effets: les uns prétendent qu'il hâte la réunion des plaies & la conſolidation des fractures; les autres,

& ceux-ci ſont en plus grand nombre, qu'il retarde ces opérations de la nature. L'expérience ſemble pouvoir accorder leurs opinions, quoique contradictoires : ſi j'ai bien entendu ſon langage, les deux parties ont également raiſon.

1°. Quelles ſont les diſpoſitions phyſiques les plus favorables à la réunion des plaies, à la conſolidation des fractures? c'eſt ſans contredit une rigidité médiocre de la part des ſolides, & une très-grande viſcoſité de celle des liquides; car ce ſont les diſpoſitions naturelles aux enfans, chez leſquels, comme on ſait, les plaies & les fractures ſe réuniſſent plus ſûrement & plus promptement que chez les adultes & les vieillards. Qu'on ſe rappelle maintenant ce que nous diſions, il n'y a qu'un inſtant, de l'état des ſolides & des fluides dans les corps infectés, pendant le premier période de la vérole, c'eſt-à-dire, pendant que l'épaiſſiſſement ſubſiſte, on verra que cet état réunit les conditions qui favoriſent chez les enfans la conſolidation des plaies, l'incarnation des ulcères, l'agglutination des fractures. Tout étant égal, les ſolutions de continuité doivent donc ſe réunir plus promptement chez les ſujets atteints de cachexie vénérienne récente, que dans ceux qui en ſont exempts.

Ceux qui diſent que le virus vénérien, loin de retarder la réunion des fractures l'accélère, ont donc raiſon.

2°. Puiſque les deux conditions des humeurs aſſignées ci-deſſus, ſont les plus favorables à la réunion

des ſolutions de continuité, les conditions contraires ſont donc les plus défavorables : or, ces conditions contraires ſe recontrent dans le ſecond période de la vérole, dans le temps où s'opère la diſſolution, que nous avons dit ſuccéder à l'épaiſſiſſement primitif. Dans ce période de la maladie les humeurs ſont âcres, demi-putrides, tendantes à la putréfaction abſolue, & conſéquemment peu collantes. Les ſolides de leur côté ſont ou relâchés outre meſure, & alors ils participent à la putréfaction des ſucs, ou exceſſivement tendus, rigides, ſecs, &c. & alors il y a pour l'ordinaire *fièvre lente*, ou au moins diſpoſition très-prochaine à cet accident. Qu'un corps ainſi conſtitué reçoive une plaie ou une fracture, n'eſt-il pas à-peu-près certain que l'une ſe convertira promptement en ulcère, & que l'autre ſe conſolidera tard ou point du tout.

Cette conjecture devient un fait poſitif & authentique, ſi nous l'appliquons aux ſujets ſcorbutiques. Pourquoi perdroit-elle de ſa force, étant rapportée aux vérolés anciennement infectés, dont la conſtitution phyſique a tant de reſſemblance avec celle des ſcorbutiques, qu'il n'eſt donné qu'à la plus préſomptueuſe ignorance de prétendre aſſigner ce qui l'en diſtingue? Comme la vérole, le ſcorbut eſt contagieux; les parens la tranſmettent à leurs enfans avec la vie, les maris à leurs femmes, les nourrices à leurs nourriſſons; comme la vérole, il a pour cortège ordinaire des douleurs de tête, de bras, de jambes, de lombes,

des assoupissemens, des insomnies, des taches, des pustules par-tout le corps, même des bubons, des ulcères aux parties honteuses, à la langue, à la gorge, des croûtes, des galles, des aridités & des craquemens dans les articulations, des caries, des exostoses vraies & fausses, &c.

Ceux qui prétendent que le virus vénérien est un obstacle à la réunion des plaies & des fractures ont donc raison aussi.

Résumons; les plaies & les fractures se guérissent plus promptement, ou au moins dans le temps ordinaire, chez les vérolés, tandis que l'épaississement subsiste encore; elles se réunissent difficilement, tard ou point du tout chez les sujets anciennement imbus du vice vénérien, c'est-à-dire, chez ceux en qui la colliquation a remplacé à l'épaississement. Voilà comment j'ai cru pouvoir concilier deux opinions contradictoires, & mettre l'expérience, qu'on réclame de part & d'autre, d'accord avec elle-même.

J'espère qu'on me pardonnera cette digression en faveur des vues que j'ai tâché d'y répandre. Si elles sont bonnes, elles ne peuvent manquer d'influer beaucoup sur le traitement des véroles compliquées de scorbut, qui sont le sujet de cet article.

On doit distinguer deux temps dans le scorbut vénérien, relativement à sa curation : ou il commence ou il touche à son dernier degré. Dans le dernier cas tous les fondans indistinctement sont contr'indiqués : ils seroient tous funestes. C'est aux anti-septiques à

ramener la ſanté, & ce n'eſt que d'eux ſeuls qu'on peut l'attendre.

Le ſcorbut vénérien commençant demande d'autres ſecours. Car ſi une partie des humeurs eſt diſſoute, l'autre partie eſt trop épaiſſe ; il faut donc atténuer. Mais l'atténuation augmente la chaleur, & la chaleur augmentée met le comble à la putréfaction des humeurs diſſoutes. Voilà l'écueil où vont échouer la plupart des traitemens anti-vénériens. Quel parti prendre? Il ſemble que la raiſon veut qu'on donne la préférence à celui des fondans, qui, à force égale, eſt le moins irritant, ou, ce qui eſt la même choſe, à celui qui excite la moindre chaleur poſſible.

Le mercure n'eſt qu'un fondant méchanique ; ce n'eſt qu'en rendant plus fortes & plus fréquentes les oſcillations des vaiſſeaux & généralement de tous les ſolides du corps humain, en broyant lui-même, pour ainſi dire, les humeurs épaiſſies, qu'il fond & atténue ; il doit donc augmenter beaucoup la chaleur. De-là vient ſans doute ſon peu d'efficacité dans les complications dont nous parlons : ſon impuiſſance eſt ici preſqu'abſolue, & les anti-ſcorbutiques chauds qui le précèdent ou l'accompagnent dans les cas graves, ne corrigent que bien rarement & bien imparfaitement l'impuiſſance que nous lui reprochons.

L'alkali volatil eſt un fondant vrai, un fondant phyſique. Chez lui la faculté fondante eſt en plus grande raiſon que la faculté ſtimulante, tandis que dans le

mercure la faculté stimulante est considérable, & la fondante absolument nulle.

J'ai employé plusieurs fois avec succès l'alkali volatil contre le scorbut vénérien commençant. Quatre, six, huit, dix grains au plus sont des doses suffisantes pour commencer : on augmente ces doses après quelques jours, si la chaleur & l'irriration se renferment en de justes bornes.

L'emploi que je fais de ces sels dans la circonstance présente, n'est pas même une innovation, ce n'est qu'une application nouvelle d'un précepte ancien & connu. De bons Praticiens ont employé l'alkali volatil dans le scorbut. Si leur méthode n'a pas été suivie aussi généralement qu'elle auroit dû l'être, c'est qu'en indiquant la route, ils ont négligé d'en marquer les écueils; c'est qu'ils n'ont point annoncé, comme ils le devoient, que l'alkali volatil est autant nuisible dans le dernier période du scorbut, dans le temps de la colliquation, qu'il est efficace dans le premier, c'est-à-dire, pendant la durée, quelquefois très-longue, de l'épaississement des sucs blancs.

Je dois prévenir que l'administration de ce remède est ici très-difficile, qu'elle exige beaucoup de lumières, de savoir, de prudence & de discernement (1).

---

(1) L'alkali volatil a plus d'une fois guéri sous ma direction des malades qu'il avoit manqués sous la conduite de gens instruits, mais à qui manquoit l'habitude de l'administrer. Il en est de ce

Je ne dois pas non plus laiſſer ignorer que j'ai aſſocié ſouvent à l'alkali volatil les racines de gentiane & de trèfle d'eau. Ont-elles contribué d'une manière quelconque à la guériſon? Je le penſe. Mais quelle part ont-elles à réclamer dans le ſuccès? Il eſt difficile de la déterminer; chacun pourra la fixer au gré de ſes conjectures.

Nous n'entendons pas conclure du particulier au général, & inférer de ce que l'alkali volatil a guéri quelquefois le ſcorbut vénérien, qu'il le guérira toujours. Nous nous bornons à demander la préférence pour un remède qui réuſſit quelquefois, ſur le mercure, qui ne réuſſit jamais, & dont l'impuiſſance & les mauvais effets ſont ſi connus, que la bonne pratique en interdit l'uſage.

Il pourra d'abord paroître étrange qu'on oſe employer les alkalis volatils dans les complications ſcorbutiques: leur prétendue faculté putréfiante ſemble en effet devoir les exclure d'une maladie où la craſe putride eſt manifeſte. Mais les opinions de préjugé doivent céder à l'obſervation, & l'obſervation nous apprend à bannir des craintes qui n'ont d'autre fondement que cette prétendue faculté des alkalis volatils. Rien, dans le long uſage que j'en ai fait, ne m'a

---

remède comme des frictions: ſouvent elles guériſſent ſous la main d'un Praticien exercé; plus ſouvent encore elles échouent ſous celle de l'homme inſtruit qui manque d'expérience.

paru déceler en eux la propriété qui pourroit les rendre redoutables dans les dispositions putrides avec atonie des solides & stagnation des liquides en général, & dans la scorbutique en particulier. L'expérience de son côté doit aussi nous rassurer; elle a montré, toutes les fois qu'on l'a consultée, que l'alkali volatil pur n'est pas un ferment putride. Il n'excite donc pas la putréfaction dans les corps vivans par sa nature, par un effet nécessaire de sa présence. Il lui résiste au contraire dans les corps morts, comme l'expérience l'a mille fois prouvé.

Si les alkalis volatils disposent les corps vivans à la putréfaction, ce ne peut être qu'à trop forte dose, parce qu'alors ils excitent une chaleur excessive, cause très-puissante & très-réelle de putréfaction (1).

C'est par le même excès de chaleur que le mercure, dans lequel on ne soupçonnera certainement pas la propriété pourrissante, donne à ceux qui le re-

(1) Nous tenons de M. Demours père (de l'Académie des Sciences) qu'il emploie les alkalis volatils dans la goutte sereine à une dose bien capable de rassurer ceux qui craignent leur effet putréfactif. Il en donne un scrupule dans un véhicule échauffant, toutes les quatre heures, & le continue pendant trois, quatre jours & davantage. Nous pourrions nous dispenser d'ajouter ici, qu'en stimulant les solides avec une force peu commune, ce Praticien a principalement en vue d'exciter, non un simple mouvement fébrile, tel que nous le desirons, mais une véritable fièvre.

çoivent, une respiration infecte (1), & qu'il produit une vraie putréfaction dans les urines, les sueurs, le sang (2), la salive; &c. qualité si marquée dans cette dernière humeur, qu'on l'a vu fermenter avec les acides, & donner la couleur verte au syrop violat (3).

Au reste, je ne propose les alkalis volatils, que dans l'intention d'achever de fondre l'épaississement général, & de dissoudre les engorgemens particuliers; si cette indication ne subsiste plus, les alkalis volatils, le mercure, les anti-scorbutiques âcres & tous les autres fondans, sont contr'indiqués & pernicieux.

V. Il est une classe de malades pour qui le mercure semble s'être dépouillé de ses propriétés utiles & n'avoir conservé que ses qualités nuisibles. Pour eux, chaque méthode a des inconvéniens graves, qu'elle ne rachete par aucuns bons effets réels. Le traitement des frictions, par exemple, quoique le plus sûr de tous ceux dont le mercure est l'agent, suit pour eux une marche capricieuse, bisarre : tantôt il produit des salivations orageuses & traîne après soi des accidens terribles; tantôt, soit qu'il pénètre les corps, ce dont on peut raisonnablement douter,

---

(1) Grainger, De Ptyalismo, pag. 27, 228.

(2) Idem.

(3) Baron, Cours de Chymie, pag. 190.

ſoit qu'il ſe perde en grande partie à leur ſurface ; ce qui eſt beaucoup plus probable, il ne donne abſolument aucune marque de ſon action. Dans l'un & l'autre cas les malades ſortent preſque toujours des remèdes ſans être guéris.

Des ſignes certains auxquels on reconnoîtroit d'avance les ſujets que menace plus particulièrement cet évènement fâcheux, ſeroient ſans doute bien précieux à l'Art. D'un côté, ils conſerveroient aux frictions la confiance qu'elles méritent, & de l'autre, ils épargneroient aux malades la gêne, l'ennui, les dégoûts qu'ils vont eſſuyer ou les riſques qu'ils vont courir, & aux Chirurgiens un déſagrément, qui ne peut être bien apprécié que par ceux qui l'ont ſenti. Mais où prendre ces ſignes? à leur défaut ne négligeons pas la foible lueur que l'obſervation a répandue ſur cet objet.

Il eſt conſtant que les ſujets les plus expoſés à l'alternative de la fougue ou de l'inaction du mercure & conſéquemment à être manqués, ſont ceux d'un tempérament éminemment ſanguin, éminemment bilieux, mélancolique, les habitans des pays chauds, où ces conſtitutions abondent, & ſur-tout les Américains. Pour ces derniers l'un des deux écueils, dont nous parlerons, eſt preſque inévitable, lorſqu'ils ſont traités en Amérique, & même en France, avant qu'un long ſéjour les ait en quelque ſorte naturaliſés dans nos climats. Les individus qui ont la fibre

très sensible & très-irritable, ceux dont la peau est habituellement sèche, âcre, brûlante, & reste telle malgré les plus longues & les plus exactes préparations, enfin ceux dont le genre nerveux est affecté, rencontrent presque toujours dans le cours des traitemens mercuriels quelque écueil contre lequel l'espérance du succès échoue.

Dans ces cas, si épineux pour les méthodes mercurielles, la mienne a eu des succès que je n'avois pas prévus : les personnes vaporeuses, qui ont pris l'alkali volatil, ont été guéries aussi promptement, aussi complettement que les phlegmatiques; je puis même assurer que dès les premières prises, il calme les nerfs. Ce calme est sur-tout d'un très-grand prix, lorsqu'on conduit des mélancoliques, gens inquiets, inconstans, désespérant toujours de la guérison & la cherchant sans cesse, commençant mille traitemens, & n'en finissant aucun; parce qu'ils ont tous l'inconvénient d'augmenter le mal-aise intérieur, qui paroît à leurs yeux la maladie essentielle, quoique dans le fait il n'en soit qu'un accident, toujours très-subordonné & quelquefois indépendant de la véritable cause de leurs maux. L'administration du remède aux individus désignés dans ce paragraphe, n'a rien de particulier : on commence par la pleine dose; si le corps s'échauffe outre mesure, si la peau devient sèche, il faut la diminuer un peu, humecter beaucoup, purger avec des minoratifs, & s'en tenir,

pour le reste du traitement, à la dose à laquelle on est descendu.

VI. Dans la grossesse, le danger de l'avortement arrête & ou pour le moins inquiète beaucoup les Praticiens. J'ai traité fort heureusement des femmes grosses, même dans le huitième & neuvième mois de leur grossesse. Je crois qu'il est prudent, peut-être même essentiel, dans cette circonstance, de s'arrêter à la demi-dose & de supprimer entièrement le purgatif qui entre dans ma formule. Pour s'opposer à la constipation, on fait prendre à la malade, de deux jours l'un, le soir en se couchant, une once de casse cuite. Il est raisonnable de diminuer ce jour-là le repas du soir; un potage suffit.

VII. Nous devons à l'observation la connoissance d'une espèce de maladies vénériennes bisarres, capricieuses, rebelles, qui sous une apparente bénignité cachent une ténacité, une résistance extrêmes : tantôt elles semblent céder dans le cours des remèdes, & reparoissent dès qu'ils sont cessés : tantôt elles résistent obstinément au traitement le plus régulier, dont aucun obstacle, aucun accident n'a dérangé la marche. Contre toute apparence, j'ai échoué plusieurs fois dans sa traversée & quelquefois au port. Eh! quel est le Praticien qui n'a pas éprouvé de pareils revers? quiconque n'a jamais manqué le but, n'y a jamais visé. Rarement se décourage-t-on après une première épreuve infructueuse. On ne manque jamais de prétextes pour

hasarder de nouvelles tentatives. Les frictions ont-elles échoué? on n'avoit pas assez insisté sur les préparations, les onctions n'avoient pas été assez nombreuses ou assez fortes &c. Les préparations mercurielles salines ont-elles manqué le but ? on ne les a pas prises à l'heure indiquée, on n'a pas été sobre dans la diète, on n'a pas assez gardé la chambre, &c. On entasse ainsi des raisons qui peuvent bien déterminer les malades à tenter l'évènement du mercure une seconde fois, mais qui ne les persuadent pas de son efficacité. Ils se jettent sans confiance & comme par désespoir, dans une longue suite de traitemens mercuriels; j'en ai vu plus d'une fois accumuler jusqu'à six & sept, tous infructueux comme le premier.

Tous les malades ne sont pourtant pas doués de cette heureuse docilité aux dogmes de l'Art : ses ministres ne peuvent leur offrir que le mercure, médicament, dont ils ont éprouvé plusieurs fois l'infidélité, & qu'ils ont pour ainsi dire en horreur : ils renonceroient plutôt à leur guérison, que de la chercher de nouveau dans ce minéral. Ils se précipitent donc dans les bras de l'empirique à tréteaux, qui déclame le plus haut contre le mercure. Il promet un remède non mercuriel; c'en est assez pour capter la confiance & ranimer l'espoir. Dès-lors les maux du malade s'allégent, & c'est peut-être le seul bien qu'il recevra du remède mystérieux qu'il va prendre. Je n'ose dire qu'il y trouvera souvent

la mort; car la protection ſpéciale que le Public ſemble accorder aux Charlatans, doit nous rendre très-circonſpects avec ces Meſſieurs. Que falloit-il pour arrêter le déſeſpoir du malade & le conſerver à l'art & à la vie? Un peu moins de rigidité, je dirois preſque de déſpotiſme, dans les Praticiens qu'il a conſultés. Il ſuffiſoit qu'ils fuſſent perſuadés, ou du moins qu'ils paruſſent l'être, d'un côté, que le mercure n'eſt pas un médicament infaillible, de l'autre, qu'on peut guérir la vérole ſans le ſecours de ce minéral.

Revenons à notre ſujet. Quelle eſt donc la cauſe de l'opiniâtreté de ces maladies biſarres qui paroiſſoient d'abord très-difficiles à guérir & qui peut-être l'étoient en effet? ne pourroit-on pas la déduire des engorgemens infiniment petits, mais infiniment multipliés des aréoles cellulaires, & de ceux des derniers filets vaſculaires de tout genre, engorgemens dont tous les phénomènes prouvent l'exiſtence ou la poſſibilité? Pour guérir de pareilles maladies, il faudroit diſſoudre les très-petites obſtructions qui les forment & les entretiennent. Or un premier traitement qui ne les a pas détruites, ſoit faute d'une ténuité ſuffiſante dans l'agent, ſoit par quelqu'autre cauſe, les a néceſſairement endurcis; car c'eſt le propre des atténuans de rendre plus compactes les engorgemens qu'ils ne fondent pas: par-là, le premier remède a donné lui-même à la maladie de

nouvelles forces pour résister à ceux qui le suivront (1). Peut-être que dans la suite les globules mercuriels trop volumineux, arrêtés dans leurs courses par l'*angustation* du segment de vaisseau qui précède immédiatement la portion engorgée, ou par quelqu'autre cause, échappée à nos foibles regards, n'arrivent plus jusqu'à l'obstruction. Peut-être aussi que l'obstacle que la colonne des fluides a rencontré dans sa route directe, l'a portée avec force dans les ramifications voisines, qu'elle a dilatées jusqu'à égaler leur calibre à la somme du calibre qu'elles avoient

---

(1) Cette triste vérité, confirmée par trop de faits pour pouvoir être révoquée en doute, devroit bien convaincre les malades de l'importance dont il est pour eux de tomber d'abord en des mains habiles! Je n'ai jamais conçu qu'un être qui se prétend raisonnable puisse donner tant de soins au choix d'un homme d'affaires, d'un cuisinier, d'un jockey, &c. & recevoir en quelque sorte des mains du hasard, sans défiance & sans examen, un ministre de santé. Croit-on que le ton patelin, l'air dogmatique & empesé, les courbettes, l'astuce, le masque de l'affection & du dévouement, l'adresse à mettre habilement en jeu les plus viles machines pour arriver à la confiance, &c. supposent le talent ou le suppléent? L'inconséquence va si loin sur cet objet, qu'un homme, dont j'estime, à beaucoup d'égards, le jugement & les connoissances, me disoit un jour de son Médecin ou Chirurgien (qu'importe ici la qualité du personnage) M. *** est un *sot*, mais il sait parfaitement son métier. Comment ne voit-on pas que si l'homme d'esprit, faute d'étude ou d'exercice, peut ne pas savoir son art, le *sot* est incapable de l'apprendre.

auparavant, joint à celui du tronc obstrué, & qu'alors les atomes mercuriels s'abandonnant doucement à la pente naturelle du torrent des fluides, n'arrivent pas non plus jusqu'à l'obstruction sur laquelle ils devroient agir.

De quelque source que l'inefficacité d'un traitement mercuriel découle, il est aujourd'hui bien reconnu qu'un premier échec en prépare un second, & sur-tout qu'on ne doit pas se hâter de passer à de nouveaux moyens : la précipitation en feroit perdre le fruit. Qu'un bon régime, mais pas trop strict, rétablisse les forces du malade : elles achèveront la guérison, si elle est avancée, ou prépareront le succès du traitement qui doit suivre celui ou ceux qu'on a tentés en pure perte. Si le malade a été manqué une ou plusieurs fois par les frictions, la saine pratique ne veut pas qu'on insiste sur ce moyen. On peut tenter alors les préparations mercurielles salines ; aidées d'un bon régime, & continuées, deux, trois, quatre mois, elles pourront réussir complettement, pourvu que la constitution du malade ou la nature de la maladie ne soit pas incompatible avec leur *stimulus*. Mais si ces préparations échouent encore, qu'on ne s'obstine pas à chercher dans le mercure un succès qu'on n'y trouvera point. Transportez alors votre confiance à la méthode de *Hutten* ou à quelqu'autre agent non métallique. N'oubliez pas qu'une longue expérience avoit porté Boerhaave à recourir

aux bois, dans ces circonstances, & qu'il nous assure que ce n'étoit pas sans beaucoup de fruit. Une femme traitée pendant dix ans, presqu'à chaque saison, par divers Praticiens célèbres de la Capitale, conservoit encore les signes les plus caractéristiques de la vérole. On lui proposa pour dernière ressource un remède végétal très-doux, que M. Astruc n'improuva pas, *ne le croyant pas plus capable de nuire*, comme il le disoit lui-même, *que de guérir*. La malade en reçut, contre l'attente de ce grand Médecin, une entière & parfaite guérison. J'ai été témoin, mais témoin désintéressé, de ce fait, & je lui dois en partie ma façon de penser actuelle sur la manière d'agir générique des remèdes anti-vénériens.

Nous avons opposé plusieurs fois l'alkali volatil à des maladies de l'espèce dont nous parlons ici, & nous pouvons assurer qu'il a surpassé notre attente. J'observerai néanmoins, pour ne rien omettre de ce qui peut éclairer les Praticiens, que j'ai cru dans ces circonstances devoir augmenter la proportion du purgatif. Cet ingrédient a contribué sans doute à la guérison; il doit être admis à partager l'honneur du succès.

VIII. Tous les Ecrivains *de maladies vénériennes*, ont spécifié des cas où les tisanes sudorifiques doivent terminer le traitement & consommer la guérison. Ce précepte est très-salutaire. Les bons Praticiens ne s'en écartent point; mais les malades cherchent à s'y

soustraire : la saveur désagréable de ces boissons, la quantité à laquelle elles veulent être prises, pour produire l'effet desiré, les effraient. Supposons néanmoins leur résistance vaincue, ces tisanes n'excitent pas toujours la sueur ; le vœu de l'Art n'est pas rempli. Ne pourroit-on pas, dans les mêmes vues, donner vingt, trente grains d'alkali volatil, & faire boire par-dessus quelques tasses d'infusion de thé, de mélisse, de petite sauge ou de quelqu'autre boisson diaphorétique agréable ? Il est très-certain que ce sel exciteroit la sueur, & je présume qu'elle ne seroit pas moins profitable que si l'esprit recteur ou l'huile essentielle des bois exotiques, ou quelqu'autre substance végétale indigène la déterminoit. La raison au moins le veut ainsi ; mais il faut consulter l'expérience, & j'en trouverai difficilement l'occasion, puisque je ne frictionne point.

Après avoir annoncé d'après l'expérience, que des faits nombreux attestent la vertu anti-vénérienne des alkalis volatils, il me semble que je pourois me dispenser de faire parler en leur faveur les notions pathologiques & thérapeutiques. Il le faut pourtant : dans ce siècle de philosophie, on donne tout au raisonnement ; on refuse tout au témoignage des hommes, & je n'ai pas assurément le droit de demander une exception. Cherchons donc dans les dogmes de l'Art de quoi détruire la prévention qui fait du mercure le remède exclusif, le *spécifique* du mal

vénérien. Les argumens que nous emploierons pour ébranler & renverſer peut-être ſa *ſpécificité* & ſon *unité*, ſerviront à prouver dogmatiquement la poſſibilité de guérir la vérole par les alkalis volatils.

J'ai vu la difficulté de l'entrepriſe ; elle eſt effrayante : » Nous voulons être éclairés, a dit quelqu'un avant moi ; nous permettons qu'on ajoute à nos connoiſſances, mais nous ſouffrons impatiemment qu'on nous convainque d'erreur, qu'on nous force à perdre une partie de notre ſavoir «. De-là ſans doute cette réſiſtance extrême qu'ont éprouvée de la part de leurs contemporains tous ceux qui ont propoſé des opinions contraires à l'opinion règnante ; de-là Galilée aux genoux des Cardinaux inquiſiteurs, & Deſcartes ſans patrie. Mais tirons le voile ſur ces grands exemples d'aveuglement, auſſi étrangers à ce ſiècle de raiſon qu'à notre ſujet, & renfermons-nous humblement dans la queſtion médicale, que nous nous ſommes propoſé de diſcuter dans cet article.

On tient généralement le mercure pour le remède unique de la vérole, & ſon ſpécifique. Qu'on demande cependant aux plus fermes défenſeurs de cette opinion, les raiſons ſur leſquelles ils ſe fondent. Ils répondront tous, s'ils ſont de bonne-foi, qu'ils tiennent pour vraie l'opinion générale ; qu'ils n'ont rien vu dans leur pratique, qui ait dû les déſabuſer ; mais qu'à la vérité ils n'ont jamais pris la peine d'analiſer, de diſcuter l'objet de leur croyance. Qu'ils

avouent donc dès le premier pas, que si le mercure réunit les suffrages, c'est moins à la raison qu'à l'habitude qu'il les doit. Je ne prétends pas avancer que l'idée avantageuse qu'on a de la vertu de ce minéral n'est pas fondée en raison, mais j'ai en vue de prouver, que ce n'est pas de l'aveu de la raison, qu'on l'a cru l'unique remède de la vérole & son spécifique.

D'après la connoissance que nous avons de la crase primitive des humeurs dans la vérole, seroit-ce trop avancer que de prétendre, que toute la vertu du mercure se réduit à la faculté que nous lui connoissons, d'atténuer les sucs épaissis & de détruire, par cette opération unique, les stases & les engorgemens? nous ne le présumons pas; or, si d'un côté cet épaississement est démontré, autant qu'un fait conjectural peut l'être, & si de l'autre, la raison ne peut se refuser à la façon d'agir que nous attribuons à ce minéral, sur quel fondement l'a-t-on donc cru le remède seul & exclusif de la vérole? sans doute sur la foi de l'expérience? Mais qu'a-t-elle dit cette expérience? elle a montré qu'entre tous les anti-vénériens connus, le mercure semble mériter la préférence. J'accorderai même pour un instant qu'elle a tenu le même langage à tous les peuples soumis aux coups de ce redoutable fléau. Mais que prouve cet accord? il dit à ma raison & la contraint d'avouer, que le mercure est le meilleur des anti-vénériens généralement connus & rien au-delà. Des mêmes

faits, on ſe croit pourtant en droit de conclure, non-ſeulement qu'il eſt le ſeul anti-vénérien exiſtant, mais encore le ſeul poſſible. Le dernier membre de cette aſſertion révoltera peut-être, par ſon abſurdité frappante, les partiſans les plus zèlés du mercure, quoiqu'en d'autres termes cette même propoſition ſoit à chaque inſtant dans leur bouche. Qu'on propoſe un anti-vénérien quelconque, non mercuriel; vous les entendrez tous faire en chorus contre le nouveau venu ce terrible raiſonnement: *il ne tient pas ſa vertu du mercure? il ne guérit donc pas; car on ne guérit point la vérole ſans ce minéral.* Ils font donc réellement & preſque ſans s'en douter, le raiſonnement qu'ils trouveront abſurde ici. Je ſuis donc en droit de dire que ceux qui tiennent ce langage croient le mercure non-ſeulement le ſeul anti-vénérien connu, mais encore le ſeul poſſible.

Qu'on juge combien une telle erreur a dû borner l'inveſtigation des anti-vénériens; combien peu il a dû trouver d'hommes zèlés, ſur-tout parmi les gens inſtruits, qui aient oſé ſortir du cercle étroit que la prévention traçoit autour d'eux; combien enfin on a dû multiplier les préparations mercurielles, puiſqu'il ne s'en eſt point trouvé qui ne laiſsât beaucoup à deſirer. La vogue du mercure & l'énorme multiplication de ſes compoſés, ſont donc les fruits du préjugé, & la prétention de ſa vertu excluſive, une abſurdité révoltante. Nous avons eſſayé de prou-

ver par le raiſonnement, que le mercure n'eſt pas le ſeul remède de la vérole. Tâchons d'en completter la preuve par l'expérience, en parcourant rapidement les divers genres de remèdes anti-vénériens, qui ont tour-à-tour & en différens temps, partagé la confiance des Praticiens.

Pour ſe convaincre donc que le mercure n'eſt pas le ſeul remède capable de guérir la vérole, il ſuffit de jetter les yeux ſur l'hiſtoire de l'Art, d'ouvrir les recueils d'obſervations. On y verra des cures admirables antérieures à la découverte de la propriété anti-vénérienne de ce minéral ; on y apprendra qu'après avoir été long-temps en poſſeſſion de la confiance publique, le mercure fut dépoſſédé par diverſes ſubſtances végétales, & décrié même à tel point, qu'au commencement de ce ſiècle, il ne ſe trouvoit pas un ſeul Praticien qui ſe permît de l'employer, dans cette même Bologne où Bérenger de Carpi ſe rendit autrefois célèbre par la méthode des frictions, qu'il inventa (1). Si le mercure s'eſt élevé depuis à la plus haute réputation, s'il a plongé dans l'oubli les remèdes qui l'avoient fait oublier lui-même, il le doit en partie à la ſimplicité des méthodes dont il eſt la baſe, ſimplicité qui n'exclud pas l'ignorance de ſon adminiſtration ; tandis que les méthodes où il n'entre pas, ſont pour la plupart très-compli-

(1) Morgagni, Epiſt. LVIII, N°. XVI.

quées.

quées, & n'accordent le ſuccès qu'au ſeul ſavoir. On doit d'ailleurs ſe ſouvenir que de nos jours, il n'a pas tenu à Boerhaave, que le mercure réduit à ſa juſte valeur, ne perdît la meilleure partie de ſa célébrité, & que les remèdes végétaux, qui n'en ont plus, ne repriſſent celle qu'ils méritent à juſte titre.

Il ſeroit ſans doute bien à deſirer qu'un homme inſtruit & ſans préjugés, entreprît de rendre à chacun des remèdes employés avec ſuccès contre les maux vénériens, la portion de confiance dont il eſt digne.

Qu'on ne diſe pas que mes vues ſont remplies; elles ne le ſont qu'en apparence : il exiſte à la vérité un *Aphrodiſiacus*, mais qui lit les *in-folio?* N'eſt-il pas cependant de la dernière importance que quiconque traite les maladies vénériennes, ſoit familier avec toutes les méthodes, avec tous les moyens? Le meilleur de tous les remèdes n'a pas une efficacité abſolue; elle n'eſt jamais que reſpective : le mercure eſt ſans contredit un meilleur remède que la ſquine; il exiſte cependant des cas où cette racine lui eſt préférable, & *Hutten* manqué ſept fois par le mercure, fut guéri par le gaïac. Ceux qui nous diſent que le mercure guérit toutes les maladies vénériennes, nous trompent; car il en eſt, dit le célèbre Van-Swieten (1), d'après l'illuſtre Boerhaave & une longue expérience, il en eſt où ſon efficacité

(1) Aphor. 1478.

ne suffit pas, de quelque manière qu'on l'emploie.

J'ai cru l'énumération de ces moyens utile aux jeunes gens, qui, pour la plupart, ignorent même l'existence de ces ressources. Ceux qu'une louable émulation porteroit à chercher de plus amples instructions, les trouveront dans *Aloysius Luisinus*, sur-tout dans l'édition qu'en a donnée Boerhaave.

I. *Les sudorifiques.* Ils sont de deux espèces : les uns se bornent à chasser les sucs blancs par les organes de la transpiration, sans aucune atténuation préparatoire immédiate, tels sont les étuves sèches, humides, les bains d'eau commune très chauds, de vendange, de tan, de fumier, de sable, la vaporation avec l'esprit-de vin, &c.

Quoique ces moyens soient plus propres à favoriser l'action des autres remèdes, qu'à opérer seuls la guérison, il n'en est cependant aucun qui, placé convenablement, ne produisît des effets qu'on attendroit en vain de tout autre moyen. Plusieurs même ont souvent guéri seuls : le bain de fumier est encore aujourd'hui presque le seul remède des Paysans de certaines Provinces de Pologne, & des témoins oculaires m'ont assuré, que les malheureux n'ont pas à se plaindre de la disette où les réduit l'ignorance ou la pauvreté.

Les sudorifiques de la deuxième espèce délayent, dissolvent, atténuent les humeurs viciées, avant de les chasser hors du corps. Ceux-ci sont très-nom-

breux ; je ne comprendrai dans la liste suivante, que les sudorifiques qui ont été le plus communément employés.

Le gaïac, la squine, la salsepareille, le sassafras, le bois de genièvre, de frêne, de citronnier, de cyprès, de térébinthe, de cèdre, d'ébene, de buis, de figuier ; les racines de bardane, la rhubarbe, le rapontic, la racine d'aunée, d'aristoloche, de centaurée, de *scordium*, de dictame, de cabaret, de lys-asphodèle, de gentiane, d'herbe de coq, de *galanga*, de roseaux, de roseau aromatique, de schénante ou jonc odorant ; les écorces de canelle, de canelle géroflée, de sureau, d'ieble, de caprier ; les fruits de gérofle, de muscade, de geniévre ; & parmi les herbes, le chamédris, la lavande, l'absinthe, le pouillot, le serpolet, le calament, l'herbe aux chats, l'hypéricon, le thym, l'hysope, le chardon bénit, la bénoite, la bistorte, &c. On me permettra de mettre au nombre des sudorifiques, en attendant que de nouvelles connoissances marquent leur véritable place, les trois plantes suivantes : la cigüe, l'aconit, la *Lobelia*, ou *Raponculus Americanus, flore dilutè cæruleo*, de Boerhaave, & la figue d'Inde, en cela remarquable, selon Rodrigue Diez de Isla, qu'elle guérit la vérole en excitant une fièvre de douze heures.

La plupart de ces substances, sur-tout les indigenes, sont si profondément ensevelies dans l'oubli,

qu'il ne faut pas espérer qu'une simple énumération leur ramène les regards des Praticiens (1). Elle ne sera pourtant pas inutile, si elle rappelle à leur souvenir, dans les revers dont la pratique la plus heureuse n'est pas exempte, que le syrop de S. Ambroise a guéri plus d'une fois des maladies rebelles, & qu'une vérole ancienne, grave & opiniâtre ne tint pas contre la décoction de racines de bardane, de marrhube & d'écorces de noix vertes (2).

La cigüe, l'aconit, la *lobelia* ne sont comptées que depuis peu d'années parmi les anti-vénériens. L'expérience a fait connoître leur vertu, mais elle ne l'a pas confirmée; c'est l'affaire du temps. Les premiers essais de ces plantes sont très-frappans : la cigüe a guéri une maladie grave, non-seulement rebelle au mercure pris intérieurement & extérieurement, mais encore, à beaucoup d'autres moyens choisis avec discernement (Storck. Collin.).

Dans une vieille femme, une maladie qui avoit résisté à tous les anti-vénériens connus, ne tint pas contre l'aconit (Storck); & la *lobelia* non-seulement guérit, au rapport de Van-Swieten, mais guérit en

---

(1) La nature & l'objet des Pamphlets dont nous parlions à la page 13 publiés depuis la première édition de cet Essai, prouvent que nos vues n'ont pas été perdues pour tous les Lecteurs.

(2) Morgagni, Epist. 58, N°. 17.

vingt jours au plus (1). Enfin l'on vient de découvrir dans l'opium, donné depuis trois grains jusqu'à quinze, dans l'espace de vingt-quatre heures, en augmentant graduellement la dose, un anti-vénérien d'autant plus précieux, qu'il pourroit offrir, dans certains maux vénériens dégénérés, une ressource unique (2).

Les bois sudorifiques exotiques, le gaïac, la squine, la salsepareille, le sassafras n'ont point dégénéré; or ils guérissoient autrefois à tel point, que Nicolas Pol, Médecin de Charles V, atteste, » que » trois mille malades désespérés, furent guéris presqu'à » la fois par l'usage de la décoction de ces bois, & » qu'après leur guérison, il leur sembloit renaître (3) «. D'où vient donc l'apparente inefficacité de ces bois? Il y a long-temps que Mathiole en a montré la source; c'est de la négligence des Praticiens, qui ont beaucoup trop diminué la dose de ces remèdes, trop abrégé la durée du traitement & donné trop de liberté à leurs malades. On passe presque toujours d'un excès à l'excès opposé : dans la vue d'éviter les sueurs excessives, on les a donnés en si petite dose qu'on n'a pas même excité des sueurs modérées. Il est si vrai que le relâchement des Praticiens est la seule cause de l'inefficacité prétendue des bois sudo-

(1) Aphor. 1478.

(2) Voyez London Medical Journal, 1783, pag. 420; 1785, pag. 1. Medical Communications, pag. 307, &c.

(3) *Opuscul. de Curatione Morb. Gallici.*

rifiques, qu'en rendant au traitement ſudorifique ſa plénitude & ſa vigueur, comme l'a fait Boerhaave, on retrouve ſon efficacité. Chargez la décoction ſudorifique d'Aſtruc d'autant de principes actifs qu'en contient celle du Profeſſeur de Leyde; adoptez les doſes du premier & les précautions pratiques du ſecond, vous accordez ces deux grands hommes, tout opposés qu'ils paroiſſent, & vous rendez à l'Art un ſecours utile, néceſſaire & eſſentiel, dont on n'auroit pas dû le priver.

En un mot, puiſque c'eſt des Indiens que nous tenons les ſudorifiques, ne devroit-on pas les adminiſtrer à leur manière, ou du moins, retenir de leur méthode tout ce qui n'eſt pas impraticable dans nos climats! Or qui ne ſait point, que les Indiens s'échauffent par les plus violens exercices avant de prendre leurs boiſſons ſudorifiques, & qu'immédiatement, après les avoir priſes, il ſe couchent dans des lits de coton ſuſpendus & branlans, dont le mouvement ſoutient l'agitation des fluides, & les diſpoſe de plus en plus à s'échapper par les émonctoires de la peau.

Je ne m'arrêterai pas à décrire la marche qu'on devroit tenir dans l'adminiſtration des ſudorifiques, lorſqu'on veut pouſſer à la peau; elle eſt connue de tout le monde. Il n'en eſt pas de même de leur adminiſtration dirigée vers les émonctoires des urines. Deux fois cette méthode a été imaginée ou

renouvellée avec succès, & deux fois elle est retombée dans l'oubli (1). Elle consiste à faire usage des décoctions sudorifiques, principalement de celle de gaïac, comme on use des eaux minérales. Valsalva en donnoit d'abord deux ou trois livres, observant soigneusement si elles prenoient la voie des urines, & non celles des sueurs & des selles, comme il arrive quelquefois. Si ces décoctions affectoient de préférence l'une des deux dernières routes, ou les deux à la fois, il en discontinuoit l'usage; sans doute pour le reprendre, lorsque leur première impression seroit dissipée ou au moins affoiblie. Au contraire lorsqu'elles passoient facilement par les couloirs des urines, il en augmentoit la quantité jusqu'à la dose de dix livres par jour. Peut-être étoit-ce dans la vue d'entraîner les sudorifiques vers cet émonctoire, que Fioravanti leur associoit l'acide vitriolique, & Alexis Piémontois le vinaigre scillitique.

Quoique cette méthode ait eu des succès frappans entre les mains de Valsalva & de Morgagni, son illustre élève, je n'oserois lui donner une préférence absolue sur l'ancienne, dont les bons effets sont connus depuis long-temps; cependant je ne dissimulerai pas qu'il me semble appercevoir dans la nouvelle deux

(1) Par Maynard, Lib. 14, Epist. Medic. 4, & par Valsalva. Vid. Morgagni Epist. 58, N°. 16.

avantages qui lui ſont propres, & qui pourroient lui mériter la préférence dans quelques circonſtances particulières.

La nouvelle méthode n'eſt pas auſſi gênante que l'ancienne, elle doit auſſi moins épuiſer le malade, puiſque d'un côté elle admet une diète plus nourriſſante, & que de l'autre l'évacuation qu'elle détermine, étant plus naturelle, doit être moins laborieuſe pour celui qui l'éprouve & moins diſpendieuſe pour *le principe conſervateur*, dont il importe tant de conſerver l'énergie dans le traitement des maladies chroniques.

Le ſecond avantage ſe rencontre dans la tendance qu'ont les matières âcres, (& l'on prétend que les humeurs virulentes ont ce caractère) à prendre la route des reins, qui ſemblent ſpécialement deſtinés à leur ſéparation & à leur expulſion; tandis qu'elles ont autant de répugnance à ſe porter vers la peau, que celle-ci en montre à leur livrer paſſage.

Il eſt problable que les miaſmes âcres, irritans, parvenus à la ſurface du corps, criſpent les vaiſſeaux qui devoient les tranſmettre au dehors, & s'oppoſent eux-mêmes à la dépuration, qu'on tente par cette voie. Peut-être eſt-ce pour cette raiſon que la tranſpiration diminue ſi prodigieuſement dans l'étiſie & le maraſme, qu'on ne réuſſit jamais à la rétablir, à moins que par l'uſage des bains & des autres moyens appropriés, on ne parvienne à faire perdre

à la peau sa sécheresse, sa tension, son excès de sensibilité, son érétisme, &c.

Une autre conséquence de cette théorie, en tout conforme à l'expérience, est que les sudorifiques déterminés vers la peau, ne sauroient convenir aux habitans des Pays froids, aux vieillards, aux femmes; parce que tous ces individus transpirent peu dans l'état de santé, & qu'il n'est pas moins difficile de changer subitement les manières d'être physiques habituelles, que de réformer les habitudes morales; mais comme tous ces malades urinent d'autant plus qu'ils transpirent moins, les sudorifiques, pris à la manière de Valsalva, leur conviennent à titre d'atténuans diurétiques, & l'on ne doit pas les négliger, lorsqu'ils sont indiqués d'ailleurs par les circonstances générales de la maladie.

Nous passerons légérement sur les bienfaits réels des bains sulphureux; mais nous insisterons sur les essais qu'il conviendroit de faire, dans certaines infections rebelles, du moyen proposé pas Michel Paschalis. Cet Auteur loue beaucoup & réduit en méthode l'immersion du malade dans la vapeur de pyrites rougies au feu & arrosées de vinaigre (1). La vertu résolutive de cette vapeur étoit célèbre chez les Anciens; elle le seroit encore parmi nous, pour une

(1) De Morb. quodam composito.... in Collect. Luisini, pag. 219.

infinité d'accidens véroliques, si l'on daignoit rendre à l'Art un secours moins proscrit qu'oublié. Je n'ai point d'expérience qui puisse la rétablir dans ses droits anti-syphilitiques; mais la raison approuve les tentatives qui pourroient la confirmer. Soyons, s'il se peut, aussi riches en ressources contre la vérole, qu'elle est féconde en expédiens contre les coups que nous lui portons.

II. Les *purgatifs*. On mettoit autrefois au nombre des méthodes anti-vénériennes le traitement par les purgatifs. On a cru depuis cette méthode insuffisante, & bientôt elle est tombée dans un profond oubli. Les purgatifs, considérés comme simples évacuans, ne sont pas suffisans pour guérir une vérole un peu renforcée; mais ces mêmes remèdes envisagés comme atténuans & comme évacuans, peuvent, dans certaines circonstances, opérer l'entière guérison. Aussi l'expérience avoit-elle fixé la confiance de nos pères sur des substances qui réunissent les deux qualités que nous envisageons dans les purgatifs : la confection hamech, l'agaric, l'aloès, & sur-tout l'ellébore noir, étoient les principaux instrumens de cette méthode.

On sait qu'un cocher de Paris, qui se mêloit de traiter les maladies vénériennes, guérissoit ou tuoit son homme en moins de huit jours, au moyen d'un vin de coloquinte. Cette méthode est fort ancienne; on la trouve dans Léonard de Fioraventi; en voici l'histoire.

» Pendant un séjour de quelques mois que je fis

autrefois à Palerme (avant 1549), dit Fioraventi, je vis un vieillard très-savant dans la pratique, mais peu versé dans les belles-lettres, qui guérissoit merveilleusement *le Mal François*, de la manière suivante. Il mettoit infuser le soir dans un verre de vin vieux, une pomme de coloquinte. Le matin de très-bonne heure il exprimoit le vin, il y ajoutoit un demi-gros de musc, & le faisoit prendre au malade, couché & bien couvert dans son lit, où il suoit pendant deux heures. Il le nourrissoit ce jour-là avec du pain trempé dans la décoction très-réduite d'une poule ou d'un chapon cuit dans le vin blanc doux, & la chair de la volaille. Les trois jours suivans, il tenoit le malade au lit, afin de profiter des sueurs, & le nourrissoit de biscuit, d'amandes & de vin pur pour toute boisson. Le cinquième jour il redonnoit le vin de coloquinte, ce qu'il répétoit jusqu'à trois fois dans l'espace de douze jours, après lesquels les malades étoient guéris (1)«.

Fioraventi témoin des succès du bon vieillard sur une douzaine de malades, ose à peine en croire ses yeux. Pour nous, de pareilles guérisons n'ont rien d'incroyable, ni de merveilleux. Combien de fois une fièvre inflammatoire n'a-t-elle pas guéri radicalement des maux vénériens très-graves ! la fièvre artificielle excitée en cette occasion, peut agir avec la même énergie ; mais l'épreuve est dangereuse ; il n'y auroit pas

(1) Capricci Medicinali, lib. 1.

moins d'imprudence à la conſeiller indéterminément, que de témérité à la tenter, ſans un grand fonds de connoiſſances, rarement réunies dans un ſeul homme. Peut-être l'infuſion de la coloquinte ſagement modifiée, fourniroit-elle une reſſource utile dans les cas preſque déſeſpérés, où l'on n'attend plus rien des autres méthodes.

S'il convient d'atténuer dans cette maladie, il n'eſt pas moins important d'évacuer les matières atténuées. Combien de fois les frictions elles-mêmes n'ont-elles pas échoué, parce qu'on a négligé de remplir cette intention ſecondaire ? La peau, les reins ne fourniſſant pas toujours des iſſues ſuffiſantes aux humeurs viciées, qui cherchent à s'échapper, elles ſe répandent dans le tiſſu cellulaire, l'engouent, y ſtagnent & produiſent non-ſeulement la récidive, mais encore, ſelon Rondelet, des accidens qui n'exiſtoient pas auparavant (1). La remarque de Rondelet ne fut pas ſtérile dans les mains du célèbre Petit : on ſait qu'il fut toujours très-exact à purger pluſieurs fois & fortement ſes malades ſur la fin du traitement, & qu'il regardoit ces évacuations comme une partie très-eſſentielle de la curation. En un mot, les vrais Médecins n'ont jamais

(1) *Novi ego multos*, dit Rondelet, *qui poſt inunctiones & diætas, dolores vel exoſtoſes paſſi ſunt, cùm antea nihil tale paſſi eſſent, quia materia fuit attenuata, liquefacta & ad partes externas attracta, non autem evacuata.* DE MORB. ITALICO.

dédaigné la ressource des purgatifs, même dans les véroles invétérées; ils sont trop sages pour adopter des opinions exclusives. Rivière guérit en vingt jours, par l'heureux concours des purgatifs & des sudorifiques, plusieurs vérolés, l'un desquels avoit été traité plusieurs fois inutilement par le mercure. Il est inutile de pousser plus loin les autorités, pour confirmer un fait dont chacun peut trouver la preuve dans ses propres Observations, s'il veut bien les peser sans intérêt & sans prévention.

Quand on pourroit méconnoître l'utilité des purgatifs drastiques dans les maladies vénériennes; quand on leur refuseroit la faculté de guérir la vérole générale, on n'en seroit pas moins forcé de convenir que certains symptômes, tels que les exostoses fausses, ne cèdent guères qu'à ce genre d'évacuans, & ne lui résistent presque jamais.

Les purgatifs sont aussi la panacée, le remède universel des empiriques : ils leur doivent le peu de guérisons sur lesquelles repose le fondement fragile de leurs réputations éphémères. Le hazard leur offre-t-il un cas où l'homme de l'art a laissé la guérison imparfaite, pour n'avoir pas évacué suffisamment? Ils purgent, non parce qu'ils reconnoissent l'indication de purger, mais parce que leur remède est purgatif, & ils guérissent. Deux ou trois succès suffisent pour les accréditer, mais ce n'en est pas assez pour nourrir l'enthousiasme qu'ils ont fait naître. Le nombre de

leurs victimes augmentant en raison de l'extension de leur pratique, & leurs succès restant nécessairement très-bornés, parce que les cas où leur prétendu spécifique convient ne sont pas communs, il arrive un moment où le peuple indigné d'avoir été la dupe d'un imposteur, brise les tréteaux & replonge le Charlatan dans la fange, d'où il l'avoit tiré.

Comment en effet les succès de l'empirique seroient-ils constans? Il n'a qu'un moyen; ce moyen unique, même en le supposant bon, ne peut avoir qu'une bonté respective & dépendante d'une juste & précise application : or, cette application exige beaucoup de connoissances, & le Charlatan n'en a aucune. Allons plus loin, & supposons-lui de l'instruction, ce qui n'est pas impossible, vu les différentes classes de Charlatans répandus dans les grandes Villes, les malades ne s'en trouveront pas mieux; car on ne doit pas s'attendre, ni qu'il renvoie le plus grand nombre de ceux qui s'adresseront à lui, par la raison qu'ils ne sont pas dans le cas privilégié que son remède exige, ni qu'il change de méthode : le premier est incompatible avec le sordide amour du gain qui lui fait porter la faulx dans la moisson d'autrui, & le second choque évidemment les maximes fondamentales du charlatanisme.

III. *Les exercices forcés, la vie dure.* Quoiqu'il soit incontestable que bien des malheureux ont dû la cessation de leurs maux à ce genre de secours,

peu de gens ont été tentés d'y recourir, même dans ces cas extrêmes où il ſemble offrir une reſſource unique. Nous ne manquons cependant pas de garans qui le conſeillent, ni d'exemples qui en confirment l'utilité. Nous pourrions en citer un très-grand nombre, nous les avons ſous les yeux; quelques-uns des principaux ſuffiront pour remplir notre objet.

Fracaſtor a chanté dans ſon Poëme (*Syphilis*), en Vers dignes du Cygne de Mantoue, les bienfaits de l'exercice:

Vidi ego ſæpè malum qui jam ſudoribus omne
Finiſſet, ſylviſque luem liquiſſet in altis.
Sed ne turpe puta dextram ſubmittere aratro,
Et longum trahere incurvo ſub vomere ſulcum,
Neve bidente ſolum, & duras proſcindere glebas..... Lib. 2.

J'ai vu dans les forêts la vérolique eſſence
En des flots de ſueur éteindre ſon venin:
Qui que tu ſois, veux-tu voir finir ta ſouffrance?
Trace de longs ſillons ou la bêche à la main,
De la terre endurcie oſe entr'ouvrir le ſein....

Fallope dit avoir vu des Galériens guéris par les travaux les plus violens, aidés de la nourriture la plus mince, & la moins ſaine en apparence (1). Des

---

(1) *Ego vidi aliquos curatos ligno fagi, qui conjecti in triremes, atque, institutâ victûs ratione tenuiſſimâ, laborantes, ex toto liberabantur.* De Morb. Gallic. Cap. 37.

faits ſemblables ſont atteſtés par Emmanuel Aranda, dans la relation de ſa captivité d'Alger.

Quoique la température de notre climat doive rendre ces ſortes de guériſons moins communes en France qu'en Italie & en Afrique, elles ne ſont pas entièrement inconnues dans nos Galères, ſur-tout dans celles de la *Méditerranée*.

Rien ne caractériſe mieux les grands Médecins que le rare & précieux talent d'employer à propos les reſſources de l'Art. Dans un cas déſeſpéré, Van-Swieten (1) a ſu tirer le plus grand parti de l'exercice, reſſource ignorée du plus grand nombre des Praticiens, & ridiculiſée par les autres : » J'ai vu, dit-il, un cas remarquable qui m'a montré ce que peuvent contre une vérole preſque déſeſpérée, la fermeté d'eſprit du malade, jointe à une diète très-ſévère & à un travail forcé, ſoutenus avec conſtance. Je fus conſulté par un jeune homme de qualité réduit à la ſituation la plus déplorable : il avoit ſubi quatre fois le traitement par les frictions; chaque fois on avoit cru la guériſon ſûre, & toujours la maladie avoit reparu; trois fois auſſi la décoction de gaïac avoit été employée ſans ſuccès. Il portoit ſur le ſternum & les clavicules pluſieurs tumeurs, & une ſeule de même nature que les autres ſur le front; ſa peau étoit couverte en différens endroits, de taches difformes. Il

(1) Aph. 1478.

ſouffroit

souffroit des douleurs nocturnes dans les os, &c. Ce malheureux, déteſté de ſa famille, & manquant de tout, ne trouvoit perſonne qui voulût le retirer chez ſoi, ni en prendre ſoin.

Je relevai ſon eſprit abattu, en lui promettant du ſoulagement, n'oſant lui faire eſpérer l'entière guériſon d'une maladie auſſi grave qu'invétérée. Il m'aſſura qu'il tenteroit & qu'il exécuteroit tout, même les choſes les plus dures, s'il entrevoyoit le plus léger eſpoir de guériſon. Comme il avoit reçu de la nature une complexion aſſez robuſte & qu'il étoit dans la vigueur de l'âge, je le couvris d'un habit de payſan, & traveſti de la ſorte, je le mis au ſervice d'un cultivateur, pour lui ſervir de valet, ſans autre ſalaire du travail le plus rude, que la nourriture, même vile & groſſière; car, après le pain, il n'étoit nourri que de racines, de carottes, de panais, de pommes de terre, de poires, de pommes, d'orge, d'avoine, cuits dans l'eau & de choſes ſemblables. Sa boiſſon étoit la ſéroſité aigrelette de lait écrémé. Il commença ce genre de vie, dans les premiers jours d'Avril, & ſoutint, avec la plus grande conſtance, les travaux de la campagne juſqu'au commencement d'Octobre. Pendant tout ce temps, il s'abſtint ſévèrement des viandes, des poiſſons, des œufs, du lait, du beurre, du fromage. Je l'ai vu quelques années après, père de pluſieurs enfans, beaux & bien portans. On voit par les exemples des ſuccès, tant anciens que modernes,

F

allégués dans ce paragraphe, que l'exercice & le travail forcé, considérés comme moyen curatif de la vérole, ne méritent pas le discrédit où ils sont tombés. Nous avons cru rendre à l'Art une de ses ressources, en les rappellant au souvenir des Praticiens. Qu'on ne me fasse pourtant pas l'injustice de croire, que je me sois flatté d'en accréditer l'usage; ce seroit mal connoître les hommes : il aura toujours contre lui sa dureté & son opposition avec la mollesse où nous vivons,& l'on peut assurément prédire, sans craindre d'être démenti par l'évènement, qu'il n'aura jamais la vogue.

IV. *Les alimens médicamenteux.* Les Voyageurs qui ont parcouru les côtes d'Amérique, assurent presque tous unanimement, que la chair des grandes tortues est excellente pour guérir la vérole; ils disent que si un vérolé ne prend pas d'autre nourriture, il lui vient d'abord des cloux par tout le corps, qui, venant à suppurer, entraînent le virus & amènent la guérison. Ils ajoutent que les Flibustiers ne se guérissoient pas autrement. A la vérité, Astruc ne croit pas à ces guérisons : peut-être eût-il montré plus de prudence en se renfermant dans un doute volontaire & éclairé; voici du moins un fait qui fortifie ma conjecture.

Une femme de mauvaise vie, négligeant les premières atteintes du virus, tomba peu-à-peu dans un état si fâcheux, qu'elle parut à plusieurs Praticiens absolument sans ressource. Une vieille & abondante gonorrhée, des chancres à la vulve, des pustules sur

tout le corps, un crachement purulent, jaunâtre, avec une petite fièvre habituelle, étoient les principaux symptômes de cette affreuse maladie. Un Médecin de la Faculté de Paris lui conseilla le séjour de la campagne & la diète lactée, pour tout remède. Elle s'y fit transporter à la fin de l'hiver, & y passa environ sept mois, ne vivant que de lait de vache, qu'elle tettoit cinq ou six fois par jour, & de quelques fruits cruds, bien mûrs. Nous la vimes arriver, non sans étonnement, aux approches de l'hiver suivant, parfaitement rétablie. Elle voulut alors être traitée; mais le sage auteur du conseil s'y refusa, bien convaincu qu'il ne manquoit rien à sa guérison. En effet, cette femme & deux enfans qu'elle a eu depuis, jouissent, au moment où j'écris ceci, de la santé la plus franche. Les faits de cette nature ne sont pas rares. Quoiqu'un seul dût suffire pour fixer sur cette précieuse ressource de l'art les yeux des Praticiens, nous en rapporterons quelques autres dans la Section suivante.

V. *L'influence du climat sur les maladies vénériennes.* Elle est telle, que non-seulement le climat les aggrave, lorsqu'il est défavorable, mais encore qu'il peut les guérir & les guérit en effet seul, au rapport de quelques Ecrivains, lorsqu'il leur est favorable. Le passage de Jean de Léon que je vais citer, d'après Astruc, appuiera cette double assertion. Cet Historien rapporte que » dans la Barbarie on meurt pour l'ordinaire de la vérole, & qu'il est rare qu'on en guérisse au-delà du Mont-

Atlas. Dans toute la Numidie & la Libye, on la connoît à peine; de ſorte qu'il arrive ſouvent que les gens qui en ſont attaqués, ſe réfugient au plus vîte dans la Numidie ou dans le pays des Nègres, où l'air eſt ſi bien tempéré, qu'en demeurant là ſeulement quelque temps on ſe trouve guéri. C'eſt, ajoute-t-il, ce que j'ai vu de mes propres yeux arriver à un grand nombre de perſonnes, qui par-là n'avoient plus beſoin ni de Médecin, ni de médecine «.

On retrouve dans Fallope la même Obſervation (1): il remarque que la vérole eſt moins répandue & moins fâcheuſe à Naples & ſur la côte méridionale de la Province d'Otrante, qu'à Padoue & dans les autres lieux plus froids de l'Italie. Quant aux guériſons opérées par la température & les autres qualités de l'atmoſphère, ſi Fallope paroît s'éloigner un peu du ſentiment de Jean de Léon, c'eſt ſeulement en ce qu'il fait entrer pour quelque choſe dans ces guériſons, les fatigues du voyage & l'exercice inſéparable du genre de vie propre aux Peuples Nomades, néceſſairement adopté par les nouveau-venus.

Quoique ce moyen ne ſoit pas praticable à la rigueur, on peut juſqu'à un certain point participer à ſes avantages: les pays froids & humides ſont contraires aux vérolés, & défavorables au traitement; le Norvégien fera donc bien, devant aller chercher du

---

(1) De Morb. Gallic. Cap. 38.

ſecours quelque part, de préférer *Vienne* à *Stockolm*; l'habitant de *Vienne*, de préférer *Paris* à *Leyde*, &c...

L'influence du climat ſur les maladies vénériennes & les avantages de l'émigration d'un climat froid dans un plus chaud, n'ont pas échappé non plus à l'Hippocrate Anglois : cet exact & pénétrant Obſervateur s'étoit apperçu, que ſes Compatriotes guériſſoient mieux de la vérole en France qu'en Angleterre, & il ne s'eſt pas mépris ſur les cauſes de la diverſité des ſuccès (1).

Quand on ne conviendroit pas avec Jean de Léon, qu'un climat favorable puiſſe ſans autre ſecours guérir la vérole, on doit au moins inférer de la relation de cet Hiſtorien & des obſervations de Fallope & de Sydenham, que le choix des ſaiſons pour le traitement de la vérole n'eſt pas une choſe auſſi indifférente, que les Praticiens ſemblent, depuis quelque temps, ſe l'être perſuadé. Pourquoi, je vous prie, puiſqu'on a retenu la méthode de guérir de

---

(1) *Qui fit*, dit Sydenham, *ut nonnulli lue vereneâ malè mulctati in Galliam commigrare cogantur ut ab eâ liberentur ? Cujus rei hanc eſſe rationem, quantùm judicare poſſum, exiſtimo; hujuſmodi ægris, œconomiâ illorum corporum everſâ ac viribus proſtratis, apud nos aër craſſus ac humidus reſarciendis minùs idoneus eſt, cùm iſte Galliæ, ut pote qui ſalubrior ac magis ſerenus, ſpiritus corporis & vires deperditas inſtaurare aptus ſit: non quòd Practici ibidem degentes, utut docti quidem, methodum quâ hîc morbus devinci poſſit, meliùs calleant, quàm nos hîc in Angliâ.* EPISTOL. RESPONSORIA SECUNDA.

nos pères, en a-t-on retranché les circonſtances les plus favorables au ſuccès ? pourquoi diſpenſe-t-on ſi facilement les malades de la clôture que nos pères exigeoient ? pourquoi traite-t-on preſque indifféremment dans toutes les ſaiſons, quoiqu'on ſache que les échecs ſont infiniment plus communs l'hiver que l'été ? je crois voir les réponſes à tous ces *pourquoi* ; mais comment oſer les faire ! il faudroit reprocher aux malades la frivolité des motifs qui les déterminent dans le choix qu'ils font d'un miniſtre de ſanté ; car de-là découle naturellement la mobilité de leur confiance. Il faudroit auſſi reprocher aux Gens de l'Art leur cupidité. En eſt-il beaucoup en effet chez qui les raiſons qu'on vient d'expoſer puiſſent contrebalancer long-temps le déſagrément de perdre un malade, impatient d'entrer dans les remèdes, & le chagrin, bien plus grand encore, de le voir paſſer en d'autres mains ?

VI. *Les ſeules forces de la nature.* N'en doutons pas, la nature peut guérir la vérole, comme elle guérit la maladie d'Amboine, le pian, la variole, &c. » Mais bien loin, dit un Ecrivain trop peu lu de nos jours, que les Médecins & les Chirurgiens ignorans, politiques ou ambitieux, tombent d'accord que la vérole ſe puiſſe guérir naturellement, ils ne conviennent pas même de la facilité qui ſe trouve quelquefois dans la cure qu'on en doit faire. Les ignorans ne ſont pas aſſez laborieux pour aller au-delà des expériences com-

munes, & les ambitieux aiment trop leur réputation, pour proposer des moyens qui ne sont pas de l'usage ordinaire, & qui pourroient être condamnés par ceux qui n'en connoissent pas la vertu. En un mot, ces derniers sont trop attachés à leur intérêt, pour ne pas conseiller un remède qui ne leur coûte presque rien, qui ne guérit que dans un temps considérable, & qui ne souffre pendant son opération que des alimens très-peu dispendieux. Ce qui fait que ces sortes de gens assurent toujours que la maladie dont je parle ne peut être guérie que par le mercure, quand elle est à un certain degré, & qu'ils font ainsi souffrir le flux de bouche sans nécessité, aux hommes & aux femmes, aux vieux & aux jeunes, aux adultes & aux enfans, aux riches & aux indigens, enfin aux particuliers & aux personnes publiques, sans se mettre en peine d'exposer ni les uns, ni les autres à la perte des biens, de l'honneur, des emplois & de la vie même (1). » Pour l'honneur de la Profession, nous devons croire qu'il règne aujourd'hui parmi les Praticiens plus de délicatesse & de probité. Mais le même préjugé subsiste; le sarcasme offensant n'a pu l'abattre, essayons de l'attaquer avec l'arme de la raison «.

On conviendra que la nature commence souvent

(1) Blegny, Art de guérir les maladies vénériennes, Tom. 1. pag. 202.

des efforts utiles, lorsque l'art cesse d'en faire d'impuissans (1); qu'elle seule guérit quelquefois la petite vérole, le pian, les scrophules, le *Rachitis*, le scorbut, la peste même; on reconnoîtra qu'elle surmonte quelquefois, chez les personnes bien constituées, des virus féroces, tels que celui de la vipère (2), & l'on niera rondement & sans scrupule, comme sans examen, que cette même nature puisse guérir la vérole (3). Cependant les faits & les témoignages que

---

(1) *Sæpiùs natura novum opus exorditur, ubi conatus nostri desiere.* Baglivi.

(2) On fait périr en public tant de scélérats dans la capitale, n'en pourroit-on pas réserver quelqu'un pour des expériences utiles! l'influence de l'exemple est-elle donc si puissante & si certaine, que dix rompus dans l'espace de douze mois, répriment plus que 5, que 4, ou qu'un nombre moins grand encore. Le xve. siècle vit faire des expériences sur des criminels; ce n'est pas une preuve de la philosophie du xviiie., qu'on n'en fasse plus. On pourroit, par quelques inoculations faites à des malheureux destinés à périr sur la roue, s'assurer si le venin de la rage est essentiellement mortel, ce qu'on ne sçait pas encore. Il est bien vrai que tous les hydrophobes meurent, mais il n'est pas certain que tous ceux qui reçoivent le virus de la rage, abandonnés à la nature, deviennent hydrophobes; des faits sans nombre semblent même prouver le contraire. Voyez ce que j'ai dit sur ce sujet, dans l'*Histoire de la Chirurgie*, Tom. 2, pag. 155.

(3) Il est pourtant des observateurs qui n'ont pas entièrement méconnu la réalité des guérisons spontanées. Voyez entr'autres Thierry de Hery, pag. 17 & *suiv.*, N. Massa, Vercelloni, Klein, &c.

nous avons rapportés, aux nos. 4 & 5 de cet article, prouvent, à notre avis sans replique, que la nature seule peut opérer la destruction ou l'expulsion entière du virus vénérien ; mais il faut des circonstances favorables pour qu'abandonnée à elle-même, elle triomphe de l'ennemi. Quelles sont ces circonstances ? au défaut des observations qui pourroient les faire reconnoître, tâchons de les saisir par le raisonnement.

Nous avons distingué plus haut deux temps dans la durée des maladies vénériennes, celui d'*épaississement* & celui de *fonte* ou de *colliquation*. Les premiers symptômes, & en même temps les premières preuves de l'épaississement des humeurs, produit par le virus vénérien sont, une difficulté de se mouvoir, une pesanteur habituelle de tout le corps, l'indolence qui entraîne l'aversion pour toute sorte d'exercices, une envie de dormir irrésistible, une mélancholie sombre, un fonds de tristesse qu'on porte partout avec soi, &c.

Il est raisonnable de penser qu'on doit peu compter sur les forces de la nature, lorsque l'épaississement est dans sa plus grande force. Dans ce période, les mouvemens musculaires, les oscillations des vaisseaux languissent ; ils sont opprimés par l'obstacle qu'ils devroient combattre & surmonter. La nature sera donc impuissante ici ; car elle n'a de forces, que celles des agens méchaniques, qu'on vient de

voir dans l'oppreſſion & la *torpeur*. Cette impuiſſance eſt néanmoins conditionnelle, & ſubordonnée aux circonſtances. Car ſi la nature, accidentellement ſollicitée, acquiert des forces conſidérables & déploie toute l'énergie imprimée aux organes qu'elle régit, cette impuiſſance diſparoît. Je veux parler ici des maladies aigües entées ſur la vérole. Combien de fois n'eſt-il pas arrivé que des ſymptômes vénériens très-graves ont cédé ſans retour à des fièvres inflammatoires ſimples, à des petites véroles, à des fièvres putrides, &c.... De pareils faits ne ſont pas rares; mais le routinier n'oſe ni les voir, ni en croire ſes yeux, quand il ne peut les détourner.

Un épaiſſiſſement commençant, une cachexie vénérienne naiſſante, pourront être vaincus par les puiſſances méchaniques dont nous parlons, quoique aucun ſtimulus étranger n'augmente leur action; la raiſon le veut ainſi, & l'obſervation le prouve. Aſtruc lui-même, tout rigide qu'il eſt, convient que la gonorrhée peut guérir radicalement à l'aide du ſeul régime. Un bubon primitif, qui tombe en fonte & s'ouvre de lui-même, ne laiſſe après ſa guériſon aucune trace de virus; j'ai été cent fois à portée d'en répéter l'obſervation, faite avant moi par les Praticiens les plus graves & les plus expérimentés. Qu'on ne diſe pas que ce ne ſont là que des ſymptômes locaux, qui ne ſuppoſent pas néceſſairement l'infection de la maſſe des humeurs; car ce

seroit répéter, sinon l'absurdité la plus grossière, au moins l'erreur la plus manifeste. Dans la foule de gens qui cultivent l'art de guérir, en est-il quelqu'un d'assez étranger à la physique animale, pour ne pas voir qu'il répugne à toutes les notions physiologiques & pathologiques, que le virus traverse une infinité de vaisseaux de tout genre, pour aller se nicher dans le tissu spongieux de l'urètre, dans les prostrates, dans les glandes des aines, &c. sans s'écarter de la route qui conduit à sa destination, sans se mêler aux divers torrens qu'il rencontre dans son passage, sans se disséminer çà & là, à des distances plus ou moins grandes? qui croira que ce virus, rendu au lieu où, huit, quinze, trente jours après, il doit donner les premières marques de sa présence, pendant ce long séjour, n'envoie aucune émanation aux parties qui l'avoisinent? Il nous paroît incontestable que le virus se répand de proche en proche dans la masse des liquides, & par eux dans les solides. Si nous n'appercevons pas ses premiers effets sur les parties internes, c'est que n'en soupçonnant pas l'existence, on n'a pas appris à les reconnoître : ils seront même dans tous les temps difficiles à saisir, parce qu'ils doivent nécessairement avoir entr'eux les mêmes variétés, les mêmes différences que la nature a mises dans les fonctions des parties que le virus affecte.

Cependant je ne doute pas que les Praticiens n'aient sur ces symptômes *internes primitifs* d'infec-

tion, des obſervations qui pourroient ébaucher leur diagnoſtic, & fortifier l'opinion que nous haſardons ici. En mon particulier, je puis aſſurer que différens malades, inſtruits par une expérience perſonnelle, m'ont annoncé, d'après certains phénomènes extraordinaires excités dans leur machine, qu'ils ſe ſentoient infectés du virus vénérien, & cela quatre, ſix, huit jours avant l'apparition des premiers ſymptômes locaux : chez les uns, ces phénomènes étoient un mal de tête particulier; chez les autres, un certain mal-aiſe général, chez quelques-uns, une conſtriction, un ſpaſme univerſel, qu'ils ne pouvoient définir, &c.

Lorſque la fonte s'eſt emparée des liquides épaiſſis, la nature doit ſuffire à la guériſon, ſi elle ſuffit à l'expulſion des ſucs liquifiés : or, elle peut produire ce dernier effet, lorſque les ſolides ont conſervé quelqu'énergie & quelque vigueur. C'eſt ici le cas de ces ſcorbuts, où la diathèſe putride n'attaque que les liquides, & tout le monde ſait que ceux-ci ſe guériſſent preſque par la ſeule ceſſation des cauſes qui fomentent la putréfaction humorale. C'eſt même à cette époque de la vérole, que la nature a le plus d'avantage : les malades ſe trouvent alors à-peu-près dans le même état que lorſqu'ils quittent leurs linges, après un traitement mercuriel par les frictions, pouſſées juſqu'à la ſalivation. Il ne reſte à cette époque, pour achever la guériſon, qu'à rappeller à l'état

ſain les liquides qui ſont ſuſceptibles d'y revenir, & à chaſſer les autres : la nature fait l'un & l'autre, & ſi l'art peut l'aider dans ſon opération, ce n'eſt qu'en ſoutenant l'énergie des inſtrumens qu'elle emploie & l'activité du principe qui les fait mouvoir (1).

La femme qu'on a vue plus haut guérie en peu de temps par les ſeules forces de la nature, étoit évidemment dans cette circonſtance avantageuſe, où la fonte a remplacé l'épaiſſiſſement. C'eſt à la même circonſtance que le malade, qui fait le ſujet de l'obſervation ſuivante, dut la guériſon d'une maladie auſſi formidable & plus rebelle.

Un homme, dans la vigueur de l'âge, gagna une gonorrhée & un bubon, qui, quoique traités dès leur apparition, produiſirent des accidens très-graves. Six traitements conſécutifs ne modérèrent pas même l'activité du virus. Un ſeptième non mercuriel, fait ſous mes yeux, eut le même ſort. Après une année entière de ſoins, donnés par des mains habiles, il reſtoit à ce malheureux réduit au dernier degré de maraſme, une plaie énorme à l'aine, qui

---

(1) Malgré le reſpect qu'on doit aux grands noms, je ne crains pas de dire, que parmi les erreurs échappées au ſavant Aſtruc, une des plus *anti-médicales* & des plus funeſtes eſt celle-ci, tirée de ſon MÉMOIRE CONTRE LES CHIRURGIENS, pag. 4 : *Si la nature agit dans les maladies vénériennes, ce n'eſt que pour ſe détruire.*

s'étendoit de jour en jour par l'érosion de plusieurs chancres répandus sur ses bords. La fonte putride avoit séparé d'avec les muscles abdominaux, une très-grande étendue de tégumens communs. La cuisse étoit en quelque sorte disséquée par mille clapiers, mille sinus; la fièvre lente, inséparable du marasme, avoit tous les soirs des augmentations qui faisoient craindre à chaque instant pour la vie de cet infortuné. Il assembla plusieurs Praticiens qui, le trouvant hors d'état de supporter aucune espèce de remèdes, & prévoyant d'ailleurs une fin prochaine, se séparèrent sans rien statuer.

L'espèce d'abandon où le malade se trouvoit réduit, augmenta la confiance qu'il avoit en moi, & j'en sus profiter pour relever son courage & ranimer ses espérances. Ensuite mon premier soin fut de lui procurer un air plus pur que celui qu'on respire dans le centre de Paris; il prit un appartement exposé au midi, dans l'endroit le plus élevé du Fauxbourg du Temple. Là, par mon conseil, il se livra tout entier à l'instinct, tant pour le choix, que pour la quantité des alimens. Il fit d'abord sa boisson principale d'une eau de riz; il desira successivement du vin, du cidre, de la bière, & il satisfit tous ces goûts.

Je me contentois de tenir les plaies propres, & de les couvrir de topiques doux, sans autre inten-

tion que de procurer au malade le plus grand calme poſſible.

Deux mois ſe paſsèrent ſans aucun changement ſenſible. Vers le milieu du troiſième, le malade s'apperçut qu'il reprenoit de l'embonpoint, & bientôt après les plaies commencèrent à prendre un meilleur aſpect. A compter de cet inſtant, rien ne troubla plus les ſoins de la nature, & la plus entière guériſon les couronna vers la fin du ſixième mois. Peu de temps après, il paſſa les mers, & je l'ai revu depuis à Paris, jouiſſant de la meilleure ſanté.

Des faits de cette importance, toujours préſens à ma mémoire, m'ont procuré depuis la première édition de cet Eſſai, deux ſuccès du même genre, que je crois utile de publier.

Un jeune homme de Province, arrivé très-ſain dans la Capitale, partageoit ſes momens entre les femmes & le jeu. Un accident fort ordinaire, un bubon vénérien interrompit enfin le cours d'une ſi belle vie. Long-temps avant l'infection, la fleur de ſanté qui brilloit autrefois ſur ſon viſage, avoit diſparu; il étoit have, décharné, rêveur, comme le ſont d'ordinaire les joueurs de profeſſion. Le bubon croiſſoit lentement, & cependant il faiſoit éprouver au malade, non une douleur tenſive ou pulſative, mais une douleur âcre & brûlante, telle qu'on l'éprouve toujours dans l'éréſipèle gangréneux. Ne pouvant amener le malade à la réforme eſſentielle au

ſuccès, je m'abſtins de lui donner des ſoins; d'autres s'en chargèrent. Il fut baigné, frictionné, traité du mieux qu'on put, & ſon état ne fit qu'empirer. Le bubon fut ouvert, & l'on en vit ſortir une humeur ſanieuſe, tenue & de très-mauvaiſe odeur. Bientôt les bords de la plaie ſe couvrirent de petits chancres; & tandis que le tiſſu cellulaire de la circonférence ſe détruiſoit par la colliquation, la peau s'amincisſoit, ſe renverſoit en dedans, devenoit flotante, s'uſoit & ſe convertiſſoit en un *ichor* putride & noirâtre. Quatre autres traitemens mercuriels furent ajoutés au premier, dans l'eſpace d'une année, & les deux derniers, dans la maiſon & ſous la direction d'un Praticien qui ne manque pas d'expérience, accompagné d'un Conſultant très-fameux. Cette ſuite de non-ſuccès me ramena le malade. Je les avois prédits comme inévitables, & ils le ſeront toujours, lorſqu'on fera concourir l'action des mercuriaux avec l'alkaleſcence des fluides, le ſpaſme ſoutenu des ſolides, l'épuiſement, les fortes paſſions, &c. Ce malade vint s'établir chez moi ſans m'en prévenir, & dès le jour même, je le logeai ſur le nouveau Boulevard, dans un appartement expoſé au midi. Là, je l'examinai ſoigneuſement, & je trouvai les tégumens communs détruits dans tout l'eſpace compris entre les fauſſes-côtes, la ligne blanche, la colonne vertébrale & le tiers ſupérieur de la cuiſſe, du côté du bubon. Il étoit

miné

miné par une petite fièvre, qu'entretenoient ſans doute les douleurs aigres, plus inquiétantes que vives, compagnes ordinaires d'une plaie ſanieuſe, & parſemée de points chancreux.

On ſe doute bien qu'il ne fut pas queſtion de traitement : le régime végétal, dans lequel étoient compris tous les fruits bien mûrs, la décoction de drèche pour toute boiſſon & beaucoup de conſtance furent les ſeules choſes que j'exigeai du malade. Le cérat, la charpie & des bandelettes de linge fournirent la matière de tous les panſements. Quoique l'exceſſive ſenſibilité parût diminuer & la corroſion ſe rallentir, la plaie loin de ſe borner, fit de tels progrès, que dans l'eſpace de huit à neuf mois, toute la peau du tronc, depuis l'ombilic juſqu'aux hanches, de la feſſe & des deux tiers ſupérieurs de la cuiſſe, du côté du bubon, ſe trouva détruite. Le malade, bien convaincu qu'il ne devoit attendre ſa guériſon que des ſoins bienfaiſans de la nature, s'étoit retiré dans ſa Province. Là, ſa famille aſſembla des Médecins & des Chirurgiens, qui ne manquèrent pas d'aſſurer, qu'il falloit retraiter ce malheureux, en un mot, de débiter tous les beaux préceptes ſur cette matière, répandus dans les livres claſſiques. Mais, prémuni par mes conſeils, raffermi ſans ceſſe par la correſpondance que j'entretenois avec lui, le malade fut inſenſible aux plus belles promeſſes, & pour échapper aux inſtances & aux menaces qui ſe

ſuccédoient tour-à-tour, il ſe retira dans une petite ferme iſolée dont il étoit propriétaire. Là, l'inſtinct lui ſuggéra de vivre de haricots blancs & d'eau. Dans la vue de rétablir la tranſpiration, preſque nulle dans ces circonſtances, je lui avois preſcrit tout l'exercice compatible avec ſon état. En conſéquence il ſe traînoit cent fois le jour, à l'aide d'un bâton, hors de ſon appartement, où la fatigue & les douleurs ne tardoient pas à le ramener. Vers le commencement du onzième mois, l'érétiſme ceſſa, les douleurs diminuèrent, la peau reprit un peu de ſoupleſſe & d'humidité. Ce fut là la première époque ſenſible de la convaleſcence : la plaie alla toujours en décroiſſant; le malade ſentoit renaître ſes forces & revenir ſon embonpoint ; enfin trois mois au plus achevèrent la guériſon. Les cicatrices hideuſes qui couvrent la moitié de ſon corps, ont prêté ſuffiſamment pour qu'il marche droit & qu'il exécute tous les mouvemens. Près de dix ans écoulés depuis cette guériſon, ont dû raſſurer contre l'apparition tant prédite de nouveaux ſymptômes, & j'ai dans ce moment ſous les yeux, avec le malade lui-même, plus d'une preuve de ſa bonne ſanté, & de la parfaite dépuration que je n'avois pas craint de lui promettre.

Un militaire d'environ trente ans, avoit été traité diverſes fois ſans ſuccès pour quelques ſymptômes vénériens primitifs, de peu de conſéquence. A chaque

traitement, nouveaux accidens, qui ne manquoient pas de ſe développer, tantôt dans le cours des remèdes, tantôt après leur ceſſation. Enfin après quatre ou cinq traitemens conſécutifs, très-voiſins l'un de l'autre, qu'on ſe propoſoit d'augmenter d'un nouveau, ſi le malade l'avoit permis, voici quel étoit ſon état. Les cartilages & l'un des os propres du nez n'exiſtoient plus : la peau qui recouvre les premiers avoit été détruite par une éroſion inflammatoire & vive, dont les impreſſions donnoient à cet ulcère une apparence cancéreuſe. La voûte du palais étoit percée d'un trou rond, à paſſer le pouce, où l'on voyoit une portion mobile des os palatins, qui ſembloit n'être retenue dans ſa place que par l'étroiteſſe relative de l'orifice. L'une des jambes, depuis l'articulation du genou, incluſivement, juſqu'aux malléoles, excluſivement, étoit occupée par un ulcère ſanieux, qui, comme celui de l'obſervation précédente, avoit détruit la peau, le tiſſu cellulaire ſubcutané, & beaucoup endommagé celui qui unit les muſcles entr'eux. Une fièvre hectique, avec des redoublemens le ſoir, précédés de friſſons, jointe aux douleurs, auſſi vives que continues, de l'ulcère, avoit réduit le malade à l'état d'un ſpectre, qu'un ſouffle de vie animeroit.

J'avois beaucoup réfléchi ſur la conſtance & l'intenſité des douleurs, le déſordre qu'elles jettent dans les fonctions, l'obſtacle toujours préſent qu'elles met-

tent à la formation des bons ſucs, & par conſéquent au rétabliſſement des forces & de la ſanté. Je cherchai donc à calmer les douleurs. Pour y réuſſir, je fis fondre trois grains de laudanum ſolide dans cinq ou ſix gouttes d'eau, que j'étendis enſuite dans la quantité de cérat néceſſaire pour un panſement. Dès le même jour, le malade qui ne dormoit plus, retrouva le ſommeil, ſouffrit moins, & prit quelques alimens. Le ſommeil avoit ici deux cauſes : la ceſſation des douleurs, & l'action immédiate de l'opium réſorbé (1). Tant que la plaie reſta douloureuſe, le

(1) Je ne haſardai que la doſe d'*opium* incapable de nuire, après une entière réſoption, que je regardois comme très-poſſible alors. Le fréquent uſage que j'ai fait depuis dix ans de ce remède, dans un très-grand nombre de maladies chirurgicales, m'a rendu moins réſervé ſur ſa doſe. Je ſuis aujourd'hui convaincu qu'on peut donner ou appliquer impunément les plus fortes doſes d'opium : par exemple, je ſuis convaincu que ſi l'intenſité de la douleur eſt telle qu'elle ne puiſſe céder qu'à quinze grains d'opium, ces quinze grains n'exerceront en aucune manière leur vertu ſoporifique : ſi dans ce cas le malade dort, ſon ſommeil ſera naturel, & ne dépendra que du calme produit par la ceſſation de la douleur. Si dans le cas ſuppoſé, l'on donnoit ſeize grains d'opium, l'effet ſoporifique factice, ou l'effet immédiatement utile pour amener le ſommeil, ſeroit égal à un grain. Un exemple fera mieux ſentir ce que je veux dire. Un jaloux donne à ſa concubine une forte doſe de cantharides. L'eſtomac & les inteſtins s'enflamment & s'ulcèrent profondément. La femme pouſſe des hurlemens continuels ar-

panſement fut le même. Je dis reſta douloureuſe, parce que s'il arrivoit par haſard qu'un panſement, du

---

rachés par la douleur. Pour la faire taire une fois pour toutes, le jaloux lui fait prendre deux gros de laudanum ſolide. Qu'arrive-t-il ? la femme dort trois jours & trois nuits, s'éveille, ne ſouffre plus, demande à manger ; la voilà guérie. Lettre de Valiſneri à Lanzoni, tom. 1, pag. 268, des *Œuvres* de ce dernier.

Maintenant, diſcutons ce fait, qu'on pourroit étayer de pluſieurs autres, ſi l'autorité de Valiſneri ne le mettoit pas au-deſſus de tout ſoupçon de ſuppoſition ou d'exagération. N'eſt-il pas certain que deux gros de laudanum ſolide auroient endormi pour toujours une perſonne ſaine ? Si la concubine, en proie aux plus vives douleurs, n'en eſt pas morte, c'eſt que les cinq ſixièmes au moins de cette doſe, furent employés contre la douleur, ſervirent à ramener les ſolides au degré de tenſion qui conſtitue l'état ſain, & le reſte à faire dormir.

Si je m'arrête long-temps ſur un objet en quelque ſorte étranger à cet ouvrage, c'eſt que je ſuis bien convaincu, qu'il périt, ſur-tout par les maladies qui ſont du reſſort de la Chirurgie, une infinité d'hommes, par le ſeul effet de la douleur ; & comme il n'eſt aucune douleur que l'opium ne puiſſe ou diſſiper ou calmer, je ſuis également convaincu qu'il périt une infinité d'hommes que l'opium, donné ou appliqué à des doſes proportionnées à l'intenſité de la douleur, auroit conſervés à la ſociété.

Je n'ajoute qu'un mot. Les gens de l'art ne ſont pas aſſez perſuadés de deux vérités fort importantes : l'une, que la douleur eſt l'ennemi le plus redoutable du genre humain ; l'autre, que l'opium eſt le plus grand remède que les hommes tiennent de a bonté du Créateur.

matin ou du soir, fût retardé de quelques heures, le malade sentoit approcher ses anciennes douleurs, qu'on ne manquoit jamais d'écarter par l'application de nouvel opium. La fièvre ne tarda pas à disparoître. En un mot, les bienfaits du stupéfiant furent si marqués, qu'en moins de huit jours, le malade se vit en état de sortir de son lit, de se tenir debout à l'aide d'un bâton, & bientôt après, de se promener dans sa chambre. Dès qu'il fut en état de soutenir la voiture, environ six semaines après mes premiers soins, je le fis partir pour sa province, où il ne vécut pendant plus de six mois que de galettes de bled noir, de fruits bien mûrs, de légumes & de laitage. Lorsqu'il put monter à cheval, il reprit l'exercice de la chasse, & s'en trouva bien. Quelques portions d'os se détachèrent des fosses nasales, & l'ulcère du nez se cicatrisa, vers le cinquième mois; celui de la jambe ne fut desséché parfaitement qu'environ un mois après (1) L'os flottant dans le trou du palais, importunoit beaucoup le malade & rendoit sa respiration infecte. Il revint à Paris, j'en fis l'extraction,

---

(1) Si la guérison se fit moins attendre ici que dans le cas précédent, c'est un des bienfaits de l'opium. Le moyen que la nature travaille utilement à réparer un corps dont les liquides & les solides sont également viciés & pervertis, au milieu des douleurs continuelles, ou du mal-aise importun qui prend leur place, lorsquelles viennent à s'assoupir!

ſans effuſion de ſang ; ce que j'avois fort à cœur, parce que la perte de ſubſtance étant déja fort conſidérable, il convenoit de ne pas l'augmenter par de nouvelles lacérations. Ce fragment d'os, que je conſerve, a huit ou neuf lignes dans ſa moindre dimenſion (1). La ſanté du malade étoit alors parfaite, & pluſieurs années après, j'ai reçu de ſa part, avec de nouvelles marques de ſa gratitude, l'aſſurance infiniment plus flatteuſe, que ſa ſanté ne s'étoit point démentie.

Ces trois obſervations ne ſont pas, comme on pourroit le croire, un triage fait à plaiſir ſur beaucoup d'autres de même eſpèce ; ce ſont les ſeuls cas graves, où je me ſois permis de confier à la nature tout le ſoin de la guériſon.

Il eſt aiſé de prévoir qu'on ne manquera pas de faire honneur de ces trois guériſons aux remèdes que les malades avoient pris auparavant, quoiqu'en apparence infructueux. Sur cela j'obſerverai premièrement, qu'aucun des Praticiens qui les virent, les uns & les autres, plus ou moins longtemps après le dernier traitement, ne les crut exempts de virus, que tous au contraire reconnurent

---

(1) L'extraction par la bouche de cette eſpèce d'obturateur ne changea rien dans l'articulation des ſons ; le malade ſe fit entendre comme auparavant. J'avois annoncé le contraire ; je fus bien agréablement démenti par l'évènement.

la nécessité de combattre le vice interne, & l'impossibilité de le faire avec succès, dans l'état effrayant où ces malades se trouvoient alors.

En second lieu, je dis que ces trois guérisons ne sont pas davantage au-dessus des forces de la nature, que celle de la femme dont on a parlé dans le quatrième paragraphe : or, la guérison de celle-ci est incontestablement l'ouvrage de la nature, puisqu'elle n'a pris absolument aucuns remèdes anti-vénériens.

Dira-t-on que le virus roule encore dans les veines de ces trois malades ? Soyons de bonne-foi ; un pareil jugement porté sur des guérisons que nous aurions opérées nous-mêmes, par un de ces traitemens ambigus, où l'*inobservation* de quelque précepte de peu d'importance, offre un prétexte à la critique inquiette & jalouse, paroîtroit sans doute bien inique ou bien absurde aux personnes qui les auroient procurées. Ces Praticiens, vexés par l'ignorance ou la mauvaise humeur, ne manqueroient pas d'en appeller à la bonne santé des malades. Eh bien, c'est cette même bonne santé que j'oppose à ceux qui s'ostineroient à douter de la sûreté des *guérisons spontanées*.

Cette manière de procéder avec les partisans outrés du mercure est solide, conséquente, juste ; elle paroîtra telle aux bons esprits, aux personnes désintéressées, qui dans la recherche du vrai ne se font pas précéder par l'erreur ou par un intérêt sordide; mais les enfans de l'habitude, de la routine & du pré-

jugé, qui souvent n'ont pas même assez de lumières pour être désabusés, se font d'autres principes & d'autres règles de raisonnement. Ces Messieurs ont deux poids & deux mesures. Arrive-t-il, ce qui n'est pas rare, qu'un traitement mercuriel n'ait pas le succès qu'ils s'en promettoient, que la guérison soit ou paroisse imparfaite? ils n'en seront pas moins affirmatifs pour l'entière dépuration. » S'il se trouve quelques malades assez hardis pour marquer leurs craintes, on les fait passer pour des malades imaginaires, on attribue à des sérosités bilieuses les mauvais effets de la matière vénérienne, &, comme si l'on parloit à des enfans qu'on voulût amuser, on leur dit, que le mercure est un furet, dont elle fuit même les approches, tellement qu'ils sont obligés de s'avouer guéris, pendant qu'ils souffrent des accidens insupportables.

Mais on n'en use pas ainsi avec des personnes traitées par d'autres remèdes : la moindre indisposition qui leur arrive est rapportée à l'action d'une certaine quantité de matière impure, échappée à l'action du médicament. On leur persuade que cette circonstance, jointe à celle de n'avoir pas été traitées par ce qu'on appelle *la bonne méthode*, avec le prétendu spécifique, sont des marques indubitables de l'imperfection de la cure, & souvent pour quelques petites bubettes ou quelques vestiges de morsures de puces, on les fait repasser par l'étamine, & ne pouvant

tirer de ſuperfluités ni d'impuretés de leurs corps; on épuiſe les humeurs naturelles, on altère la ſubſtance des parties ſolides, & on conſume aſſez d'humidité radicale pour leur ôter la vie, ou du moins pour les rendre étiques, *maraſmés*, deſſéchés, & comme des ſquelettes «. Voilà ce que nous aurions pu dire, & ce qu'a dit pour nous un Ecrivain du XVIIe. ſiècle (1). Les temps ont beau changer, les hommes reſtent toujours les mêmes.

Revenons aux guériſons ſpontanées, dont on ne ſauroit révoquer en doute la réalité. Et certes, bien en prend à la plupart des malades, que les forces vitales puiſſent ou détruire ou chaſſer le virus vérolique. Sans l'utile effort de la puiſſance *médicatrice* individuelle, combien peu de malades ſe trouveroient radicalement guéris, même après le traitement le mieux conduit. Croit-on, bien poſitivement & d'une croyance motivée & réfléchie, qu'un malade qui ſort des remèdes avec un ulcère vénérien, qui ne ſera cicatriſé que trois mois après, avec une gonorrhée foncée en couleur, qui ne ſera tarie qu'à la même époque ou plus tard encore, avec un teſticule endurci, une exoſtoſe, vraie ou fauſſe, ſe trouvât dans la ſuite exempt de tout virus, ſi la nature n'achevoit ce que l'art a commencé?

On ne peut douter que les liqueurs fournies par

---

(1) De Blegny, Opér. cit. Part. 3, pag. 19 & 20.

l'ulcère & par l'urètre, inoculées à des ſujets ſains, ne leur tranſmiſſent la maladie, ce qui n'eſt pas rare dans les *inoculations de contact*; elles devroient donc perpétuer l'infection dans l'individu qui les fournit. On voit pourtant le plus grand nombre de ces malades guérir entièrement ſans aucun ſecours poſtérieur. Peut-on méconnoître ici la bienfaiſante nature, abattant enfin toutes les têtes de l'hydre!

En convenant de l'exiſtence du virus vénérien après le traitement, quelques Praticiens prétendront enfin, qu'il eſt détruit par le mercure qui circule encore dans le ſyſtême vaſculaire. Je pourrois faire voir que ce n'eſt-là qu'une allégation deſtituée de preuves; mais il ne faut pas ôter aux gens de l'art une petite reſſource contre les infortunes ordinaires de leur pratique, reſſource dont leur probité répond qu'ils n'abuſeront jamais.

Mais pourquoi, dira-t-on, quelques uns de ces ſujets rechutent-ils? L'objection eſt facile à réſoudre; c'eſt que la nature n'a dans un ſujet quelconque, qu'un degré de force déterminé: ſi le virus repompé ſurpaſſe les forces expulſives de la machine animale, le malade rechutera; au contraire ſi l'énergie du principe conſervateur eſt ſupérieure à celle du virus, celui-ci ſera détruit, & le malade demeurera parfaitement guéri.

Il ſuit delà que, tout étant égal, les perſonnes foibles ſeront plus expoſées à la rechute, que les

personnes vigoureuses, & c'est ce que l'expérience confirme. Il s'ensuit encore, qu'on devroit sur la fin du traitement, relever les forces, soutenir le principe vital, &c... & c'est ce qu'on ne fait point.

Je n'étendrai pas plus loin mes reflexions sur cette matière; j'en ai dit assez pour le vrai Médecin; c'est à lui seul que je soumets mes vues, & j'aime à croire qu'accoutumé, comme il l'est, à rapporter, dans une infinité de circonstances, l'entier succès à la nature, il ne rougira pas de le partager avec elle dans le traitement des maladits vénériennes.

Qui pourroit, après ce qu'on vient de lire dans cet article, s'obstiner encore à douer exclusivement le mercure de la faculté anti-vénérienne! qui pourroit ne pas voir que cette faculté est presque aussi répandue que la maladie elle-même! En effet, quelle abondance de moyens pour celui qui sait les employer! quelle variété, je ne dis pas de remèdes, mais de genres de remèdes, de sources diverses, où le Médecin peut puiser abondamment, & à son choix, les secours dont il a besoin! Ouvrons donc les yeux à la lumière; reconnoissons que l'art est riche en anti-vénériens, pour celui qui sait tirer parti de ses richesses, & qu'il peut s'enrichir encore. Avouons enfin, que l'indigence où le réduisent les partisans de la vertu exclusive du mercure, n'a d'autre base que le défaut d'instruction ou le préjugé.

Je terminerai cet article par une réflexion qui doit

ſe préſenter à tout lecteur attentif. Comment des remèdes entre leſquels règne une ſi grande variété, des remèdes ſi différens par leur nature & en apparence par leur manière d'agir (1), peuvent-ils jouir d'une propriété médicamenteuſe commune? comment peuvent-ils tous guérir la vérole? Cette réflexion ne m'a pas échappé, & j'ai cherché la ſolution de la difficulté qu'elle renferme: l'ai-je trouvée? on en jugera.

Pour guérir la vérole, il faut fondre, atténuer, & j'incline à croire qu'il ne faut que cela. Comment les remèdes produiſent-ils l'atténuation? De deux manières, ou en aiguillonnant les ſolides & les déterminant à augmenter leur effort ſur les fluides, ou bien en diviſant & atténuant ces mêmes fluides par l'action immédiate qu'ils exercent ſur eux. Plus cette dernière opération des remèdes ſera conſidérable, tout étant ſuppoſé égal, plus ils poſſéderont éminemment la vertu fondante. Mais ce n'eſt pas à la ſeule action immédiate que ces médicamens doivent leur vertu; car ils ne laiſſeront pas d'être atténuans, pour n'être que ſtimulans, pour n'agir que ſur les ſolides. Ne voit-on pas en effet, ſans beaucoup de réflexion, que l'atténuation eſt principalement l'ouvrage de la nature, & que nos ſolides, ſur-tout les muſcles & les artères, ſont les inſtrumens qui l'exécutent. Or, tous les remèdes, dont nous

(1) Cette manière d'agir eſt commune à tous ces genres de remèdes, ſi l'on en excepte les alimens.

avons parlé, sont atténuans de l'une ou de l'autre manière; ils ont donc tous une action commune; ils doivent donc tous produire sur nos corps l'effet dépendant de cette action; s'il suffit d'atténuer pour guérir la vérole, ils doivent donc tous être anti-vénériens. Leur diversité n'est donc qu'apparente, & l'objection qu'elle semble offrir, une illusion facile à dissiper.

Il faut convenir que ces moyens ne possèdent pas tous au même degré la vertu anti-vénérienne; mais c'est par cette variété même qu'ils sont très-recommandables; c'est par elle qu'ils fournissent au Praticien de quoi satisfaire, dans une juste mesure, à tous les cas, quelque variés qu'ils puissent être.

D'après la manière dont nous envisageons les anti-vénériens, on voit que c'est moins leur action immédiate qui guérit, que celle qu'ils déterminent dans les solides. Il est donc plus indifférent qu'il ne le paroît d'abord, d'employer tel ou tel autre moyen. La chose importante, l'opération essentielle ici, c'est l'augmentation du mouvement des solides : il faut exciter, soutenir une émotion fébrile (1), la fièvre même dans

---

(1) Ce seroit contre mon intention qu'on confondroit l'émotion fébrile avec celle qui fait, dit-on, la crise, à laquelle quelques Ecrivains attribuent la guérison des maladies vénériennes. La première est réelle, sensible & dans mes principes; la seconde auroit besoin d'autres autorités que celles qui l'attestent, pour ne pas passer dans mon esprit pour une chimère, enfantée par l'esprit de systême, & défendue plutôt par des subtilités que par des raisons solides.

certains cas; il faut aiguillonner le principe conservateur, que nous appellons *nature*, l'avertir en quelque sorte de la présence de l'ennemi & l'aider à triompher de ses attaques.

Après avoir fait voir combien la base, où repose la prétendue vertu anti-vénérienne exclusive du mercure, est chancelante, & essayé de la renverser, passons à la *spécificité* de ce minéral. Cette propriété tant célébrée a-t-elle des fondemens plus solides? Nous osons assurer que non. L'idée de *spécifique* renferme celle d'une vertu particulière, propre, individuelle, occulte, ne répondant à aucune indication, n'exigeant pour guérir aucune évacuation & guérissant sûrement. C'est par l'ensemble de ces qualités, toutes essentielles, que le quinquina, le seul spécifique peut-être, selon Freind, que la Médecine possède, est réputé le spécifique des fièvres intermittentes (1). Quoique sa

(1) Je me garderai bien de prétendre que le quinquina soit un spécifique absolu, que sa vertu anti-fébrile soit une faculté spéciale, individuelle. Je suis forcé de penser le contraire, quand je vois que presque toutes les substances, où l'on trouve à peu-près la même nature & la même proportion de principes secondaires, ont des propriétés analogues. Il est très-vrai que nous l'administrons comme spécifique; mais qu'est-ce à dire? Nous ne verrons en lui qu'un médicament classique, lorsque nous aurons découvert l'indication des fièvres intermittentes à laquelle il répond. Mais quand cette condition sera-t-elle remplie; quand perdra-t-il, à ce prix, le nom pompeux dont notre ignorance le

ſpécificité lui ſoit diſputée, nous le prendrons pour modèle du vrai ſpécifique. Si le mercure mis en regard avec cette écorce, ne ſoutient pas le parallèle, il perd tout droit à la ſpécificité.

Le mercure agit-il d'une manière analogue à celle du quinquina ? qui pourroit le prétendre ? Les plus petites évacuations ſuſpendent ſouvent l'effet de l'écorce du Pérou, rappellent même la fièvre, qui n'auroit pas reparu ſi le ventre n'eût point coulé : le mercure au contraire, après avoir agi comme atténuant méchanique, évacue l'humeur diviſée par les couloirs de la ſalive, des urines, par les ſelles, la peau, &c. ou exige des moyens acceſſoires qui produiſent quelqu'une de ces évacuations, s'il eſt donné à trop petite doſe pour les exciter lui même. Nous ignorons abſolument la manière dont le quinquina agit ſur la cauſe matérielle des fièvres : la façon d'agir du mercure paroît démontrée. Le quinquina guérit aſſez conſtamment les fièvres non compliquées; on pourroit même dire qu'il les guérit toujours dans les individus bien conſtitués & ſains d'ailleurs : le mercure ſoutiendra-t-il le paral-

décore ? Je l'ai déja dit, lorſque nous connoîtrons la nature des fièvres, & le célèbre Ramazzini, ſi digne du nom de *troiſième Hippocrate*, que lui donna l'Académie des Curieux de la Nature, en l'aſſociant à ſes travaux, ne prouve que trop, que la Médecine l'ignore encore : *Veram febrium theoriam & praxim inter ea quæ adhuc deſiderantur eſſe recenſenda*, eſt le texte d'un diſcours, où ce grand-homme établit cette humiliante vérité.

lèle

lèle à cet égard? A Dieu ne plaiſe que je veuille porter le déſeſpoir dans le cœur des malades; mais qu'ils jettent les yeux autour d'eux, ils y découvriront la triſte vérité, dont je me crois permis de leur épargner la preuve. Quels accidens, quels ravages a jamais produits le quinquina donné à propos, ſous quelque forme, de quelque manière & à quelque doſe qu'on l'emploie? Comme amer, il peut, à la vérité, nuire aux individus anciennement & fortement obſtrués, à ceux qui ſont ſecs, très-chauds, très-irritables, &c. mais il n'eſt perſonne qui ne connoiſſe ces cas d'exception : on me diſpenſera ſans doute de peindre ici les ravages produits par le mercure, même entre les mains des gens inſtruits. Combien ſeroit affreux le tableau des maux dont il eſt tous les jours l'inſtrument dans celles des ignorans! Convenons donc qu'il n'exiſte aucune analogie entre la façon d'agir, les effets & l'efficacité du mercure, & les qualités correſpondantes du quinquina, ni par conſéquent aucun rapport eſſentiel entre les facultés prétendues *ſpécifiques* de ces deux médicamens.

Ces conſidérations prouvent, à notre avis, d'une manière inconteſtable, que le mercure ne diffère aucunement des autres fondans : comme eux, il atténue, il fond, il déſobſtrue; comme eux, il convient dans le temps de l'épaiſſiſſement, & nuit quand la diſſolution putride, effet néceſſaire de la ſtagnation, s'eſt emparée des fluides & des ſolides; comme eux enfin

il produit des accidens formidables dans les constitutions sèches, très-irritables, pléthoriques, fébriles, toutes les fois que les délayans, les humectans, &c. n'ont pas fait perdre à la fibre une portion de sa sensibilité. Est-ce donc là le caractère d'un *spécifique*.

Ajoutons à ce qui vient d'être dit une considération fort simple & qui me paroît très-concluante. Si le mercure agit sur le virus par une ou plusieurs propriétés qui lui soient particulières & indépendantes de son mouvement, on conviendra qu'il ne doit jamais manifester plus évidemment sa vertu anti-vénérienne, que lorsqu'il sera mis en contact avec le virus. Supposons maintenant un chancre primitif. Que devroit faire le Praticien persuadé de la spécificité de ce minéral ? Il se hâteroit, je pense, s'il étoit conséquent, de l'appliquer dans toute sa pureté, sans altération ni mélange, sur le chancre même. Personne ne s'est néanmoins encore avisé de l'appliquer dans cet état, & il est assurément très-probable que les malades n'y ont rien perdu ; mais on l'a appliqué dans un état de division conservé par la graisse, c'est-à-dire, selon l'opinion commune, sous la forme la plus avantageuse qu'il puisse recevoir. Quels effets a-t-il produits? sans doute que dépouillant le chancre de sa virulence, il l'aura converti en plaie simple ? Rien moins que cela : il a irrité l'ulcère & la partie qui le portoit; il l'a aidé à s'étendre, en soutenant & augmentant même l'inflammation. S'est-on obstiné à continuer l'application

de la pommade ? elle a rendu calleux & rebelle un *ulcuscule* qu'en peu de jours l'eau de guimauve auroit guéri.

Il y auroit pourtant quelque sorte d'injustice à mettre sur le compte du mercure, considéré comme tel, des effets dont il est assurément très-innocent : il n'a rien fait en tant que mercure (1) ; la graisse seule & le sel ou savon mercuriel qu'elle contient, ont causé tout le mal. C'est principalement ce dernier agent qui produit tout le bien, lorsqu'il en résulte quelqu'un de l'application de la pommade sur les chancres, ce qui ne décele pas assurément la propriété anti-vénérienne spécifique du mercure, mais bien la causticité du sel dont il est la base : ce sel agit dans ce cas comme les autres préparations mercurielles caustiques, & on sait que celles-ci n'agissent qu'à raison de leur causticité.

Si quelqu'un doutoit de ce que j'avance, il suffiroit pour l'en convaincre de lui faire observer, que les acides minéraux, les vitriols, la pierre infernale, le beurre

(1) On sait que je ne parle pas ici des effets que le mercure peut produire en se répandant dans la partie où est placé le chancre. Je le considère du côté de son application & non du côté de son mouvement. Les effets du mercure mû, bons ou mauvais, ce qui tient aux circonstances, sont évidens ; ceux qu'on attribue à son contact, ou ce qui est la même chose, ceux qu'on déduit de sa prétendue spécificité, & que j'ai seuls en vue ici, sont absolument nuls.

d'antimoine, &c. produisent sur les plaies vénériennes, susceptibles de leur application, les mêmes effets que les sels mercuriels corrosifs. En un mot, je le répète, si le mercure détruisoit le virus par une vertu particulière *spécifique*, il devroit l'annihiler par son seul contact. Qui lui reconnut jamais cette propriété? qui l'oseroit défendre? Renvoyons donc sa prétendue *spécificité* au siècle *semi-barbare* qui la vit naître (1). C'est donner assez à l'opinion régnante, que d'admettre le mercure au nombre des meilleurs atténuans ou fondans méchaniques.

L'erreur qui fait du mercure un *spécifique*, est ancienne, très-répandue & d'autant plus chère à bien des gens, qu'elle s'est en quelque sorte identifiée avec leur pratique. Ils ne consentiront pas facilement à s'en défaire; ne désespérons pas néanmoins d'obtenir d'eux ce sacrifice, en faveur de la raison, de l'expérience, de la bonne physique, & pour rendre ce sacri-

(1) On a porté l'inattention jusqu'à distinguer des degrés dans la spécificité du mercure, comme si une propriété *individuelle* ou *spécifique* pouvoit être plus ou moins ce qu'elle est nécessairement, plus ou moins *individuelle*, plus ou moins *propre*, plus ou moins *spécifique*. Il est clair qu'on a fait *spécifique* synonyme d'efficace; mais alors quelle absurdité de conclure qu'une substance ne peut guérir la vérole, de ce que le mercure est efficace contre cette maladie? C'est comme si l'on disoit : *La manne ne peut pas purger, parce que la casse est efficace contre la constipation.*

fice moins pénible & moins douloureux, tâchons de les convaincre qu'ils n'abandonnent qu'une chimère.

A la naissance de l'art de guérir, toute substance médicamenteuse dut passer pour spécifique; mais lorsque l'expérience & la réflexion eurent appris, que telle vertu qu'on croyoit individuelle, spéciale, *spécifique*, en un mot, particulière à tel corps, étoit commune à plusieurs autres, les *spécificités* disparurent & les vertus génériques prirent leur place. Cependant les remèdes *spécifiques* ont quelque chose de si consolant pour les malades, de si commode pour ceux qui les emploient, qu'ils conserveront long-temps des partisans zèlés. Les médicamens hystériques, spléniques, hépatiques, &c. sont encore aujourd'hui des *spécifiques* pour une classe assez nombreuse de Praticiens, quoiqu'à peine jugés dignes du fouet du ridicule il y a deux mille ans (1). Je ne voudrois pas assurer avec un Ecrivain du dernier siècle, qu'il n'y a que des charlatans qui se servent du terme de *spécifique* (2); mais je suis

---

(1) *Utrum enim (aiunt) Præses quidam eis (specificis) impérat? Quemadmodùm in Tragœdiâ:*

Abi quidem tu flumina ipsa ad Inachi,

Thebas, at age tu pergito Cadmeias.

sic in his (medicamentis) tu quidem ad hepatis portas, tu ad vesicam, vel ad renes duos, proficiscere. Galen. de Comp. Medic. S. g. Lib. 1. Cap. 1. Voy. aussi Boerhaave, Trait. des Malad. vénériennes, pag 55. 89.

(2) Lettres de Guy Patin, tom. 2. pag. 324.

très-persuadé qu'on ne croit aux *spécifiques* que par indolence, que pour s'épargner les frais d'une étude ou d'un examen, dont on ne sent pas assez l'utilité. Pour l'homme instruit, il est bien peu de spécifiques : le quinquina ne l'est plus (1); le mercure est sur le point de cesser de l'être.

Depuis long-tems le mercure étoit réputé le *spécifique* de la galle, lorsqu'on s'avisa de le transporrer aux maladies vénériennes. En changeant sa destination, on conserva sa vertu putative ; il fut reçu comme *spécifique*. Ce n'est pas ainsi qu'on doit procéder dans les Sciences. Quand il seroit vrai que le mercure possédât

---

(1) *Cæcos virium specificarum æstimatores mecum hoc loco nequaquam consensuros prævideo : si sola, interrogabunt, virtus quinquinæ abstersorio adstrictoria, ab amaro-austero principio derivanda, profligandis rebellibus febribus intermittentibus sufficit, nec specifica prorsùs, nobis quoad operandi modum ignota, subest; cur alia amara simul austera similem effectum heroicum in febribus edere nequeunt ? respondeo : Possunt omninò alia quoque austero-amara, & amaro-austera motus febriles, æquè feliciter, ac cortex Peruvianus, sistere, dummodò justo tempore, & majori, uti apud quinquinam moris est, quantitate exhibeantur. Pulvis radicis Tormentillæ, v. g. cum extracto trifolii fibrini, centaurii minoris, aut alio amaro, observatâ tamen decenti sub miscela proportione, in formam pilularem redactus, parem virtutem febrifugam, quòd ipse aliquoties, & alii pariter experti sunt, certissimè exeserit, nec dubitandum est, quin plura hujus commatis, descripto modo in usum vocata, idem præstitura sint.* Cartheus. Fundamenta Mater. Medic. De Cortice Peruviano, §. VII.

ſpécifiquement la vertu antipſorique, on n'en pourroit rien conclure en faveur de la faculté anti-ſiphylitique. L'induction ſeroit doublement vicieuſe; car bien certainement le mercure n'eſt point le *ſpécifique* de la galle. Sans parler d'une multitude de plantes toniques & déterſives, toutes très-efficaces contre les maladies de la peau, ne ſait-on pas que le baume de ſouffre de Ruland, & ſur-tout la décoction de galles aluminée, auroient ſur lui bien des avantages, ſi la ſaine pratique pouvoit autoriſer des applications qui contrarient la nature, de la manière la plus directe, en repouſſant vers le centre l'humeur viciée qu'elle chaſſoit à la circonférence (1). Puiſque le mercure n'eſt pas le ſpécifique de la galle, on a donc commis une double faute, on a donc mal raiſonné ſous deux rapports: 1°. en ce qu'on a conclu de la *ſpécificité antipſorique* à la *ſpécificité anti-ſiphylitique*; 2°. en ce qu'on eſt parti d'une fauſſe ſuppoſition. Soit, dira-t-on; nos pères ont mal

(1) On m'a dit, & j'ai peine à le croire, que la plupart des Chirurgiens-majors de Régiment, à qui l'on ne paſſe que 20 ou 30 ſols par galleux qu'ils traitent, pour que la dépenſe n'excède pas l'honoraire, bornent leurs ſoins à des lotions alumineuſes, accompagnées de quelques priſes de jalap. Si les choſes ſont ainſi, que de dépôts conſécutifs, que d'obſtructions, que de fièvres anomales & autres, que de morts enfin ne pourroit-on pas reprocher à cet aveugle empiriſme. Si j'écrivois dans un pays où l'argent fût tout & l'homme rien, car l'on prétend que ce pays exiſte, je dirois, que jamais économie ne coûta plus cher.

raiſonné, mais leur conſéquence eſt vraie, & le mercure eſt le *ſpécifique* de la vérole. Pour détruire une aſſertion ſans preuves, il ſuffit de la repouſſer par l'aſſertion contraire; mais cette marche rigoureuſe du raiſonnement n'eſt pas celle qu'il faut tenir lorſqu'on veut convaincre & perſuader. Raiſonnons donc, & prouvons contre ceux-là même qui veulent en être crus ſur leur parole, & qui ſe diſpenſent de prouver.

L'idée d'un *ſpécifique* emporte celle d'un remède altérant. Un ſpécifique anti-vénérien, s'il exiſtoit, ſeroit donc un médicament plus propre à dénaturer qu'à chaſſer le virus ſiphylitique. C'eſt au moins ſelon cette règle, que les abſorbans ſont le ſpécifique des acides des premières voies, & les acides, celui des miaſmes alkaleſcens, répandus dans nos humeurs. Dans l'un & l'autre cas, dès que le *ſpécifique* a pu joindre le délétére, ce dernier n'exiſte plus. Le mercure doit donc déployer la même énergie, ou renoncer au titre de *ſpécifique*. Continuons. Pour que les abſorbans agiſſent efficacement, & complettement ſur les acides des premières voies, il faut que leur doſe ſoit proportionnée à la quantité de ces ſels. Il en ſera donc de même du mercure, par rapport au virus vénérien. Il faudra donc proportionner la doſe de l'antidote à la quantité préſumée du virus (1). Maintenant, prenons

---

(1) On n'a jamais établi ſur des preuves phyſiques, qu'il paſſe réellement de l'individu malade à l'individu ſain, une matière,

une dose moyenne de mercure. Parmi les Praticiens attachés aux frictions, les uns emploient six onces d'ongent à parties égales, d'autres deux onces & demie, trois onces. Déterminons la dose moyenne à quatre onces, & par conséquent à deux onces de mercure. Cela posé, qu'on nous dise pourquoi six, huit, dix onces de mercure, reçu par certains individus dans le cours de cinq ou six traitemens successifs, ce qui n'est pas sans exemple, n'ont fait que pallier, & quelquefois même envenimer leurs maux? Il en est tout autrement des absorbans envers les acides: leurs effets sont constans, certains, invariables.

Voyons l'objet sous une autre face. Dix onces de mercure n'ont point détruit la quantité de virus présumée dans un sujet quelconque. En changeant de méthode, on donne, avec les précautions convenables, douze grains de sublimé corrosif. Je vois là six

---

un corps, un fluide quelconque distinct de nos humeurs, modifiées de telle ou de telle manière. De ce que ces individus, par un contact immédiat, se communiquent l'infection vénérienne, on a conclu qu'il passe quelque chose appellée virus, de l'un dans l'autre. Je ne nierai point ce transport, ce passage, cette communication; mais je dis qu'il n'est point prouvé, qu'il ne le sera peut-être jamais, qu'un corps subsistant & se reproduisant toujours le même, tel en un mot que l'être intellectuel appellé virus vénérien, existe dans nos corps. Ainsi considéré, ce virus est inassignable, & par conséquent inappréciable, quoiqu'on semble supposer le contraire dans le Texte.

grains de mercure. Ce mercure eſt en tout ſemblable à celui de l'onguent mercuriel ; il n'eſt ni plus ni moins mercure, ni plus ni moins *ſpécifique*. Cependant le malade guérit. Qu'on nous explique donc comment ſix grains du même *ſpécifique* ont fait ce que dix onces n'avoient pu faire ?

La réponſe eſt ſur les lèvres d'un grand nombre de mes Lecteurs : c'eſt qu'ici le mercure eſt dans un état ſalin, & qu'ainſi modifié, il eſt plus actif, plus puiſſant, plus efficace. Ces Lecteurs ne s'apperçoivent pas qu'ils ruinent leur cauſe en voulant la défendre. Car le mercure dans l'état ſalin, eſt un tout autre corps que le mercure coulant : il peut avoir des qualités plus éminentes que le métal ; mais ce n'eſt plus le métal même, & ſi la ſpécificité étoit inhérente à la nature métallique, comme ils le prétendent, cette ſpécificité n'exiſte plus. Une des propriètés inhérentes au fer, ſa propriété *ſpécifique*, c'eſt d'être attirable par l'aimant. Uniſſez le fer à un acide quelconque, il perd ſa *ſpécificité*, l'aimant ne l'attire plus : il a acquis des propriétés nouvelles, il fait vomir, il purge, il pouſſe aux urines, &c. mais il a perdu ſa propriété *ſpécifique*, il n'eſt plus attirable par l'aimant. On ne peut douter que la même choſe n'arrive au mercure en s'uniſſant aux acides ; il perd & il acquiert des propriétés : par conſéquent, ſi toutes ſes propriétés métalliques étoient eſſentielles à ſa *ſpécificité*, ſa ſpécificité n'exiſte plus.

On peut faire à l'objection que nous propo-

ſons, une réponſe plus vraie, plus conforme aux loix de la phyſique, la voici : c'eſt que les douze grains de ſublimé corroſif, venant à ſe décompoſer dans la machine animale, y dépoſent ſix grains de mercure coulant, dans la plus grande diviſion. Convenons du fait; il nous paroît certain. Mais cela poſé, qu'on eſſaie d'expliquer, ſans choquer les premières notions de la phyſique, pourquoi ſix grains de ſpécifique font ici ce que dix onces n'ont pu faite? Je doute qu'on le tente avec ſuccès dans l'hypothèſe de la ſpécificité du mercure. Veut-on perdre un moment de vue cette *ſpécificité*, réduire le mercure & les ſels qui l'ont pour baſe, à leurs qualités, irritante, atténuante, apéritive; la difficulté n'exiſte plus.

En effet, pour guérir la vérole il ne faut que fondre; pour fondre il ſuffit d'augmenter le mouvement des ſolides, non-ſeulement des grandes maſſes qui portent ce nom, mais auſſi des élémens organiques qui les conſtituent. Pour produire ce dernier effet, il ne faut qu'irriter. Or, la faculté irritante eſt infiniment plus grande dans le ſublimé que dans le mercure crud. Dès-lors l'irritation, l'ébranlement que le métal n'a pu porter au degré convenable pour opérer la fonte & la dépuration, ſeront déterminés par le ſublimé. Ce ſel peut donc guérir à petite doſe, quand le métal à forte doſe ne guérit point. On pourroit ajouter, que ce ſel mercuriel ſoluble dans nos humeurs, & par-là même autant diviſé qu'il peut l'être, pénétrera

dans des lieux reculés de la machine animale où le mercure, étendu grossièrement dans le sain-doux, n'arrivera jamais, & par conséquent qu'il fera sentir son *stimulus* à des parties que le mercure graisseux n'auroit ni atteintes ni sollicitées à se débarrasser de ces stagnations rebelles qui reproduisent si souvent les maladies vénériennes, plus ou moins long-temps après la disparition des principaux symptômes.

Concluons donc que le mercure n'est qu'un atténuant méchanique & passif; car puisqu'il est insoluble dans nos liqueurs, il ne peut exercer sur elles aucune action physique. Comme tel, il doit incontestablement être réputé inférieur en vertu aux atténuans physiques, aux fondans vrais. Si ce n'est qu'à titre d'atténuant qu'il détruit la cachexie vénérienne, ainsi que l'ont pensé Sydenham, Boerhaave, &c. & que nous croyons l'avoir prouvé, ne pouvons-nous pas espérer, puisque nous avons de meilleurs fondans, de trouver un jour de meilleurs anti-vénériens? Je laisse au temps & à une longue suite d'expériences à fixer le sort de cette conjecture.

Je crois avoir suffisamment prouvé, que ce n'est pas de l'aveu de la raison qu'on a cru le mercure le seul remède de la vérole & son spécifique. Je desire en avoir dit assez pour encourager l'homme instruit & prudent à chercher de nouveaux anti-vénériens; j'espère au moins avoir convaincu ces hommes futiles & tranchans, qui décident de tout sans rien approfondir,

que lorſqu'ils prononcent qu'un remède quelconque ne guérit pas la vérole, par cela ſeul qu'il n'eſt pas mercuriel, ils nuiſent aux progrès de l'art de guérir, aviliſſent leurs connoiſſances, inſultent à la raiſon & contrediſent l'expérience qui les dément.

Je ne crois pas mes raiſonnemens ſans replique : on peut ſur-tout les éluder en ſoutenant avec obſtination, que ce n'eſt pas à titre d'atténuant que le mercure guérit la vérole ; qu'il doit ſa vertu anti-vénérienne à quelque principe caché, unique dans la nature, comme le minéral qui l'enſerre. Je ne me ſuis pas diſſimulé cette ſorte de défenſe. Mais que peut une allégation vague, pour ne rien dire de plus, contre des faits inconteſtables, & des raiſonnemens dictés par la plus ſaine phyſique ? La philoſophie d'Ariſtote n'eſt plus ; avec elle ſe ſont évanouies *les qualités occultes*, après avoir fait pendant plus de deux mille ans la honte d'une infinité d'*amateurs de la ſageſſe*. Que l'exemple de ſa chute nous convainque enfin, qu'il ne ſuffit pas de préconiſer une qualité idéale, de réſiſter en faveur d'une illuſion enfantée par l'ignorance & nourrie par l'aveugle crédulité, à la force irréſiſtible de l'évidence, pour conſtater ſa réalité aux yeux du Phyſicien.

Tout ce qu'on a dit plus haut de la nature de la cachexie vénérienne, & de la manière dont le mercure la détruit, eſt moins étranger qu'on ne penſe à la preuve rationelle que j'ai promiſe, de la poſſibilité de guérir le mal vénérien par les alkalis volatils. En effet, ſi

comme je le crois, ſur de bonnes autorités & de mûres réflexions, l'action du mercure ſe borne à briſer, atténuer les humeurs, à leur rendre leur fluidité naturelle, à déſobſtruer, &c. les alkalis volatils donneront d'autant plus ſûrement aux humeurs ces modifications ſalutaires, que leur action n'eſt pas bornée à la trituration méchanique, au frottement dépendant du mouvement des ſolides ſur les liquides & des liquides ſur les ſolides. Et quand la choſe ſeroit ainſi, les alkalis volatils ne ſont-ils pas très-propres à ſolliciter les oſcillations du ſyſtême vaſculaire, premier principe de l'atténuation?

D'un autre côté, puiſque la ſubtilité de leurs particules eſt démontrée aux yeux de tout Phyſicien, il n'eſt pas de petits rameaux vaſculaires où ces ſels ne puiſſent pénétrer, tant à raiſon de leur affinité avec les fluides obſtruans & les ſolides obſtrués, qu'à raiſon de leur tenuité. Ils ſont en outre, comme je l'ai dit ailleurs, fondans vrais, c'eſt-à-dire, qu'indépendamment du mouvement, ils diviſent les principes conſtitutifs des humeurs & les empêchent de contracter de nouvelles unions auſſi ténaces que celles qu'ils viennent de vaincre; car ils les décompoſent, la lymphe ſur-tout, & l'on ſait que c'eſt principalement de la trop grande conſiſtance de celle-ci que découlent tous les accidens de la vérole. Si je voulois me livrer aux conjectures, je dirois qu'ils n'agiſſent ſi puiſſamment ſur la lymphe, que parce qu'ils la dénaturent,

en s'emparant de l'huile néceſſaire à ſa compoſition & l'un des principaux inſtrumens de ſa ténacité.

Diſons plus; ſi nous voulions courir le riſque de tomber dans l'abſurdité que nous venons de combattre, qu'eſt-ce qui nous empêcheroit d'attribuer aux alkalis volatils une vertu *ſpécifique ?* ne trouverois-je pas les eſprits diſpoſés à leur ſuppoſer cette vertu, par la propriété merveilleuſe qu'on leur connoît, d'arrêter les effets du venin de la vipère & de diſſiper, preſque en un inſtant, les accidens ſurvenus avant leur adminiſtration. Les connoiſſances pathologiques & thérapeutiques concourent donc avec l'expérience pour établir la propriété anti-vénerienne des alkalis volatils (1).

On m'accuſera peut-être d'avoir attaqué ſans néceſſité la confiance due au mercure. Qu'on daigne cependant y réfléchir, on verra que, propoſant un nouveau ſecours contre la vérole, j'ai dû ſapper les fondemens de l'opinion peu raiſonnée qui fait de ce minéral un remède excluſif. Je crois l'avoir fait avec les égards que mérite une opinion très-répandue, & la modération qui convient à l'impartialité. D'un côté, j'ai

(1) On ſent bien qu'en publiant cet Eſſai pour la première fois, nous ne pouvions offrir que le réſultat de notre propre expérience. Il en eſt autrement aujourd'hui : le nouveau remède eſt connu par-tout, & par-tout il a juſtifié mes promeſſes, quelquefois même ſurpaſſé l'attente des gens inſtruits qui l'ont tenté.

évité ſoigneuſement de parler de la vertu abſolue du mercure; de l'autre, n'ayant comparé le mercure à aucun remède du même genre, je n'ai eu ni l'occaſion ni le deſſein d'évaluer ſa vertu reſpective. En accordant à mes raiſons tout ce que je leur crois dû, l'on peut encore conſerver au mercure le premier rang parmi les anti-vénériens, place que l'efficacité de la méthode des frictions, dans les cas où elle convient, ſemble lui mériter, & continuer même à le regarder comme le ſeul connu : car quoique je croie les alkalis volatils & beaucoup d'autres ſubſtances, doués de la même vertu, je ne demande pas pour mon ſentiment une déférence que je ſais n'être due qu'à l'expérience propre à chacun, ou au témoignage de tous. Je n'ai pas aſſurément la folle prétention de vouloir ſoumettre, ſans examen, la doctrine générale à ma façon de penſer, à mon expérience particulière; mais je crois pouvoir eſpérer que tout homme ami de la vérité voudra bien conſulter l'obſervation, & dépoſer à ſes pieds ſes vieux préjugés, ſi elle l'ordonne ainſi.

Il me reſte à dire un mot ſur la manière dont on fait pour l'ordinaire les eſſais ſuggérés par autrui, & ſur l'eſprit qui préſide au jugement dont ils ſont ſuivis. Je me fixerai par un exemple, & reſtant dans mon ſujet, je le prendrai dans le mercure & les alkalis volatils.

On commencera par ſuppoſer que le mercure convient

vient également à tous les individus, à toutes les constitutions, à toutes les maladies vénériennes, quelle que soit leur nature, leur énergie, ou leur dégénération; qu'il ne nuit jamais administré sagement; qu'il est toujours efficace, même dans les plus étranges complications : on prétendra qu'il emporte constamment les symptômes, à quelques exceptions près, en détruisant la cause, qu'il n'engendre jamais de cachexie pire que le mal principal; qu'il n'est pas une des principales sources des maladies vaporeuses; enfin, qu'il ne rend jamais les gens mélancoliques, hébêtés, maniaques, fous (1), qu'il ne les tue jamais.

Après s'être mis ainsi sous les yeux le tableau des bienfaits & de la bénignité du mercure, dont l'officieuse prévention garantit assez la fidélité, l'on fera

(1) J'ai vu plusieurs personnes, après des traitemens mercuriels, tomber dans des affections vaporeuses effrayantes, & même dans l'hypocondrie maniaque, avec laquelle la vérole a d'ailleurs beaucoup d'affinité. J'ai oui dire aussi, dans une consultation sur un cas de cette nature, par un Médecin célèbre de la capitale, qu'il avoit vu plus de dix exemples de cet accident. On lit dans les Livres de l'Art, que des malades ont perdu l'esprit dans ces traitemens; les uns pour un temps, les autres sans retour. Est-ce l'effet du mercure? est-ce celui de sa mauvaise administration? La première conjecture paroissoit la plus probable au célèbre Praticien, dont je viens d'alléguer le témoignage, & je suis de son sentiment, sans néanmoins disculper entièrement la mauvaise administration de ce capricieux médicament.

des eſſais avec l'alkali volatil, & je réponds d'avance qu'on ne choiſira ni les ſujets les mieux conſtitués, ni les maladies les moins graves. D'abord on trouvera que le nouveau remède agit foiblement (1); bientôt il produira des agitations conſidérables. On aura de la condeſcendance pour le malade; on conviendra que ce breuvage eſt déſagréable, qu'il faut du courage pour en uſer; on dédaignera de s'abaiſſer juſqu'à veiller ſur l'état de la peau. On mettra la même indifférence à réfréner la ſueur, qu'à provoquer la douce & précieuſe moiteur que nous exigeons. Le choix des alimens & des boiſſons, l'ordre de l'adminiſtration, &c. paroîtront vétilleux. Enfin, après un traitement de quelques ſemaines, une carie, une exoſtoſe vraie, maladies abſolument réfractaires aux

---

(1) Cela ne manquera pas d'arriver, ſi l'on prend l'alkali volatil du commerce, qui contient, à ce qu'on croit, les deux tiers de craie ou de ſel ammoniac, & ſi par le vice de la manipulation, croyant donner l'agent, on ne donne que ſon véhicule. L'alkali cauſtique ou *fluor*, eſt au contraire trop actif & trop incertain dans ſes doſes réelles, abſolument dépendantes de ſa concentration. Je ſais qu'on l'a beaucoup employé, même ſans accident, contre toutes les eſpèce de maux vénériens, en France, en Angleterre, ſur nos vaiſſeaux durant la dernière guerre, dans nos colonies, & qu'il a produit les mêmes bons effets que l'alkali volatil concret, tiré par les alkalis fixes; mais je ſais auſſi qu'il perd en vieilliſſant ſa cauſticité, parce qu'il reprend ſon gaz, & qu'il devient alkali volatil doux, c'eſt-à-dire, tel que je le demande & que je conſeille de l'employer.

agens internes, ſubſiſteront encore... Eſt-il beſoin après cela de tirer la conſéquence?

Je viens de tracer la conduite de certains Guériſſeurs aveuglés par le préjugé. J'aime à croire que les hommes impartiaux garderont un juſte milieu entre ces deux extrêmes : ils ſavent que le mercure ne tient pas toutes les belles promeſſes que font les Livres. Si les alkalis volatils guériſſent la vérole, ils ſont précieux à l'Art & à ſes miniſtres. Je ne dis rien du mérite reſpectif de ces ſels : c'eſt à ceux qui ſavent eſtimer en même temps *la gentiane & le quinquina*, *le ſafran & l'opium*, à marquer leur place, dans l'ordre des anti-vénériens. Quelque rang qu'ils leur aſſignent, je reconnoîtrai dans leur déciſion le jugement de l'expérience, qu'ils ont ſeuls droit de faire parler.





REMARQUES ET OBSERVATIONS

THÉORIQUES ET PRATIQUES

Sur la Vérole & ses principaux Accidens.

CHAPITRE PREMIER.

De la Vérole.

IL n'est pas facile de déterminer ce qu'on doit entendre par le mot *vérole*; car tel Praticien, dans un cas donné, décidera que la vérole existe, & tel autre qu'elle n'existe point. En général, c'est l'état d'un corps animal infecté d'un virus vénérien disséminé, répandu dans la masse de ses humeurs. Mais cet état n'a pas de signe univoque. Lorsque les parties que le virus parcourt, pour gagner la masse des humeurs, sont saines, il n'existe peut-être d'autre signe réel de la vérole, que la transmission du virus, que l'infection communiquée par le sujet douteux au sujet reconnu

ſain. De-là ces déciſions arbitraires, ſouvent contraires, quelquefois contradictoires, qui tiennent les malades dans une perplexité déſolante, & qui tantôt les éloignent d'un traitement néceſſaire, & tantôt les jettent dans un cours de remèdes inutiles ou dangereux. Parmi les Praticiens, comme parmi les Confeſſeurs, l'un a la *manche étroite* & l'autre la *manche large*. C'eſt un terrible homme que le Praticien à manche étroite! A ſes yeux, tout eſt vérole. Aucun coupable ne lui échappe, & c'eſt un des avantages de la rigidité; mais il condamne beaucoup d'innocens, & cet inconvénient vaut bien la peine d'être peſé. Un vaporeux vient-il ſe plaindre au Praticien rigide qu'il voit voler une *mouche* devant ſes yeux. Vérole, s'écrie-t-il. *Le Mal.* Mais, Monſieur, ce que je ſens, m'a-t-on dit, n'eſt qu'une illuſion d'optique, & la maladie que vous me ſuppoſez n'eſt rien moins qu'une illuſion. *Le Prat.* Vérole. *Le Mal.* Mais, Monſieur, je n'ai jamais eu qu'une gonorrhée, qui ſe guérit aiſément & ſans accidens, & depuis vingt ans qu'elle eſt tarie, je n'ai pas reſſenti la moindre infirmité. *Le Prat.* Ah, vous avez eu une gonorrhée! elle fut mal traitée, je n'en doute point; vérole, vous dis-je. *Le Mal.* Mais, Monſieur, cette gonorrhée ne dura que trois jours, elle provenoit d'un ample boiſſon de bière, & je la guéris par une ample boiſſon d'eau-de-vie. *Le Prat.* Finiſſons; étiez-vous vierge alors? *Le Mal.* Non, Monſieur. *Le Prat.* Hé bien, votre

gonorrhée étoit vénérienne, & vous avez la vérole. *Le Mal.* Mais, Monſieur, mes enfans ſont tous fort ſains. *Le Prat.* Qu'eſt-ce à dire ? ignorez-vous qu'un père & une mère qui portent le germe de la vérole aſſoupi, non développé, peuvent engendrer des enfans ſains? *Le Mal.* Eſt-il poſſible? *Le Prat.* Belle queſtion! ils peuvent bien davantage! ne les voit-on pas tous les jours engendrer alternativement des enfans ſains & des enfans infectés du virus vénérien. *Le Mal.* Je n'ai plus qu'un mot à ajouter; il y a bien longtemps que je n'ai goûté les plaiſirs amoureux. *Le Prat.* La longue privation dont vous vous plaignez, n'eſt pas à mes yeux une raiſon de douter; ſachez, Monſieur le raiſonneur, que le virus vénérien peut reſter aſſoupi dans nos corps dix, vingt, trente ans & plus, ſans porter la moindre atteinte à la ſanté, & s'éveiller enſuite pour exercer ſes ravages accoutumés. *Le Mal.* Vous m'étonnez, Monſieur, & j'avoue que ſi c'étoit un bateleur qui me dît des choſes ſi étranges, je le ſoupçonnerois d'en vouloir à mon argent. *Le Prat.* Quoi, vous joignez l'ironie offenſante à la déraiſon revêche! vous mériteriez..... Mais je ſuis humain, & & je veux bien vous notifier enfin pour la dernière fois, que vous avez la vérole, & que vous l'avez gagnée d'emblée.

Oh, la belle invention que l'infection d'emblée! on va loin avec elle! Qu'on lui aſſocie l'infection par foyer, & je garantis qu'il n'eſt point d'homme, avec

une maladie chronique quelconque, à qui l'on ne vienne à bout de prouver qu'il a la vérole. A la vérité, les raiſons alléguées ne vaudront rien pour le Praticien *à manche large*, mais elles ſeront excellentes pour le malade, & je le vois déja frictionné. Mais, dira-t-on, à quels reproches de la part du malade ne s'expoſera pas le Praticien à manche étoite, qui fait ſubir un traitement long, douloureux, & rarement à l'abri de tout danger, à un homme affecté d'une infirmité ou maladie quelconque, d'une jauniſſe de la conjonctive, par exemple? Ne craignez rien pour lui, ſon triomphe s'apprête. La ſalivation excoriera le palais, le voile qui le recouvre, les amygdales, la luette, quelquefois même l'arrière-bouche; quelqu'un de ces ulcères ne diſparoîtra pas auſſi-tôt après la ceſſation des remèdes; cet ulcère ſera même d'autant plus rebelle, que le mercure aura rendu les humeurs plus âcres. Le Praticien à manche étroite va raiſonner à ſa manière, & nous allons l'entendre ſe vanter de ſes exploits. Que vous êtes heureux, Monſieur! l'ennemi caché dans une embuſcade menaçoit vos jours, il en eût coupé la trame, d'autant plus ſûrement que ne ſoupçonnant pas même ſa préſence, vous ne vous occupiez ni de le déloger, ni de parer ſes coups! Le voilà donc démaſqué! l'ulcère du goſier le trahit. Rendez graces au mercure qui vous l'a fait connoître, & par une ſeconde quarantaine de clôture, de ſoumiſſions, de privations, de ſouffrances même, ſi l'on

ne peut les éviter, obtenez de lui qu'il daigne débusquer l'ennemi qu'il a démasqué (1).

Le fond de ce Dialogue, qui s'est présenté de lui-même au bout de notre plume, & qui nous a semblé plus propre à corriger l'abus qu'on fait si fréquemment des remèdes anti-vénériens, qu'une censure didactique & froide, n'est pas de notre invention. Le tableau qu'il offre étoit même tracé dans certains Livres classiques; nous n'avons fourni que les couleurs, ou plutôt nous n'avons fait qu'éclaircir le rembruni de l'original. Les mélancoliques, cette classe malheureuse d'hommes, que la crainte de perdre la vie empêche d'en jouir, nous sauront gré de cette petite licence : car c'est pour eux principalement que nous écrivons ceci; parce que c'est avec eux que les Praticiens à manche étroite ont plus beau jeu. Faut-il le dire! J'ai vu deux de ces êtres infortunés, exempts à mes yeux de tout vice vénérien, conduits de traitement en traitement jusqu'à la manie, de celle-ci au mépris de la vie, & de ce mépris au S......

En attaquant le rigorisme dangereux, qui trop souvent se choisit des victimes parmi des personnes absolument exemptes du virus qu'il suppose, on n'entend pas bannir de la pratique ce doute méthodique, qui d'induction en induction, conduit quelquefois à la vérité.

---

(1) *Vid. Dolæum, Epist 3, ad D. Waldsmid; & Lonzoni, Tom. 2. Obs. 86.*

Il eſt généralement reconnu que la préſence du virus vénérien infectant les liquides & les ſolides, n'eſt pas toujours accompagnée de ſignes ſenſibles qui la décèlent. Je vois ici la nature aux priſes avec le virus; l'un tend ſans ceſſe à épaiſſir. l'autre à atténuer, ou du moins à maintenir les liqueurs dans leur naturelle fluidité. Tant que la faculté atténuante ſera égale à la vertu coagulante, il ne ſurviendra point de ſymptôme vénérien. Tel eſt le cas de cette courtiſanne dont parle Vercelloni, qui pendant plus de trente ans infecta tous ceux qui l'approchèrent, & jouit elle-même de la meilleure ſanté (1). Si la faculté coagulante décroît, la faculté fondante reſtant la même, ou bien ſi la faculté fondante croît, le penchant des humeurs vers l'épaiſſiſſement reſtant le même, la dépuration ſe fera ſpontanément : ſi le contraire arrive, l'épaiſſiſſement augmentera; il ſe fera des ſtagnations, des engorgemens, & les accidens dépendans de ce premier trouble ſurvenu dans la machine, ne manqueront pas de ſe développer. Les maladies de langueur, qui tiennent l'individu dans un état de foibleſſe habituelle, détermineront des engorgemens dans le tiſſu cellulaire des aines, du col, dans celui qui entoure les gros vaiſſeaux, & produiront ce qu'on appelle, mais à tort, des engorgemens de glandes (2). Le périoſte

---

(1) Traité des maladies qui arrivent aux parties génitales, &c. pag. 62.

(2) Quiconque examinera ſans prévention l'état du pouls chez

ſe tuméfiera, & l'on aura des exoſtoſes fauſſes. Les maladies inflammatoires, dont la nature coagulante eſt aſſez prouvée par la couënne lymphatique qui englue la partie rouge, feront pareillement naître des engorgemens nouveaux, & augmenteront ceux qui exiſtoient déja. Si le gland, le prépuce s'engorgent, la continuité de la chaleur développera des chancres; ſi la peau eſt engorgée par petits eſpaces, la fonte que la chaleur produira dans les ſucs croupiſſans, ouvrira des puſtules, &c. Voilà, à mon avis, pourquoi & comment il ſurvient dans l'état de maladie des ſymptômes vénériens à ceux même qu'on croyoit exempts de virus; pourquoi il arrive des accidens vénériens aux femmes en couche; pourquoi les chagrins longs, qui affectent ſenſiblement la machine, produiſent quelquefois le même effet; voilà enfin pourquoi ces mêmes maladies inflammatoires, qu'on vient d'enviſager comme pouvant développer des accidens vénériens, en détruiront enfin la cauſe, en diſſolvant les épaiſſiſſemens préexiſtans & ceux qu'elles ont d'abord formés, pourvu que le ſujet conſerve quelqu'énergie, & qu'on ne trouble pas la nature, par l'abus de la ſaignée & des autres rafraîchiſſans anti-phlogiſtiques.

Le principe vital s'affoibliſſant à meſure que l'hom-

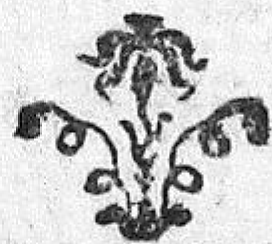
---

les perſonnes atteintes d'une vérole chronique, le trouvera petit, lent, rare, foible. Joſeph Struthius en avoit fait la remarque il y a plus de deux cents ans; chacun peut la vérifier. *Ars ſphygmica*, in-8°. 1540.

me s'éloigne de l'âge mûr, la vieillesse doit aussi faire éclorre des symptômes vénériens, & pour les mêmes raisons.

J'ai tâché d'expliquer un phénomène incontestable & important, sans faire intervenir la chimérique inaction où l'on suppose le virus plongé pendant une longue suite d'années, inaction d'où il sort enfin pour reprendre son activité naturelle & recommencer ses ravages. Si mon Etiologie ne satisfait pas tous mes Lecteurs, je desire bien sincérement qu'on prenne la peine d'en chercher une meilleure & qu'on la trouve. Ce point de théorie a tant d'influence sur la bonne pratique qu'il vaut bien la peine d'être éclairci.

Concluons cette longue mais utile discussion, par cette maxime trop peu connue, & dont il est à desirer que les jeunes gens se pénètrent de bonne heure, afin d'être en garde contre la contagion de l'exemple; concluons, dis-je, que pour juger si un homme a véritablement la vérole, il faut un grand fond de connoissances, d'expérience & de PROBITÉ.



CHAPITRE II.

Du Virus vénérien.

AVANT de parler des effets du virus vénérien, il conviendroit d'examiner ce que c'est que ce virus. Est-il un être quelconque distinct des humeurs animales dégénérées de telle ou de telle manière? La masse de ce virus qui circule aujourd'hui parmi les Européens, est-elle la même que Colomb & ses compagnons apportèrent d'Amérique? est-elle plus grande ou plus petite? si ce virus ou levain se multiplie, s'il amène les fluides animaux à sa propre nature, de quelle manière opère-t-il cette conversion, cette métamorphose? étend-il son action sur toutes nos humeurs, ou seulement sur quelques-unes? s'identifie-t-il également avec la salive, qui tend à l'alkalescence, & avec le lait, qui tend à l'acidité? qui prouvera jamais que telle soit la loi des affinités du virus, qu'il attaque les humeurs animales dans un ordre quelconque fixe & déterminé? par exemple, dans l'ordre que voici: la semence & les humeurs séminales, les humeurs de la peau, la muqueuse & la sébacée; la mucosité de la bouche & des narines; les humeurs onctueuses, des jointures & des membranes des muscles; la moëlle des os, la lymphe, les humeurs lymphatiques des yeux, le cérumen des oreilles, la bile, &c. Quelque

hypothèse qu'on adopte, si les forces vitales, subjuguées d'abord par le délétère, ne peuvent pas dénaturer à leur tour le virus vénérien, comment un corps, une fois infecté, pourra-t-il se dépouiller de tout virus? car enfin, puisqu'un atôme de virus a pu infecter toute la masse des liquides, la masse des liquides doit infecter, bien plus facilement encore, les nouvelles humeurs qui réparent les pertes continuelles du sujet infecté? y a-t-il des preuves positives, telles qu'on doit les exiger en physique, que le venin vérolique passe matériellement, &, comme parloient nos pères, *selon toute sa substance*, du corps malade au corps sain? à quelle dose doit-il être reçu pour donner des marques de sa présence? se modifie-t-il de telle manière, en parcourant les filières de l'organe à travers lequel il gagne l'intérieur de nos corps, qu'il soit plus ténace quand il a pris la route de l'urêtre, que lorsqu'il a suivi les sentiers tortueux du gland? est-il quelquefois fort & quelquefois foible, tantôt subtil & tantôt grossier? Sa virulence a-t-elle une certaine latitude? peut-il dégénérer, c'est-à-dire, être moins ce qu'il est essentiellement, & rester virus? être dénaturé, & néanmoins ne se laisser détruire ou chasser que par le même moyen auquel il cède quand il possède sa nature propre, quand il n'est pas *dénaturé?*

Par quelle énergie inconnue le virus peut-il rendre virulentes certaines humeurs, & leur laisser néanmoins les apparences qui leur sont propres? je veux

parler ici des fluides qui ſont réputés les principaux véhicules de la contagion, tels que le lait, la ſalive, la ſueur, la ſanie ſéreuſe, le pus, &c. Ce virus, ſi puiſſant lorſqu'il s'agit de tranſmuer les humeurs du corps humain en ſa propre nature, de leur imprimer le caractère ſpécifique qui le diſtingue des fluides animaux, perd-il toute ſon énergie, toute ſa force *commutative* lorſqu'il eſt aux priſes avec d'autres virus? pourquoi fait-il un virus de la ſalive, &c. & laiſſe-il ſubſiſter à côté de lui d'autres virus qui viennent partager le théâtre de ſes ravages? comment ſouffre-t-il que les virus ſcorbutique, ſcrophuleux, pſorique, dartreux, variolique, cancéreux, &c. jouent paiſiblement à ſes côtés leurs rôles divers (1)? Les auteurs claſſiques, pour qui la circonſpection eſt un devoir, & qui ne laiſſent pas d'admettre la coexiſtence de ces virus dans le même ſujet, ſe ſont-ils aſſurés que ces virus, quoique divers, n'ont rien de contraire ni d'excluſif. Car, s'il n'en étoit pas ainſi, ces virus s'entredétruiroient ou ſe modifieroient; tandis que, ſelon ces Ecrivains, ils jouiſſent ſans oppoſition chacun de ſes propriétés, & produiſent, chacun de ſon côté, les effets qui lui ſont propres, tout oppoſés & contradictoires qu'ils peuvent être, & cela dans

(1) Comme une contradiction de plus ou de moins ne coûte rien à certains Ecrivains, vous en trouverez qui vous diront, que le virus vénérien devient quelquefois virus ſcrophuleux.

le même temps & dans le même ſujet. Eſt-ce que pour le bien de la paix, le levain vérolique permettroit aux virus ſcorbutiques, dartreux, &c. de diſſoudre nos humeurs, à condition que ceux-ci ne trouveroient pas mauvais qu'il les coagulât ?

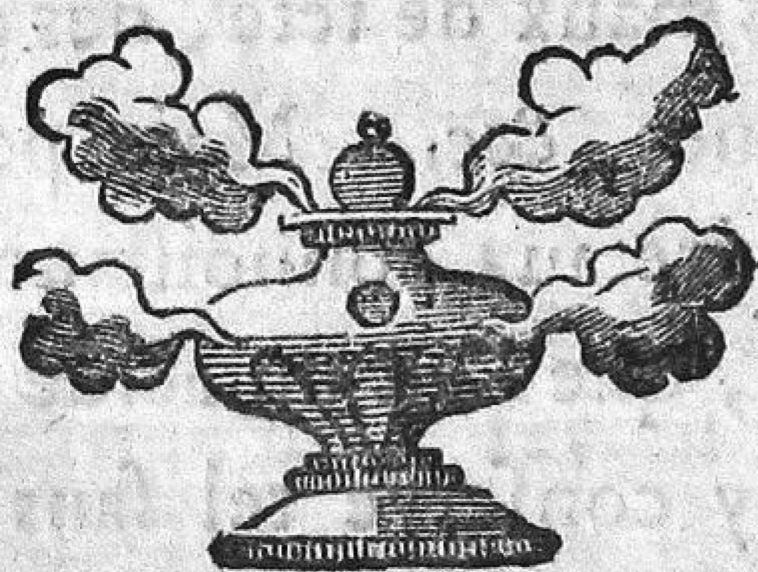
Mettons un terme à des queſtions inſolubles pour le vrai Praticien. L'ignorant ſyſtématique, l'enthouſiaſte inconſéquent les expliqueroient ſans doute. La difficulté n'exiſte que pour ceux qui ſavent la voir. Qu'il eſt humiliant pour la raiſon orgueilleuſe qu'un des plus grands efforts de l'eſprit humain ſoit de s'élever juſqu'au doute!

Admirons la ſagacité, le profond ſavoir de ces hommes privilégiés qui ſavent rendre raiſon de tout, & convenons humblement qu'à nos yeux le virus vénérien eſt un être purement intellectuel, abſolument inaſſignable, un être de convention, connu ſeulement par les effets qu'il produit médiatement ou immédiatement, ou par ceux qu'il eſt cenſé produire. Laiſſons à l'écart, comme oiſeuſes, toutes les queſtions relatives à la tranſmiſſion du virus d'un corps dans un autre, bornons-nous à répondre, ſi nous ſommes interrogés, que nous ſavons qu'à l'occaſion du contact immédiat de certaines parties d'un corps infecté de virus vérolique avec un corps ſain, il s'excite dans celui-ci des accidens déterminés par ce contact, & que nous ignorons tout le reſte.

Tout inſaiſiſſable qu'eſt le virus vénérien, il s'eſt trouvé

trouvé des Ecrivains qui, jugeant de ſa nature par ſes effets, ont prononcé qu'il étoit *acide*, avec autant de confiance que s'ils l'avoient ſoumis à l'analyſe la plus ſévère. De Blegny le ſuppoſoit tel; Aſtruc ne lui refuſoit pas ce caractère; un Auteur moderne fait de cette acidité la baſe de la théorie répandue dans ſes livrets. Quoique plus intéreſſé, ſans doute, que ces Ecrivains, à ſaiſir l'acidité du virus, pour accommoder la cauſe aux remèdes alkalins, que je propoſe, j'avoue que le caractère acide du virus vénérien ne m'eſt annoncé que par des effets; & ces effets, à combien d'autres cauſes ne peut-on pas les rapporter! L'épaiſſiſſement des humeurs dans le premier temps de la vérole, rend la ſuppoſition d'un acide ſpécieuſe autant que commode. La cachexie vénérienne eſt réelle. Comme toutes les autres affections cachectiques, la vénérienne abat les forces, produit les laſſitudes & les inquiétudes que les malades éprouvent dans les membres, & principalement vers les articulations; quelquefois même des maux de tête, des digeſtions viciées, des douleurs vagues, &c.... Mais pour admettre une cauſe auſſi contraire aux connoiſſances phyſiologiques & pathologiques, que l'eſt un acide préſent dans nos humeurs, qui s'y conſerve tel ſans former de combinaiſon qui l'enchaîne ou le détruiſe, & qui s'y reproduit ſans ceſſe, il faudroit quelque choſe de plus que la ſimplicité, la commodité & la fécondité d'une pareille hypothèſe. Cette acidité fût-elle la ſeule

cauſe qui pût rendre raiſon des phénomènes, il vaudroit mieux les déclarer inexplicables, que d'admettre une cauſe gratuite. Mais eſt-on réduit à cet aveu? Quand le virus vénérien ne ſeroit qu'irritant, propriété qu'on ne peut lui refuſer, ne ſuivroit-il pas de ſon action ſur nos organes, des ſpaſmes dans les ſolides de tout genre, des gênes dans le mouvement des liquides, principalement dans la circulation des ſucs blancs; des ſtagnations de ces mêmes ſucs; des épaiſſiſſemens, des engorgemens, &c.? De-là des duretés dans le prépuce, les corps caverneux, l'urètre, &c.; de-là les bubons, les exoſtoſes, &c. Tout s'explique, comme on voit, ſans recourir à l'acidité du virus vénérien. N'allons donc pas augmenter le nombre des ſuppoſitions gratuites : nous n'en avons que trop. A cet égard il vaudroit mieux perdre qu'acquérir.



CHAPITRE III.

Des Méthodes anti-vénériennes.

QU'EST-CE que la difficulté du diagnosti de la vérole, dans quelques circonstances embarrassantes, si l'on vient à la comparer avec la difficulté plus grande encore, de choisir, entre les diverses méthodes, la plus appropriée au cas spécial où se trouve le malade soumis à nos soins. Le mercure ne guérit pas toujours; il est des cas où ce minéral, de quelque manière qu'on l'administre, ne détruit pas le virus vénérien. On ne reconnoît point ces cas *à priori*; ce n'est que par une suite de traitememens infructueux, qu'on vient à bout enfin de les discerner. Telle est sur cet objet la décision des Livres dogmatiques. S'il en est ainsi, l'on doit plaindre les malades placés dans l'exception, lorsqu'ils tombent dans les mains des partisans outrés des frictions; car il est telle méthode d'administrer ce remède, qui constitue véritablement une maladie réelle, toujours accompagnée de quelque danger. Je veux parler de la méthode avec pleine salivation. On sait que cette ancienne manière d'administrer le mercure a beaucoup perdu de son crédit. La méthode par extinction s'est principalement enrichie de ses pertes. Il semble que ce soit moins la raison que le hasard qui décide un jeune Chirurgien

a préférer la ſalivation à l'extinction. Il préférera la dernière, s'il fait les premiers pas dans l'étude de ſon art à Montpellier ; peut-être fera-t-il le choix contraire, ſi les écoles de Paris commencent ſon éducation.

Les partiſans de l'extinction conviennent tous que la méthode contraire peut guérir. Les zélateurs de la ſalivation ſont moins accommodans ; ils exigent la ſalivation, comme condition eſſentielle du ſuccès. Cependant ils ſont quelquefois forcés de modifier cette déciſion rigoureuſe; car enfin les frictions, même dans leurs mains, n'excitent pas toujours la ſalivation. Ils conviennent donc, pour ne pas trahir l'intérêt de leur cauſe, que les frictions ſans ſalivation guériſſent quelquefois; mais ils exigent que l'abſence du flux de bouche dépende de l'inaptitude du malade à ſaliver, & non des moyens employés pour évacuer, par d'autres couloirs que la bouche, les matières fondues par le mercure. Comme il eſt des malades qu'on ne ſauroit faire ſaliver ſans les expoſer aux plus grands dangers, ils avouent encore que ces malades peuvent guérir, quoiqu'on détourne, à certaine époque du traitement, l'humeur fondue, vers d'autres émonctoires. Mais, ce qui doit ſurprendre, après tous ces aveux, c'eſt qu'ils ne s'obſtinent pas moins à ſoutenir, que la méthode par extinction n'eſt pas ſûre, qu'il faut exciter la ſalivation, & ſur-tout ne pas la modérer. A les entendre, le flux de bouche n'eſt jamais conſidérable, quand le traitement eſt bien

conduit ; rarement passe-t-il alors *dix livres par jour.* Je frissonne lorsque je considère un malheureux condamné pendant quinze, vingt jours & davantage, à dégorger, plus ou moins douloureusement, dix livres de liqueur infecte, dans l'espace de vingt-quatre heures (1)

Si l'on entend les deux partis, ils ont l'un & l'autre pour garant de la bonté de leur méthode l'expérience. L'expérience ne parle donc pas le même langage à tous les hommes, elle les accorderoit ; ou bien l'expérience, semblable *aux cloches de Varennes* (2), ne dit-elle à chacun que ce qu'il est résolu d'entendre ? Pour bien apprécier les résultats de l'expérience, il faudroit beaucoup de savoir, de discernement, & sur-tout beaucoup d'impartialité ; conditions qui vont rarement ensemble, & qui rendront toujours infiniment rares les bons observateurs & les bonnes observations.

Laissons ces hommes prévenus, qui semblent craindre qu'on les désabuse, suivre obstinément les sentiers de la routine. Mais rappellons à ceux qui cherchent de bonne-foi les motifs capables de fixer leur choix,

---

(1) Au milieu de ces deux classes de partisans outrés du mercure, on voit le grand Boerhaave conserver toute sa vie une répugnance extrême pour les frictions, & n'y recourir jamais. Sanchez, Observ. sur les Malad. vénér., pag. 187.

(2) Pantagruel, Chap. 26.

que l'expérience ſeule, quelque copieuſe qu'on la ſuppoſe, eſt non-ſeulement inutile, mais nuiſible, lorſqu'on la ſubſtitue aux dogmes. L'expérience nue & privée de cette critique ſage qui l'apprécie, la décompoſe, l'analyſe, flatte également toutes les opinions, & fournit des armes aux opinions même contradictoires; & comme elle les fait naître, elle les détruit l'une par l'autre, lorſqu'on vient à les attaquer avec l'arme de la raiſon.

Un des argumens favoris des partiſans de la ſalivation, c'eſt qu'il faut une forte & abondante *Criſe*, pour guérir la vérole; & ils ajoutent, que de toutes les voies par leſquelles l'humeur peut s'évacuer, comme celles des ſelles, des ſueurs, des urines, &c. la plus avantageuſe eſt ſans contredit les conduits ſalivaires. Cette erreur, ou ſi l'on veut, cet abus du mot *criſe*, qui ne ſeroit d'aucune conſéquence, ſi l'on n'en inféroit pas la néceſſité d'une évacuation abondante & ſenſible, eſt fort ancienne dans les Livres de l'Art. On la voit d'abord paroître dans l'ouvrage de Thierry de Hery, & de-là paſſer dans celui de Paré, ſon contemporain & ſon copiſte. Oubliée pendant plus d'un ſiècle, elle fut repriſe par de Blegny, qui la fit valoir en homme d'eſprit. Cet ancien Médecin-Chirurgien, en Ecrivain conſéquent, ne s'expoſa pas au juſte reproche de troubler la criſe en purgeant pendant la ſalivation, comme l'ont fait depuis quelques modernes. Il eſt en effet contraire à toute règle

médicale, de contrarier la nature, lorsqu'elle travaille utilement à la dépuration des corps impurs. On sait le sort que cette doctrine a eu depuis : c'est la juger, que d'observer ici, qu'aucun Ecrivain d'un certain ordre, ne l'admit jamais, & que Sydenham, Boerhaave, Astruc, &c. ne l'ont pas même honorée d'un mot de réfutation. En effet, ces grands hommes pouvoient-ils ignorer que les maladies chroniques se guérissent comme elles sont produites, lentement & sans secousses. Ce ne sera point par de copieuses, mais par de légères évacuations, qu'on pourra les surmonter; ce ne sera point non plus en poussant vigoureusement par la salive, les selles, les urines, les sueurs, &c. mais en évacuant par un ou plusieurs de ces émonctoires, d'une manière douce & presque insensible, les matières fondues par les médicamens; ce ne sera pas enfin en épuisant le sang, mais en le corrigeant, en détruisant le virus qui l'infecte, qu'on ramènera la santé.

Une autre raison alléguée en faveur de la salivation, c'est qu'elle seule peut annoncer que le mercure agit. On doit en croire sur sa parole un Ecrivain qui déclare ne reconnoître qu'à cet indice l'action du mercure; mais il ne faut pas laisser ignorer aux jeunes gens qu'ils ont dans le pouls du malade une boussole sûre : que l'artère soit développée, que ses battemens soient amples sans être fréquens; alors, qu'ils se tiennent pour assurés, non-seulement que le mé-

dicament agit, mais encore, qu'il agit avec ſuccès. Sans cette condition, le flux de bouche lui-même, non plus que les autres évacuations, ne promettent que des traitemens infructueux ou des guériſons illuſoires.

C'eſt une choſe bien étrange que le préjugé de la ſalivation, quand on l'enviſage dans ſa ſource. Jean Carpi, Chirurgien de Bologne en Italie, inſtruit par les Ecrits des Arabes, que le mercure eſt utile aux vieux ulcères, en éteignit, dit-on, dans de la graiſſe & l'appliqna ſur un ulcère, dont il ne pouvoit venir à bout par les moyens ordinaires (1). La ſalivation ſurvient au grand étonnement du Chirurgien; il héſite; mais voyant l'état de l'ulcère s'améliorer, il reprend courage, continue l'application de ſa pommade, entretient la ſalivation & guérit le malade. Fidèle à l'une des maximes fondamentales de la Médecine empirique, l'imitation ſcrupuleuſe, Carpi ne ſépare pas l'action utile du mercure, de l'excrétion de la ſalive. Il croit ces deux choſes inſéparables, frictionne dans la vérole, alors caractériſée, ſelon Fallope, par des ulcères ou puſtules à la peau (2),

---

(1) On prétend que Carpi reçut ſa méthode d'un Barbier de Veniſe. Cette prétention peut être fauſſe; mais on ne peut nier que l'emploi des frictions dans les maux vénériens, avec ou ſans ſalivation, ne fût connue du temps de Carpi, par Vigo, par Wendelin. Hock, par Catanée, A. Bolognini, Almenar, &c.

(2) On ſait que les puſtules étoient plus fréquentes dans l'in-

fait saliver, guérit; & pendant trois siècles les Praticiens, aussi dociles au précepte de Carpi, qu'il l'avoit été lui-même à l'observation, font saliver sur sa parole. Si Carpi eût guéri son malade sans flux de bouche, cette évacuation, non moins douloureuse que dégoûtante, n'eût jamais passé que pour un accident, pour un inconvénient de la méthode des frictions. Lorsqu'enfin la raison se fit entendre aux Médecins de Montpellier (1), & qu'ils voulurent séparer la salivation de l'action utile du mercure, l'habitude étoit contractée; on voulut à peine les entendre: les conquêtes de la raison furent retardées par l'empire du préjugé. Ce préjugé s'affoiblit de jour en jour; mais il existe encore, & il se soutiendra jusqu'à ce qu'un Livre dogmatique impartial (2) fasse tomber

---

vasion de la maladie, qu'elles ne le sont aujourd'hui. Le virus s'est-il donc modifié? non; mais on fortifioit autrefois; on affoiblit aujourd'hui. On peut en dire autant des exostoses, devenues plus fréquentes dans le second période, c'est-à-dire, à mesure que les pustules sont devenues plus rares.

(1) Ce n'est pas que la méthode par extinction ait pris sa source dans cette école; on en trouve des vestiges dans Wendelinus Hock, Massa, Am. Lusitanus, Luc. Ghinus, Sorbait, & plus marqués que par tout ailleurs, dans Hery, pag. 55 & 120; mais c'est à Montpellier qu'elle a reçu la forme sous laquelle on l'a vu se répandre & acquérir de la célébrité.

(2) Les Livres classiques devroient être un des travaux des corps enseignans. Chaque coopérateur apporteroit sans doute ses opinions, ses erreurs, ses préjugés; mais détruits par les opinions,

des mains des jeunes gens, certains Ouvrages, où tout, jusqu'aux contradictions les plus choquantes, est mis en œuvre, pour prolonger leur nuisible existence.

Une autre cause qui conservera quelque temps des partisans à la salivation, c'est le génie imitatif. L'anarchie qui règne dans les différentes branches de l'art de guérir, fait qu'il reste ouvert à quiconque veut s'y glisser. Pour se charger des cas vénériens les plus graves, les jeunes gens n'attendent pas l'instruction que ces cas exigent : ils ont vu faire leurs maîtres, ils se croient en état de faire aussi bien qu'eux. Ont-ils vu frictionner jusqu'à la salivation? ils frictionnent jusqu'à faire saliver. Quand l'âge viendra leur apprendre à raisonner, quand ils en seront capables, il sera trop tard; l'habitude sera prise. Sourds à la raison, ils feront dans l'âge mûr par habitude, ce qu'ils ont fait dans la jeunesse par imitation.

Nos réflexions sur la salivation paroîtront outrées ou peu solides aux partisans de cette méthode; mais au moins ils ne sauroient nous soupçonner de partialité. Car enfin, quel autre intérêt que celui de l'humanité nous feroit préférer la méthode par extinction à la méthode par salivation, lorsque nous enseignons à se passer de l'une & de l'autre, comme

---

les erreurs, les préjugés contraires, ils disparoîtroient dans la discussion : il ne resteroit que la raison & la vérité!

nous nous en passons nous-même depuis plus de quinze ans.

Il n'en est pas de même de ce qui nous reste à dire sur l'efficacité générale & absolue de ces deux méthodes. Dans une maladie quelconque, la guérison emporte avec elle l'idée de la disparition des symptômes & des accidens qui l'accompagnoient. Ici c'est autre chose ; la guérison de la vérole, par les frictions, consiste principalement dans la dépuration des humeurs, dans l'expulsion ou la destruction du virus (1) qui les infectoit, & par conséquent dans la suppression de la cause qui produisoit les accidens. Mais pour les accidens eux-mêmes, ce n'est pas la même chose; il semble que la sphère d'activité des frictions ne s'étende pas jusqu'à eux. Une observation, que bien d'autres sans doute ont faite avant nous, c'est qu'il seroit difficile de trouver, même parmi les remèdes qui n'ont eu qu'une vogue passagère, un anti-vénérien qui ait aussi peu d'empire sur les accidens vénériens, que les frictions mercurielles. Qu'on en juge par le tableau suivant, tableau d'autant plus fidèle, que pour éviter tout soupçon de partialité, je l'emprunte du plus zélé, comme du plus instruit, des partisans des frictions mercurielles. Astruc fait deux classes des maladies ou des accidens qui résistent au traitement par les frictions : 1°. Les mala-

(1) Voyez ci-devant, Chap. 2.

dies qui restent après l'usage des frictions mercurielles, mais qui sont guérissables ; 2°. les maladies presque incurables, qui restent quelquefois après les frictions mercurielles.

Première Classe.

Il y a deux espèces principales de vérole, l'une qui attaque les fluides ; & l'autre les solides.

Après la guérison de la seconde, il reste ordinairement des vices dans les solides, tels que les suivans. 1. La gonorrhée, soit récente, soit habituelle, subsiste après les frictions. 2. Les poireaux vénériens. 3. Le phimosis & paraphimosis habituels. 4. Les condilômes, les crêtes & les autres excroissances de l'anus & des parties naturelles. 5. La fistule à l'anus & la fistule lacrymale. 6. Les douleurs de rhumatisme & de goutte. 7. Les dartres & la gratelle. 8. Les gersures des mains. 9. Les ulcères opiniâtres. 10. Les différentes espèces de caries des os 11. Le scorbut, 12. Les écrouelles, &c.

Seconde Classe.

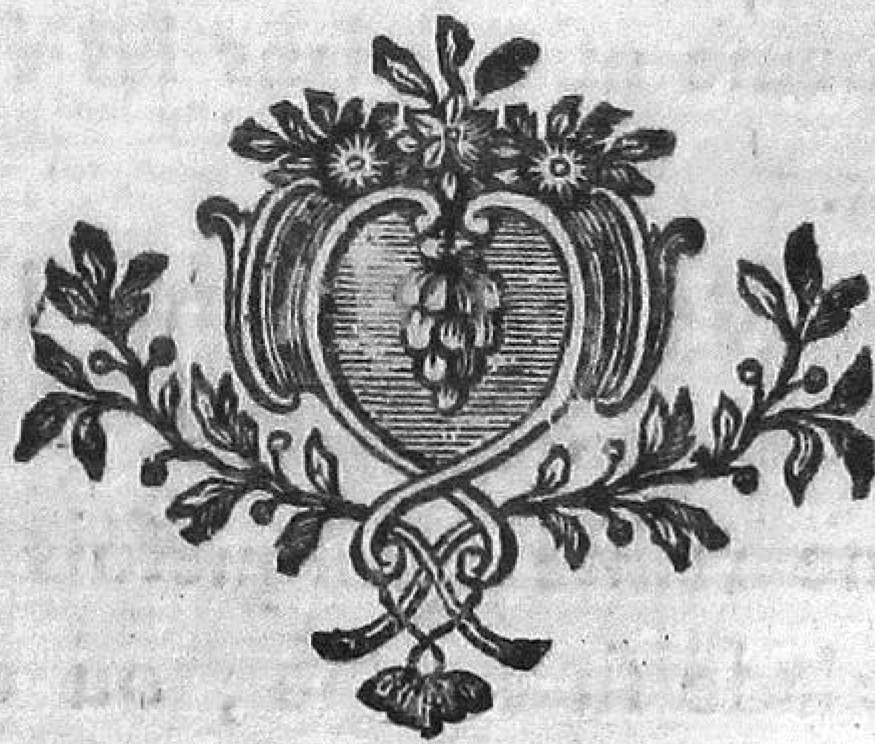
13. Les tumeurs des testicules. 14. Les courbures de la verge dans l'érection (1). 15. L'impuissance.

---

(1) Cet accident, bien marqué, ne s'est présenté qu'une fois dans notre pratique, & il a été guéri très-facilement. Voyez ci-après, le Chap. XI, *Des duretés des Corps caverneux*.

16. Les nodus, les ganglions, les tubercules, les tumeurs gommeuſes. 17. Les exoſtoſes vraies. 18. Les douleurs dans les os. 19. Les cancers qui dépendent d'une cauſe vénérienne. 20. L'ulcère de la matrice. 21. La paralyſie vérolique. 22. Le tremblement des membres qui vient d'une cauſe vérolique. 23. L'alopécie ou la chute des poils. 24. L'affaiſſement du nez.

Je pourrois charger ce tableau de tous le traits négligés par Aſtruc, & reprocher aux frictions leurs mauvais effets, tant propres qu'accidentels; mais je fâcherois les partiſans outrés de ce remède, gens excluſifs, par conſéquent intolérans, qu'il importe de ménager, lorſqu'on veut vivre en paix.



CHAPITRE IV.

Des Anti-vénériens nouveaux, & des épreuves auxquelles on les soumet.

ON a fait beaucoup d'expériences pour constater légalement l'efficacité ou l'inefficacité d'une multitude d'anti-vénériens nouveaux, & toujours il est arrivé de deux choses l'une : ou qu'on a rejetté le remède, tantôt comme mauvais en lui-même, & tantôt comme inférieur au mercure; ou bien qu'on l'a reçu comme utile. Dans ce dernier cas, les Commissaires n'ont guères manqué d'être suspectés de condescendance ou de corruption. Ce qui est arrivé tant de fois, arrivera toujours, si l'on s'obstine à conserver la forme usitée dans les épreuves des nouveaux remèdes.

Il n'est point de maladie pour laquelle on manque de remèdes, même vantés, & il n'est point de maladie qui ne résiste quelquefois à ces remèdes; soit que le malade succombe, ou qu'il conserve son infirmité. Il ne faut donc pas rechercher, dans les épreuves qu'on fait subir à l'anti-vénérien proposé, s'il guérit toutes les véroles, mais s'il en guérit quelques-unes, & s'il guérit celles-là, sûrement, agréablement, promptement. On doit ensuite comparer

les effets du remède ou des remèdes anti-vénériens les plus accrédités, avec ceux du nouvel agent. Si dans quelques cas, ce dernier guérit mieux que les remèdes connus, on doit l'adopter, ſpécifier les cas où il mérite la préférence, le répandre & l'accréditer. Car exiger d'un remède qu'il guériſſe toutes les complications des maladies vénériennes, c'eſt demander plus qu'on ne peut obtenir. Un remède anti-vénérien ne laiſſeroit pas d'être précieux, quoiqu'il embraſſât un moins grand nombre de cas que le mercure, pourvu qu'il fût plus doux, plus commode ou plus ſûr dans ſes effets, pour le petit nombre de cas contenus dans ſa ſphère d'activité. Et comment apprécier, comment évaluer au juſte le mérite reſpectif d'un remède nouveau, ſans expériences comparatives! Des Commiſſaires vous diront: ſur douze malades, ſix ont été guéris, trois ne l'ont pas été, & les trois autres ſont reſtés dans un état douteux. Qu'eſt-ce à dire? Faudra-t-il donc rejetter le nouveau remède parce qu'il ne guérit pas toujours, parce qu'il ne convient pas également à tous les tempéramens, à toutes les conſtitutions, à toutes les complications du virus vénérien! rejettez donc le mercure & ſes préparations. Il eſt tel Hopital du Royaume, où ſur cent vénériens, il ne s'en trouve pas trente à la fin du traitement, qu'on puiſſe réputer guéris. S'il vous faut des remèdes infaillibles, cherchez ailleurs; le mercure ne l'eſt point. Quel parti donc prendre? le voici.

Un homme quelconque se prétend possesseur d'un anti-vénérien, qu'il annonce comme nouveau. Ne repoussez pas cet homme. Assurez-vous seulement de deux choses : l'une, que son remède, aux doses énoncées, n'est ni mortel ni nuisible ; l'autre, qu'il n'est pas contenu dans la liste des anti-vénériens déja jugés. Il seroit abusif de rejuger sans cesse le même médicament ; & l'on sait que la plupart des remèdes nouveaux ne sont que des remèdes renouvellés. Quelquefois même ils ne sont que les remèdes qu'on trouve dans nos pharmacies, opérés par des procédés grossiers, que l'art a proscrits, lorsqu'il a trouvé des procédés plus simples ou plus expéditifs. Ces précautions prises, accordez au nouveau venu le nombre de malades qu'il demande, à condition qu'il consignera cent cinquante livres par chaque individu mis en expérience : on verra bientôt la double utilité de cette consignation. D'un autre côté, chargez un ou plusieurs Chirurgiens, du nombre de ceux qui dirigent les Hopitaux anti-vénériens, seul ou accompagné des consultans qu'il voudra choisir, d'un nombre égal de malades, que celui-ci traitera selon la méthode adoptée dans son Hopital. Quant à la distribution des malades, afin de bannir tout soupçon de partialité, on les réunira dans le même appartement ; des Commissaires constateront leur état, & le certifieront par leurs signatures. Cela fait, le proposant choisira le premier malade, le Chirurgien le second ;

fecond, le propoſant choiſira le troiſième; le Chirurgien le quatrième, & ainſi de ſuite, juſqu'au nombre convenu. Avant de paſſer plus avant, diſons que le choix des Commiſſaires ne peut appartenir qu'aux Sociétés qui cultivent l'art de guérir. L'homme étranger à cet art, ne ſauroit faire un choix raiſonné. Il pourroit tout au plus conſulter la voix publique, & la voix publique ne ſait ce qu'elle dit : on l'entend repéter avec la même complaiſance le nom d'un ſtupide, fameux par ſes ſottiſes, & celui de l'homme habile, illuſtré par ſes ſuccès.

Revenons à nos malades. Pour la commodité des Commiſſaires, on les réunira dans le même lieu. Des perſonnes intelligentes ſeront chargées de tenir regiſtre des moindres circonſtances de l'un & de l'autre traitement. Tous les huit jours les Commiſſaires conſtateront l'état actuel des malades. Enfin, le temps demandé par l'inventeur du nouveau remède étant expiré, ils dreſſeront un procès-verbal de l'état des perſonnes traitées, ſur deux colonnes parallèles, afin de rendre plus ſenſible la différence des réſultats. Ici finiroient les fonctions des Commiſſaires, ſi tous les malades du Chirurgien étoient guéris. Dans la ſuppoſition contraire, le propoſant pourroit demander & obtenir le délai qu'il croiroit néceſſaire à l'entier ſuccès. Le Chirurgien en profiteroit auſſi, ſi l'état de ſes malades exigeoit une prorogation de ſoins. Après l'expiration du délai, les

résultats seront constatés dans la forme ci-dessus prescrite.

Ou tous les malades traités par le proposant sont guéris, ou ils ne le sont point tous. Dans le dernier cas, si les malades manqués par le nouveau remède sont en plus grand nombre que ceux manqués par la méthode mise en opposition, ou seulement à nombre égal, la consignation, destinée à mettre un frein nécessaire à la cupidité du charlatanisme, servira de dédommagement à ses victimes. Les malades, non guéris par le remède nouveau, se partageront l'entière consignation.

Dans le cas où tous les malades traités par le nouveau moyen seroient guéris, ou au moins, dans le cas où le proposant auroit guéri plus de malades que le Chirurgien, les essais seroient recommencés jusqu'à trois fois. Si le nouveau remède conserve ses avantages, l'inventeur mérite une récompense; on ne sauroit la lui refuser. Mais dans aucun cas, s'il n'a d'ailleurs la mission légale de pratiquer, il ne doit être admis à distribuer, vendre, administrer son remède. Plus ce remède est supérieur aux moyens connus, plus on doit se hâter d'étendre ses bienfaits en le rendant public. Accorder un brevet, est sans doute un expédient très-simple & sur-tout très-économique pour récompenser l'inventeur; mais un brevet est une arme dont l'homme étranger à l'art de guérir ne peut qu'abuser. Qu'on suive cette marche, &

bientôt l'on verra s'éclipser les demandeurs de brevets, qui ne sont quelquefois que les prête-noms de certains hommes cupides, qui mettent en avant des gens sans ressources comme sans aveu, pour que la honte attachée au métier de charlatan n'arrive pas jusqu'à eux. Ils rendent cet hommage à la décence publique, qu'ils en prennent le masque.

Quelquefois l'amour de l'humanité mal-entendu produit les mêmes effets que le charlatanisme. Avec les meilleures intentions du monde, on s'enthousiasme, sans savoir pourquoi, d'un remède impuissant ou dangereux; & plus on étoit élevé par la voix publique au-dessus de l'erreur, moins on veut avouer qu'on s'est trompé. On a vu le célèbre Van-Swieten protéger le sublimé corrosif sur parole, & mettre dans la protection qu'il accordoit à ce dangereux médicament, une constance qui n'appartient qu'à la conviction. » Van-Swieten, surchargé d'affaires importantes, » ne pouvoit pas s'occuper lui-même des expériences » qu'il jugeoit nécessaires pour apprécier les effets du » sublimé corrosif. Il chargea de ce soin les Médecins de quelques Hopitaux. Parmi ceux qu'il ho- » nora de sa confiance, il s'en trouva qui, dans » la vue de s'attirer sa bienveillance, ne craigni- » rent point de lui faire de faux rapports, & de » se vanter dans leurs relations, d'avoir guéri des » malades par *centaines* & par *milliers*. Croyant avoir » affaire à des gens intègres & éclairés, Swieten

» n'eut pas de peine à croire vrais & sincères les suc-
» cès dont on berçoit sa prévoyante sagacité. Si ce
» grand homme avoit connu le peu de succès ré-
» sultans de ce remède, les dangers qu'il faisoit
» courir aux personnes mises en expérience, & les
» évènemens funestes qui suivoient son administration,
» loin de protéger ce remède, il l'eût replongé sans
» doute dans l'oubli d'où il l'avoit tiré.... Une chose
» qui doit surprendre dans l'histoire du sublimé cor-
» rosif, c'est que notre premier médecin, huit ans
» avant d'accorder à ce remède la protection qui l'a
» mis en vogue, fit chasser du service militaire le
» Chirurgien-major du Régiment de Dignen, pour
» l'avoir fait prendre à un jeune cavalier, qui tomba
» dans l'étysie (1).... Parmi les milliers de malades
» que le Docteur Locher disoit avoir guéris par le
» sublimé corrosif, il comptoit ceux que le déses-
» poir avoit portés à s'évader de l'Hopital, ceux qui
» étoient sortis des remèdes comme ils y étoient en-
» trés; quelques-uns presque aveugles, ou sourds, cra-
» chant le sang; les femmes grosses accouchées d'enfans
» morts pendant le traitement, &c. «.

Le Lecteur stupéfait des imputations graves qu'il vient de lire, ose à peine en croire ses yeux. De pareilles anecdotes lui paroissent incroyables; il en

---

(1) Cet accident est trop ordinaire au sublimé corrosif, pour qu'on puisse l'attribuer à la mauvaise administration.

cherche l'Auteur & ne se persuade pas qu'il ose se montrer. Que le Lecteur se détrompe : ces anecdotes sont attestées & publiées par un témoin oculaire dont le témoignage contrebalanceroit celui de Van-Swieten lui-même, quand ce premier Médecin auroit vu les faits qu'il raconte; en un mot, c'est le premier Chirurgien de l'Empereur, qui contredit après avoir vu, le premier Médecin du même prince, qui a cru sans prendre la peine de voir, c'est le célèbre M. de Branbilla, digne à tous égards de seconder les grands projets de bienfaisance de son auguste maître (1).

Nous desirerions pouvoir séparer la cause du sublimé de celle de Van-Swieten, afin d'éviter l'injuste soupçon d'en vouloir à la mémoire de ce Médecin, tandis que notre unique but seroit d'opérer une réforme utile dans l'abus étrange qu'on fait aujourd'hui du médicament qu'il a divulgué, pour la seconde ou troisième fois.

Dans les reproches faits à Van-Swieten par M. Bran-

(1) Ce savant Chirurgien commence avec succès dans les états de l'Empereur, en faveur de la Chirurgie, l'heureuse révolution consommée en France par le célèbre M. de la Martinière. Voyez, dans tout leur détail, les anecdotes mentionnées au texte, dans son *Trattato Chirurgico-Pratico*, *sopra il Flemmone. In Milano*, 1777, in-4°. Part. 2, pag. 272 & seq.

M. Sanchez est absolument dans la même opinion que M. Brambilla. » Je suis entièrement convaincu, dit ce Médecin, que M. le

billa, renouvellés par M. Sanchez (1), l'erreur peut être involontaire; il peut avoir été trompé par des expérimenteurs infidèles. En est-il de même des reproches qu'on entrevoit dans l'anecdote qui nous reste à publier. Tout le monde connoît la franchise, la modération, la candeur qui caractérisoient M. Sanchez, & qui respirent dans ses écrits. C'est néanmoins de cet homme respectable que nous apprendrons si Van-Swieten a mis dans les éloges prodigués au sublimé corrosif, la bonne-foi qu'on devoit atten-

---

Baron Van-Swieten a été, dans cette occasion, la dupe des cour- » tisans, ainsi que M. le Chevalier Pringle celle des Chirurgiens » des Hopitaux dont il avoit la direction, tous louant à outrance » la teinture de sublimé corrosif, que ces deux savans Médecins » avoient introduite dans la Pratique de la Médecine «. *Observ. sur les Maladies Vénériennes*, Paris, 1785, in-12. pag. 149.

» (1) M. Van-Swieten a conseillé la teinture de sublimé cor- » rosif sans les précautions que je lui avois communiquées; mais » les Médecins & Chirurgiens auxquels il avoit ordonné d'en » faire l'essai, lui en rapportèrent des effets merveilleux, sans » avoir eu la précaution de mettre deux fois par jour les malades » dans le bain de vapeur : il a publié, sur la foi de ses adula- » teurs, les bons effets qu'ils assuroient en avoir obtenus. La » même chose est arrivée en Angleterre à M. Pringle; il a préco- » nisé la même teinture d'après le rapport des Chirurgiens qui » étoient sous son commandement, & qui s'occupoient plus à » lui plaire, qu'à déclarer ce qu'il y avoit de nuisible dans l'ad- » ministration de ce remède «. *Observations sur les Maladies Vénériennes*, par M. Sanchez, pag. 144.

dre d'un austère républicain, d'un homme revêtu des suprêmes dignités de l'art qu'il professoit.

» Dès 1742, j'avois appris d'un Chirurgien Alle-
» mand, qui avoit été pendant plusieurs années en
» Sibérie, dit M. Sanchez, qu'on y faisoit usage
» du sublimé corrosif dans la maladie vénérienne.
» ....il me dit seulement qu'il donnoit le sublimé dans
» l'eau-de-vie de grain, & qu'immédiatement après
» il faisoit entrer les malades dans le bain de vapeurs
» russe, où ils suoient selon leurs forces «. M. Sanchez fixa la dose du remède, l'administra conjointement avec les bains russes, & ne tarda pas à s'appercevoir
» que ce médicament étoit plus sûr, & avoit plus d'effi-
» cacité, si le malade entroit d'abord dans le bain russe,
» & prenoit le remède lorsqu'il commençoit à suer;
» laissant aller les sueurs selon les forces, & se
» mettant au lit, en sortant du bain, dans une
» chambre chaude placée à côté. Ce fut alors, con-
» tinue M. Sanchez, que je communiquai les effets
» de ce remède à M. le Baron Van-Swieten, qui
» m'en témoigna publiquement sa reconnoissance;
» mais je suis surpris qu'il n'ait fait aucune mention
» de l'utilité des bains de vapeurs pendant l'usage
» de ce remède, & qu'au lieu de ce bain il ait con-
» seillé la décoction de racines de guimauve & de
» réglisse, dans quelque partie de lait, ou quelque-
» fois seulement la décoction d'orge ou d'avoine,
» mêlée avec la quatrième partie de lait. Je suis en-

» core plus surpris que cet Auteur respectable ait » avancé, que je lui avois communiqué que la sa- » livation paroissoit ordinairement chez les malades » qui faisoient usage du sublimé corrosif. Il est vrai » que je l'ai vu survenir chez les malades qui, » après être sortis du bain, n'avoient pas eu soin » de se tenir chaudement, & s'étoient refroidis; » mais je n'ai jamais vu ni observé la moindre saliva- » tion chez les personnes qui s'assujettissoient rigou- » reusement au régime prescrit ci-dessus « (1).

Voilà les plaintes infiniment modérées de M. Sanchez. Nous ignorerons toujours ce qui porta M. Van-Swieten à mutiler, par un silence réfléchi, la méthode d'administrer le sublimé corrosif; mais nous savons que les bains russes n'existent ni dans l'Allemagne, ni dans le reste de l'Europe méridionale. Conserver à ces bains l'importance que l'expérience leur accordoit dans le traitement par le sublimé, n'étoit-ce pas renvoyer le remède qu'on vouloit répandre, dans les climats d'où l'on venoit de le tirer.

En même temps que l'archiatre de Vienne tronquoit & mutiloit la méthode, peut-être exagéroit-il les succès du sublimé corrosif; il est au moins certain qu'il étendoit beaucoup plus loin que l'archiatre de Russie, la sphère d'activité de ce médicament. Ecoutons ce dernier, &, comme lui, défendons-nous

(1) Ibid. pag. 3 & suiv.

également de l'enthousiasme qui ne voit point, & de la mauvaise-foi, qui ne veut pas voir. » On sait » par des Ouvrages publiés en Angleterre & en » France, que ce remède a manqué plusieurs fois. » Malgré ces autorités, je ne balancerois point à » faire usage du sublimé corrosif, *de la manière ci-» dessus décrite*, *si j'avois à ma disposition des bains de » vapeurs, construits à la russe*, & que les symptô-» mes vénériens se montrassent à la superficie du » corps, comme sont les ulcères, les dartres croû-» teuses, les exostoses, la carie, les condylomes, &c. » car si la maladie vénérienne ne se manifestoit pas » de cette manière, & que je n'eusse pas le secours » des bains de vapeurs, je n'entreprendrois jamais » de guérir cette maladie avec le sublimé corrosif, » quoique ce remède ait été vanté par des Médecins » très-renommés » (1). Est-ce avec cette circonspection que Van-Swieten a recommandé l'usage du sublimé? Si l'enthousiasme simulé de ses adulateurs est devenu réel & vrai dans sa tête, il faut le plaindre; c'est un tribut qu'il payoit à la foiblesse humaine: s'il ne partageoit point l'enthousiasme qu'il tâchoit d'inspirer, que faut-il penser de sa personne & de ses écrits.

Parmi les diverses causes qui devoient accréditer le sublimé corrosif en France, même indépendam-

(1) Ibid. pag. 9.

ment de ſon efficacité, l'on doit mettre au premier rang l'opinion qui s'eſt formée inſenſiblement, & comme par communication, dans la tête des ignorans, & par conſéquent dans la tête du plus grand nombre, que le ſublimé corroſif, ayant réuſſi dans quelques maux rebelles aux mercuriaux ordinaires, réuſſiroit également contre les maux vénériens en général, ſans attendre que la néceſſité de ce vigoureux agent fût indiquée par l'impuiſſance des moyens plus doux. Mais ils ſe trompent étrangement dans leur conſéquence. Un *ſtimulus* quelconque eſt néceſſaire pour ſolliciter les ſolides à broyer les fluides épaiſſis; mais un *ſtimulus* trop fort augmente les ſtaſes, les engorgemens, & chaſſe les matières non fondues en des lieux foibles, où il les cantonne & les retient. Un *ſtimulus* trop foible n'irrite pas aſſez les ſolides; leur force atténuante, car les ſolides ſeuls atténuent, eſt inférieure à la tendance des fluides lymphatiques vers l'épaiſſiſſement; celle-ci l'emporte & la maladie réſiſte à l'aiguillon trop foible, où même elle va croiſſant. C'eſt ici que le ſublimé corroſif, le précipité blanc, le vitriol de mercure ou la portion ſoluble du turbith, le turbith lui-même, le mercure doux, la panacée, &c. développeront avec ſuccès leur puiſſante énergie.

Je raiſonne, & je ne m'appercois pas que j'ai affaire à la tourbe des imitateurs, qui ne raiſonne point. La véritable cauſe de la préférence qu'ils accordent

au ſublimé corroſif, c'eſt le bon marché : car puiſque les Charlatans titrés ſont ſoufferts, accueillis, je dirois preſque recherchés, il faut qu'une infinité de guériſſeurs, qui dévaſtent la capitale, traitent à leur taux, & rivaliſent avec eux, par le prix comme par la conduite, & quelquefois par l'ignorance & par les mœurs.

Une ſeconde cauſe, non moins puiſſante, c'eſt la fauſſe opinion où ſont les routiniers, que le ſublimé guérit indépendamment de la bonne adminiſtration. Ils vont, & j'en ai reçu cent fois l'aveu, juſqu'à ſe perſuader qu'il n'y a point de règle pour diſcerner les cas où le ſublimé peut convenir; qu'il n'y a pas de méthode pour l'adminiſtrer avec toute la ſûreté qu'il comporte, & tout le ſuccès qu'on en peut attendre. La ſeule choſe eſſentielle à leurs yeux, c'eſt de le donner à petite doſe. Les diſpoſitions phyſiques du ſujet, ſon tempérament, ſa conduite actuelle, &c., tout cela n'eſt que minuties, qu'ils négligent ſciemment; bien ſûrs de trouver au beſoin, après le non-ſuccès, des ſubterfuges capables d'excuſer leur conduite aux yeux des Conſultans qu'ils ſe choiſiront. Ils n'ont point exigé que le malade renonçât à ſon train de vie ordinaire, parce qu'il auroit cherché des guériſſeurs plus commodes, maintenant ils allèguent les ſuites néceſſaires de ce train de vie, qu'il leur plaît d'appeller imprudences, & qui le ſont en effet; mais qu'eux ſeuls ont perdu le droit

de qualifier ainsi; parce qu'ils les ont prévues, sans vouloir les prévenir, de peur de se rendre trop difficiles, & que les malades n'allassent chercher ailleurs des guérisseurs plus accommodans.

Qu'on n'infère pas de ces considérations générales, que le sublimé corrosif ne guérit point la vérole. Nous avons reconnu le contraire ailleurs; mais nous avons dit aussi très-affirmativement qu'il ne convient point, qu'il est même pernicieux aux personnes fort sensibles, aux femmes vaporeuses, aux bilieux, aux mélancoliques, &c., & nous avons ajouté, qu'en pareille circonstance, il augmente les accidens, & n'attaque point la cause.

On pourroit peut-être alléguer quelques exemples de personnes de cette constitution, guéries impunément & sûrement par le sublimé corrosif. Si l'on en trouve, qu'on pese les circonstances de ces guérisons, & l'on se convaincra que l'absence des accidens qui sont propres au sublimé ne le justifient point; qu'une illusion fort ordinaire met ici l'apparence à la place de la réalité. Les premiers principes de la chymie, les élémens les plus simples de l'art de formuler, font voir dans certaines manières d'administrer le sublimé, des décompositions successives, qui transforment, émoussent, dénaturent ce sel, sans le concours de l'organe qui le reçoit. Les tisanes les plus simples, le lait, quelques eaux communes.... décomposent le sublimé corrosif. Les restes d'alimens qu'il rencontre dans l'esto-

mac & le *duodenum*, continuent la décompoſition commencée dans les vaſes, par les véhicules terreux; les boiſſons, & ſur-tout les matières terreuſes, plus ou moins abondantes dans les premières voies, l'achèvent peut-être. En un mot, il arrive toujours d'une manière obſcure, ce qu'on voit arriver d'une manière très-claire, lorſqu'on adminiſtre le ſublimé dans l'eau de chaux. Ici la décompoſition eſt plus conſidérable & plus manifeſte, mais elle n'eſt pas plus réelle que dans le petit nombre de cas où des perſonnes très-ſenſibles ont pris impunément le ſublimé corroſif. Telle eſt la ſource de l'illuſion : on donne véritablement du ſublimé, on le donne à telle ou telle doſe; mais il eſt de ces circonſtances où le malade ne reçoit point de ſublimé; il en eſt d'autres où il n'en reçoit qu'une partie; il en eſt enfin où tout le ſublimé reçu ſe décompoſe dans les premières voies, & ſe dépouille entièrement du terrible aiguillon qui le rend ſi redoutable à la claſſe de malades indiquée plus haut.

Diſons nettement, une fois pour toutes, ce que nous penſons du ſublimé corroſif. Réſervé pour les cas déſignés par Boerhaave, & reſtreint aux doſes autoriſées par ce grand homme, il pouvoit augmenter les reſſources de l'art; étendu à preſque tous les cas d'infection vénérienne, augmenté dans ſes doſes, adminiſtré par toutes ſortes de mains, il eſt un vrai fléau. Le bien qu'il fait, d'autres anti-vénériens le feroient comme lui : le mal ſeul lui appartient exclu-

ſivement. Le grand nom de Van-Swieten n'impoſera point à l'homme inſtruit. Swieten étoit homme, il avoit ſes foibleſſes, & c'en étoit une ſans doute de s'obſtiner, & de mettre tout en œuvre pour faire proſpérer un remède adoptif dont il avoit entrepris la fortune.

Avant de mettre fin à ce Chapitre *Des anti-vénériens nouveaux*, nous croyons devoir entrer dans quelques détails ſur notre propre remède, *l'alkali volatil.* Toujours preſſé, dans mes Ecrits, d'arriver au but, & plus occupé de les reſſerrer que de les étendre, j'avois négligé dans la première édition de cet Eſſai, des éclairciſſemens, qui me ſembloient alors peu néceſſaires, ſur les eſpèces d'alkali volatil, eſſentiellement les mêmes, mais différentes à raiſon des procédés divers par leſquels on les retire du ſel ammoniac ou des ſubſtances animales. L'expérience & les fréquentes queſtions qui m'ont été faites à cet égard, m'ont prouvé depuis, que dans la claſſe de Praticiens réputés inſtruits, les connoiſſances chimiques les plus triviales ſont moins répandues qu'on ne ſe l'imagine.

L'alkali volatil, que j'emploie de préférence à tous les autres, eſt celui qu'on retire du ſel ammoniac, par l'intermède des alkalis fixes, ſelon le procédé du *Codex* de Paris. Cet alkali eſt en même temps un des plus doux, & le plus ſûr dans ſes doſes. Pour avoir à cet égard la plus grande certi-

tude, j'exige que ce ſel ſoit concret & ſec. Lorſqu'il eſt humide ou liquide, on ignore dans quelle proportion la portion ſaline eſt contenue dans le véhicule qui l'humecte ou le diſſout; & par conſéquent on ne peut doſer le remède que par appréciation, ce qui n'eſt pas ſans inconvénient. A cela près, ſon action & ſes propriétés ſont abſolument les mêmes.

Je rejette l'alkali volatil concret & fluide, tiré de la corne de cerf, des os & des autres ſubſtances animales; par ce qu'il retient, à moins qu'on ne le convertiſſe en ſel ammoniac, ce qui le rendroit fort cher, une petite portion d'huile empyreumatique, infiniment déſagréable au goût. Il eſt plus doux que celui que je préfère, il eſt moins actif; mais je ne doute point qu'en augmentant la doſe de quelques grains par gros, il ne produiſît les mêmes bons effets que l'alkali volatil tiré du ſel ammoniac.

J'exclus auſſi l'alkali volatil concret du *Commerce*: il eſt tiré par la craie, & beaucoup plus foible que celui qu'on obtient par l'intermède des alkalis fixes. Il eſt impoſſible que dans l'alkali volatil du commerce, tout ſoit alkali. On ſuppoſe que dans le ſel ammoniac l'acide & l'alkali ſont en poids égal; par conſéquent on ne peut obtenir au plus, d'une livre de ſel ammoniac, que huit onces d'alkali volatil concret, & je ne crois pas qu'on en obtienne communément au-delà de cinq. Lorſqu'on décompoſe le ſel ammoniac par la craie, le produit eſt tout

concret, & s'élève jusqu'à xiv, xv, xvj, & même xvij onces. Tout, dans ce produit, n'est donc pas alkali volatil. Ce n'est pas dans un Ouvrage de la nature de celui-ci, qu'on doit rechercher en quoi consiste cette augmentation de poids. Est-ce le gas crayeux, l'eau, la craie, ou le sel ammoniac non-décomposé, qui font cette augmentation, ensemble ou séparément? Dans quelle proportion concourent-ils à cette augmentation, &c.? il suffit au Praticien de savoir qu'en donnant dix-huit grains d'alkali volatil tiré par la craie, il n'en donne au plus que neuf, & que ces neuf grains, selon toute apparence, n'agissent pas aussi puissamment que neuf grains d'alkali volatil concret, tiré par les alkalis fixes, c'est-à-dire, tel que je le demande dans cet Essai.

Nous donnons la même exclusion à l'alkali volatil, dégagé du sel ammoniac par l'intermède de la chaux. On appelle ce sel alkali volatil *caustique*, à cause de son âcreté brûlante, & alkali volatil *fluor*, parce qu'il est de son essence d'être fluide; il devient doux lorsqu'il perd sa fluidité. L'alkali volatil du commerce pèche par défaut d'action; celui-ci, par l'excès contraire, puisqu'il cautérise & détruit les parties auxquelles on l'applique. Le véhicule affoiblit sa causticité, mais ne la détruit pas. Je sais qu'on l'a donné quelquefois avec succès, & qu'on a jugé vaines les justes craintes que je tâchois d'inspirer. J'ai dans les mains des relations d'où l'on se croit en

en droit d'inférer, qu'on peut, à des doses convenables, employer ce sel, comme on emploie l'alkali volatil concret. Toutes les observations qui tendent à prouver l'innocuité de l'alkali volatil caustique, ont été faites dans l'Inde, en Amérique, ou sur nos flottes & celles des Anglois, pendant la dernière guerre, c'est-à-dire, dans des circonstances où l'on n'avoit sous la main que cette espèce d'alkali volatil. Or, personne n'ignore que cet alkali perd en vieillissant de sa causticité, ou reprend de son gaz, même dans les vaisseaux fermés, & qu'on n'ouvre point. Combien plus aisément doit se *gazer* l'alkali caustique conservé dans un vaisseau où l'on puise souvent, & qu'on ne bouche pas toujours avec l'attention & la célérité nécessaires, pour ne lui laisser que la moindre communication possible avec le gaz méphitique, abondamment répandu dans l'atmosphère. Je présume donc que sous l'étiquette d'*alkali fluor*, se trouvoit réellement un alkali volatil doux. Au reste, l'alkali volatil *fluor* est à l'alkali volatil concret, ce que la lessive des savonniers est à l'alkali concret tiré du tartre ou du nitre, au sel de soude, &c. Maintenant que les Praticiens se décident dans leur choix. En conseillant l'alkali volatil, je garantis l'usage & non l'abus. S'ils désapprouvent ma timidité, puissent-ils ne pas donner lieu un jour de blâmer leur imprudence & leur témérité!

L'alkali volatil caustique, trop actif pour être ap-

pliqué ſans riſque à nos foibles organes, eſt ſuſceptible d'être adouci par ſa combinaiſon avec les huiles, & de former avec elles un véritable ſavon. Ce médicament, trop peu connu des Chirurgiens François, eſt un moyen très-puiſſant qu'ils ont tort de négliger. Il réunit aux propriétés que Fuller attribue à ſon *liniment volatil* (1), la vertu anti-ſcrophuleuſe, anti-pſorique, anti-vénérienne : voici ſa formule.

℞. Alkali volatil très-cauſtique, ... ℥j.

Verſez-le dans une capſule de verre, & ajoutez peu-à-peu, en même temps que vous agiterez le mêlange en rond avec une ſpatule d'ivoire,

Huile d'amandes douces, ... ℥ij

On ceſſe d'agiter le mêlange dès qu'il a pris une conſiſtance de crême, & on le verſe dans un bocal à large ouverture. Au bout d'un petit nombre de jours, il eſt déja parvenu à la conſiſtance d'extrait liquide, quelquefois même à celle du ſavon médical ordinaire.

Le fréquent uſage que je fais depuis long-temps de ce médicament, qu'on pourroit appeller *ſavon animal*, dans tous les cas où je veux réſoudre, m'a mis à portée de l'apprécier. Je l'ai vu fondre & diſſiper des noyaux de glandes inguinales, reſtes d'anciens bubons, des tumeurs ſcrophuleuſes fort an-

(1) La formule de Fuller eſt trop vague ; on peut la ſuivre & n'obtenir ni *liniment* ni ſavon.

ciennes, des exostoses fausses non enflammées, des empâtemens rebelles du prépuce, & beaucoup d'autres accidens du même genre.

En observant attentivement l'action du savon animal, j'ai vu qu'elle étoit double : une portion agit comme topique sur le lieu qui le reçoit, l'autre portion est résorbée & devient médicament interne. Cette dernière agit sur tous les solides & les fluides du corps humain, comme agiroit l'alkali volatil pris par la bouche : il stimule, augmente l'action des solides, & produit le *mouvement fébrile*, d'où dépend l'atténuation ou la fonte, qui atteste & garantit la guérison de la cachexie vénérienne. Il fait plus, il pousse aux urines ou aux sueurs, selon des circonstances dont le Praticien peut disposer à son gré. Ces observations, plusieurs fois répétées, m'ont conduit à penser, que des frictions méthodiques avec le savon animal, guériroient la vérole, aussi sûrement & plus commodément que l'alkali volatil pris par la bouche. Des essais déja tentés avec succès, m'affermissent dans mon opinion; mais ils ne sont pas assez décisifs pour m'autoriser à réduire en méthode & proposer avec confiance les frictions de savon animal. Si quelqu'un les tente, il éprouvera comme moi, qu'il faut faire entrer par cette voie un peu plus d'alkali volatil que par la bouche; que lorsqu'on les fait sur des peaux très-sensibles, on doit étendre le savon dans un quart, un tiers, &c. de beurre de

cacao, ou de quelqu'autre excipient; qu'il faut purger de temps en temps...... Mais j'oublie que je ne fais que proposer de légères tentatives, faites avec un remède étrange autant que nouveau, & qu'il n'est pas temps encore de rédiger la méthode selon laquelle il conviendroit de l'administrer (1).

Au hasard de faire rire les Praticiens routiniers, je terminerai l'exposition de mes expériences & de mes vues sur les alkalis volatils, par une anecdote relative à la vertu antivénérienne de la matière qui les fournit. » J'ai appris en Russie, dit M. Sanchez, » de personnes dignes de foi, que les Persans se » guérissent de la maladie vénérienne, de la manière » suivante : le malade se met tout nud dans une la- » trine jusqu'au col, avec une espèce de chapeau sur » la tête, afin que la vapeur des matières échauffe » la respiration & toute la tête (2). On lui fait pren- » dre des liquides seulement pendant 21 jours, qu'il y » reste. Il y dort, & au bout de ce temps, il sort

(1) J'ai quelque idée confuse d'avoir lu dans Frédéric Hoffmann, qu'une vérole confirmée fut guérie par des frictions faites avec une sorte de pommade ou liniment composé de camphre dissous dans l'huile. Si ce fait est vrai, il fournit une probabilité de plus en faveur des frictions qu'on feroit avec le savon animal.

(2) Sans doute que les latrines de Perse & de Pologne n'ont point de méphitisme; autrement les malheureux qui s'y plongent jusqu'au col, courroient risque de n'en point sortir vivans.

» parfaitement guéri, & ſon corps renouvellé. En
» Pologne, on traite de la même manière ceux qui
» ſont attaqués de la Plique Polonaiſe, & ils ſont
» guéris. Ceux qui ſont atteints de la maladie véné-
» rienne, & qui veulent s'aſſujettir à cet horrible
» remède, ſont également guéris (1) «. Nous croyons devoir nous diſpenſer de tirer de ces faits les inductions qu'elles préſentent en faveur des alkalis volatils; ce ſeroit un travail ſuperflu pour ceux de nos Lecteurs qui ſont en état d'en profiter, il ſeroit inutile aux autres.

---

(1) Obſerv. ſur les Malad. vénérienn. pag. 109. Voy. auſſi dans Camerarius (*Sylloge memorabilium*, *Centur. IX*, *pag. 75*) l'hiſtoire d'un Mendiant qui ſe guérit de la vérole, en reſtant un certain temps plongé juſqu'au col dans le fumier de cheval.



CHAPITRE V.

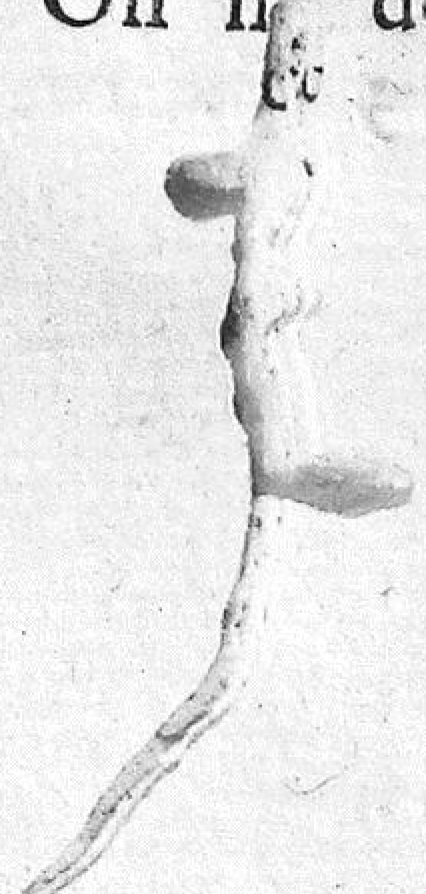
Des Préparations.

On commet d'énormes fautes dans l'administration des moyens généraux, destinés à frayer la voie aux frictions mercurielles, lorsque, conduit par la routine, on ne saisit pas l'esprit des préceptes relatifs *à ces préparations.*

On débute presque toujours par une ou plusieurs saignées. Cependant si le malade n'est pas pléthorique, ces saignées ne peuvent que lui nuire ; or, la plupart de ceux que leurs maux forcent à recourir à un remède tel que les frictions, sont dans un état très-contraire à la pléthore.

On purge, en débutant, trois ou quatre fois & davantage. Mais qu'attend-on de ces purgations? veut-on entraîner une portion du virus? On ne fait donc pas attention que ce n'est point par cette voie que se fait la dépuration; & quand ce seroit par-là qu'elle devroit se faire, les humeurs n'étant pas atténuées, ces évacuations préliminaires ne sauroient produire aucun bien réel. Disons plus, il faut du phlegme, du véhicule, quand on veut fondre ou atténuer : l'entraîner avant le temps, ou trop abondamment, c'est nuire à l'action des fondans, en général, & des anti-vénériens en particulier.

On ne doit avoir en vue dans l'usage des pur-



gatifs, que d'entraîner doucement les gros excrémens À la vérité, cette précaution eſt eſſentielle; car ſi on la négligeoit, le ventre venant à ſe ſerrer, comme il arrive d'ordinaire dans le cours du traitement, la chaleur que les frictions déterminent ameneroit bientôt les matières fécales à la putréfaction abſolue, & les miaſmes échappés de ce foyer putride iroient infecter les humeurs, qui n'ont déja que trop de tendance à la putréfaction, & produiroient la fièvre. Ce repompement des miaſmes qu'un trop long ſéjour des excrémens dans les inteſtins a mis en liberté, explique, pour le dire en paſſant, d'une manière ſimple & naturelle, comment la conſtipation ſeule, indépendamment de la quantité des matières retenues, peut donner & donne en effet le mal de tête, la fièvre, &c.

Du même principe découle auſſi la néceſſité de tenir le ventre libre pendant le cours du traitement. Car le mercure & les autres anti-vénériens, tendent à produire la diathèſe putride, & par-tout où cette diathèſe ſe rencontre, la liberté du ventre eſt de la plus grande importance. Pourquoi donc le commun des Praticiens néglige-t-il cette indication? c'eſt que la routine le veut ainſi.

On inonde les malades de tiſanes humectantes; on les baigne ſouvent, & long-temps. L'uſage indéterminé de ces moyens eſt encore pernicieux. Suppoſons un individu dont les ſolides ſoient flaſques,

peu irritables & les liquides surabondans en phlegme; un tel malade a certainement moins besoin de frein que d'aiguillon. Pourquoi donc épuiser ses forces, en ôtant le ressort à ses solides? Le cas que je suppose se présente souvent dans la pratique, tant par la constitution propre aux habitans de ce climat, que par l'effet de la maladie elle-même, qui, presque toujours accompagnée de cacochilie & de cacochimie, exclut nécessairement la pléthore, & produit souvent l'atonie. Enfin, s'il est vrai, comme le pensoit Thierry de Hery, que les pituiteux & les femmes, en général plus pituiteuses que les hommes, soient, à raison de leur constitution, plus difficiles à guérir que les personnes d'un autre sexe & d'une autre tempérament, est-il raisonnable de se créer des obstacles pour avoir le plaisir de les renverser.

Mais supposons la nécessité de porter dans les solides & les liquides beaucoup de phlegme. Les bains sont-ils donc le moyen le plus propre à produire ce double effet? Boerhaave n'en jugeoit pas ainsi. Il préparoit ses malades en les mettant dans une chambre chaude & au lit; il leur faisoit boire une décoction de racines de chien-dent, de squine, de salsepareille, d'orge mondé, très-chaude, à la dose de quatre onces, toutes les heures, jusqu'à ce qu'il parût dans les urines un sédiment blanchâtre & pesant; signe auquel on reconnoît que les humeurs sont délayées & sans cohésion inflammatoire. Les ma-



lades étoient préparés ainſi pendant ſix ou ſept jours; & toujours entretenus dans une douce tranſpiration. Si cette manière de préparer les malades aux traitemens anti-vénériens ne mérite pas une préférence abſolue ſur la méthode triviale, peut-on nier au moins qu'elle ne ſoit préférable dans bien des circonſtances, & que l'oubli où elle eſt tombée, ne ſoit une véritable perte pour l'art de guérir.

Je penſe avec le célèbre Sydenham, qu'en général on ne ſent pas aſſez le prix des forces; on les épuiſe, ſans ſonger qu'elles ſeront néceſſaires pour ſoutenir les fatigues du traitement : c'eſt, dit plaiſamment le Médecin Anglois, couper les jarrets à ceux qu'on mène au combat (1).

C'eſt ſur les vues que je viens d'expoſer, que les bons Praticiens règlent les préparations; car pour eux il n'y a pas de règle générale; c'eſt toujours de l'état actuel du malade qu'ils tirent les indications : tantôt ils omettent toute préparation, tantôt ils y inſiſtent

---

(1) *Quæritur utrum corpori, conſtantibus adhuc viribus, vegeto & valenti, ac proinde frangendis inimici conatibus haud impari; an eidem miſſione ſanguinis & tenui diœta jam debilitato rectiùs committatur venenum* (le mercure)? *Haud dubiè ſatiùs eſſe duxerit æquus rerum æſtimator nihil agere, quàm ita importunè ſatagendo nocere. Quid, quòd experientia teſtatur, nullis evacuationibus, aut alio modo infirmatos ſalivationis impetum multò meliùs ſuſtinere, quàm eos, quorum quaſi ante prælium inciſi ſunt nervi?* Epiſt. Reſponſor. 2.

beaucoup, comme par exemple, lorſque leur malade a la peau ſèche, la fibre très-irritable, les humeurs épaiſſes & dépourvues de phlegme. Ils craindroient ici que les liquides n'ayant pas été aſſez délayés, ni les ſolides aſſez humectés, la fièvre, accident formidable dans cette circonſtance, s'emparât du malade, pendant l'action du mercure. Il faut, l'on ne ſauroit trop le répéter, ſe tenir d'autant plus en garde contre l'activité de cet agent, qu'il n'eſt pas plus poſſible d'évaluer *à priori* ſa force *abſolue*, que de graduer à volonté ſa force *relative*.

Voilà les principes d'après leſquels je preſcris les remèdes préparatoires, dans les traitemens par l'alkali volatil. Il eſt maintenant inutile que j'entre dans le détail des préparations.

Quant à la clôture, la raiſon nous dit qu'il eſt utile, ſouvent même néceſſaire de tenir les malades, quelque traitement qu'ils ſubiſſent, dans une chambre cloſe & modérément échauffée; mais l'expérience de ſon côté témoigne que la clôture n'eſt pas toujours une condition eſſentielle au ſuccès. Les Charlatans, s'emparant du petit nombre de faits favorables au penchant qu'ont tous les hommes à repouſſer loin d'eux toute gêne & toute contrainte, ſe ſont ſervis de ces faits pour décrier l'utilité de la retraite, que la prudence exige dans les véroles confirmées. Si cette opinion dangereuſe bornoit ſes fâcheux effets aux malades qui ſe livrent à cette ſorte de gens, le

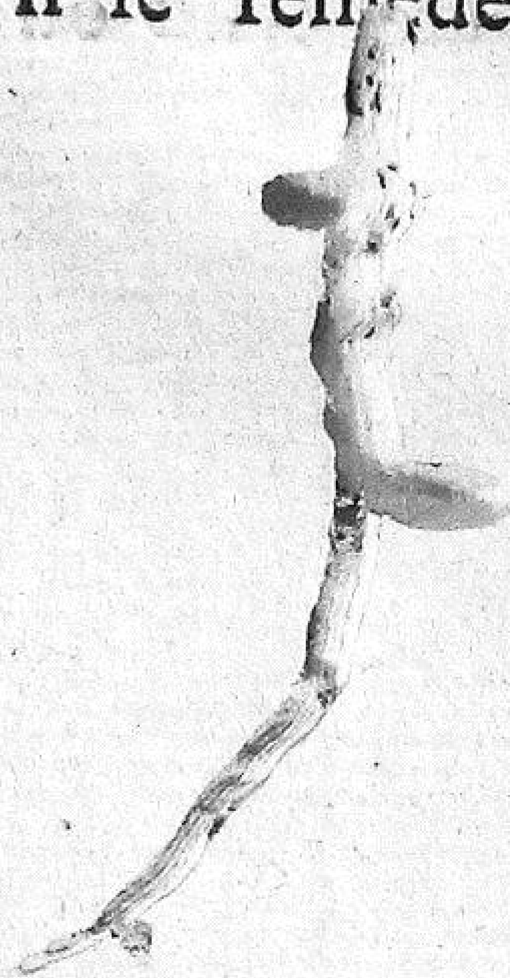
mal ne ſeroit pas grand; il faut bien qu'ils portent la peine de leur ſotte crédulité. Mais elle influe ſur ceux même qui vont puiſer les ſecours de l'art dans ſa véritable ſource : rarement s'abſtiennent-ils d'oppoſer à l'utile ſévérité de nos méthodes, la trompeuſe douceur des procédés empiriques. Ils ne ſe prêtent qu'imparfaitement à ce qu'on exige d'eux ; & même n'étant pas convaincus de la néceſſité de ce qu'ils ont promis d'obſerver, ils cherchent ſans ceſſe des prétextes nouveaux pour s'autoriſer à étendre des adouciſſemens qu'ils ont arrachés par importunité. De-là réſulte un tort réel pour l'art & pour ſes Miniſtres. Car ſi le ſuccès n'eſt pas tel qu'on peut le deſirer, le malade, après s'être mis de moitié dans le traitement, ſe gardera bien de prendre ſa part du manque de ſuccès : il a commencé par être indocile & raiſonneur, il finira par être injuſte & ingrat.

La clôture n'eût-elle d'autre avantage que celui de tenir le malade à portée de faire ce qui lui eſt preſcrit, & de le faire, de la manière & aux heures fixées, elle ſeroit d'un très-grand prix. Mais elle en a d'autres, elle lui ſauve mille écarts, elle le défend contre les intempéries de l'air, auquel il eſt d'autant plus ſenſible que ſes ſolides ſont irrités par le remède dont il fait uſage; elle le préſerve enfin d'une multitude d'accidens inflammatoires, qui menacent ſur-tout les malades traités par le mercure crud ou

par ses préparations. Les partisans outrés de ce minéral vous diront, qu'il fond puissamment les humeurs, & que c'est à raison de sa propriété fondante qu'il excite la salivation. Cependant qu'on saigne les malades dans les premiers jours de la salivation, on leur tirera du sang d'un rouge vif, épais, en un mot, du sang véritablement inflammatoire.

On n'est pas d'accord sur la température qu'il convient de donner au lieu que le malade occupe : quelques-uns la règlent d'après l'impression qu'ils en reçoivent; d'autres la déterminent au thermomètre. La première mesure est infidelle, parce que le Chirurgien, qui ne passe que quelques instans dans l'appartement, & qui d'ailleurs ne porte pas en lui le foyer de chaleur maladive que le remède allume & entretient chez le malade, trouve toujours trop bas un degré trop haut pour celui-ci. La seconde est infidelle aussi, parce que le même degré ne convient ni à tous les malades, ni au même malade aux différentes époques de son traitement. D'ailleurs le thermomètre suspendu contre un mur ne rend pas la vraie température de l'air de l'appartement : il faudroit, pour éviter cette erreur, l'accrocher au fauteuil, ou aux rideaux du lit du malade, &c.

Quelle mesure peut-on donc prendre ? La sensation agréable du malade : les sueurs dépuratoires viendront sans être déterminées par l'excès de la chaleur, si le remède porte à la peau; & les sueurs qu'une



forte chaleur produiroit, ne ſeroient pas dépuratoires, ni par conſéquent profitables (1).

Cette règle ne peut pas ſervir à meſurer la chaleur dans les Hopitaux, où l'on renferme juſqu'à cent malades dans la même chambre. En général, on donne la chaleur trop forte dans ces lieux-là; & c'eſt une des principales cauſes de la décompoſition putride, ou ſcorbut factice, qui vient aſſaillir une grande partie des malades ſur la fin du traitement, de l'hydropiſie qu'il n'eſt pas rare de voir ſuccéder à la diathèſe putride, enfin de l'étiſie, ſi ſouvent funeſte, &c. C'eſt par de ſemblables malheurs que le *grand remède* a paru juſtifier le reproche qu'on lui a ſouvent fait, de guérir la maladie, & de tuer le malade.... Mais ne pénétrons pas dans ces pieux aſyles: on ne peut admirer aſſez leurs fondateurs, ni plaindre aſſez l'indigent qui s'y réfugie.

---

(1) Graces aux expériences hardies de M. Alexandre, célèbre Chirurgien d'Edimbourg, on ſait aujourd'hui que la trop forte chaleur ſupprime la ſueur. *Experimental Eſſays*, pag. 160.



CHAPITRE II.

Des Pauses.

Les pauses que j'ai tant recommandées, sont tantôt nécessaires, & tantôt seulement utiles. Quelque foible que soit un malade, on ne doit pas craindre de lui donner l'alkali volatil à demi-dose, & quelquefois à dose entière. Mais ce seroit abuser de la douceur même du remède, que d'en continuer autant l'usage sans interruption chez les personnes épuisées de longue main, que chez les sujets qui conservent des forces, avec la faculté de manger & de digérer assez d'alimens pour les soutenir. Les sujets épuisés & très-foibles ne peuvent manger que peu à la fois, & l'usage du remède s'oppose à ce qu'ils mangent souvent; car les alimens pris fréquemment rencontrant le remède dans les premières voies, en émousseroient ou anéantiroient l'action. Il est donc essentiel de multiplier les pauses, & de ne pas continuer long-temps de suite l'usage de l'alkali, dans les cas de foiblesse & d'épuisement.

Il y a plus, quoique les malades aient des forces suffisantes pour soutenir un long usage du remède, l'expérience nous a fait connoître qu'il est utile de le suspendre, pour laisser agir paisiblement & sans secousses la portion déja passée dans les vaisseaux :



si l'on se hâte, les liquides ne sont pas delayés dans la même raison que les solides sont sollicités; d'où il arrive que les engorgemens existans deviennent plus compactes, que de nouveaux se forment, que la peau se sèche, que le corps s'enflamme, &c. Le temps de repos, employé principalement à rétablir les forces dans les cas de foiblesse, sert dans cette circonstance à porter beaucoup de véhicule dans les humeurs, à humecter les solides, à leur rendre la souplesse que le remède leur a fait perdre, & à calmer l'érétisme. L'utilité des pauses est sur-tout très-marquée lorsque les fluides sont épais, le système vasculaire & le tissu adipeux engoués. Elles seroient essentielles, si l'on avoit à combattre des engorgemens, des obstructions considérables, si la fièvre existoit, &c.

L'activité du remède augmente assez ordinairement pendant le temps de repos, & la raison m'en paroît simple : pendant l'usage du remède, le ventre est libre; il se serre dès qu'on l'a cessé. L'action du remède, quoiqu'effectivement moindre pendant la constipation, devient respectivement plus forte, parce qu'elle est plus concentrée. Le même effet suit l'usage de tous les fondans; leur action, tout étant égal, est plus forte lorsque le ventre est serré, que lorsqu'il est libre. Le mercure lui-même n'a pas d'autre marche : la salivation une fois excitée vient-elle à s'arrêter, ou le ventre à se serrer? l'activité du

mercure, qui roule dans les vaisseaux, acquiert de nouvelles forces; l'agitation du malade augmente & devient même quelquefois extrême & funeste.

J'ai cru devoir joindre au précepte d'établir des pauses, lesquelles auroient pu paroître inutiles aux gens de l'art, qui, pour la plupart, aiment à aller vîte, les considérations qui lui servent de base.

Il me semble que les *intermissions* & les *reprises* dont j'ai parlé plus haut, seroient placées avec fruit dans le traitement, quel qu'il puisse être, des véroles invétérées. Je n'ai jamais pu parvenir à me convaincre, qu'un traitement de 40, de 50 jours puisse guérir radicalement de pareilles maladies. Le commun des Praticiens, dira-t-on, tient le fait pour indubitable. Cet argument est d'un très-grand poids sans doute, mais il est incapable de ramener à l'opinion générale celui que ses réflexions en ont écarté. D'ailleurs tous les Praticiens ne sont pas tellement d'accord sur ce point, que je ne puisse en avoir quelqu'un pour moi. Vigo (1) & N. Massa (2) mettoient quelquefois des semaines, des mois entiers entre une friction & celles qui la devoient suivre. Si Boerhaave n'a pas révoqué en doute la sûreté des guérisons opérées dans l'espace de cinq à six semaines, au moins est-il constant qu'il étoit plus pénétré de la crainte

(1) *Practic. de Additionn. Lib. v, initio, pag. 903.*

(2) *De Morbo Gallico, Tract. IV, Cap. 2.*

des

des récidives, que les Praticiens de nos jours. Jugeons-en par le temps qu'il exigeoit pour un traitement ordinaire. *Pergendum*, dit-il, en parlant de la salivation, *donec omnia symptomata evanuerint, vulgò per 36 dies. Tum subinde leni dosi mercuriali utendum per alios 36 dies, ut lenissimæ sputationis maneat vestigium.* Ce double traitement ne rassure pas entièrement Boerhaave; il tient encore son malade au régime pendant un ou deux mois, *quum ferè semper aliquid hæreat, unde sepultus resurgat morbus, novasque vires capiat* (1). Qu'on joigne ensemble ces différentes époques du traitement, qu'on y ajoute au moins quinze jours pour les préparations, l'on aura de bon compte cent quarante-sept jours. Je demanderois moins de temps pour guérir les vieilles véroles, mais j'en ferois un autre usage; le voici.

Quelqu'ancienne que soit une maladie, si les symptômes cèdent dans le cours d'un traitement de cinq ou six semaines, bien fourni de mercure, on tient la guérison pour radicale & sûre. J'en juge autrement; je présume que les accidens reparoîtront, ou pourront reparoître, & voici sur quoi je fonde ma conjecture. Je soupçonne dans ce malade, prétendu guéri, beaucoup d'humeurs viciées, non à la vérité dans le grand torrent de la circulation, où la dépuration a dû s'opérer, mais dans le tissu cellulaire,

(1) Aphorisme 1476, 1477.

dans le parenchyme des viſcères, dans les glandes & les follicules glanduleux, dans les tuyaux capillaires de tout genre : les ſolides eux-mêmes en ſont pétris ; car ils ont ſouffert des pertes journalières pendant le temps qu'a duré l'infection, & ces pertes ont été journellement réparées aux dépens des humeurs imprégnées de virus. L'état phyſique du malade prétendu guéri, étant tel que nous l'annonçons, qu'arrivera-t-il lorſqu'il aura quitté les remèdes? le principe conſervateur, qui tend ſans ceſſe à donner à nos fonctions toute la perfection dont elles ſont ſuſceptibles, déſobſtruera peu-à-peu les vaiſſeaux & le tiſſu cellulaire, déſengouera les glandes & les viſcères, & ramènera dans le torrent de la circulation des miaſmes contagieux, qui ne tarderont pas à pulluler, à ſe multiplier à l'infini, & à ramener l'infection générale, ſi l'expulſion ne s'en fait pas dans la proportion du reflux. Les ſolides eux-mêmes, par leur perte journalière, renverront aux liquides des corpuſcules virulens. Voilà, ſi je ne me trompe, les ſources & les cauſes des rechutes que je prévois, que je crains, & contre leſquelles il me ſemble qu'on n'eſt pas aſſez en garde. Tous les individus y ſont expoſés, mais les ſujets foibles & languiſſans rechutent plus ſouvent que les forts & vigoureux, parce que le principe conſervateur ſuccombe ſouvent chez les premiers, & qu'il eſt preſque toujours vainqueur chez les autres (1).

---

(1) Voyez ci-devant, Sect. VI, pag. 86 & ſuiv.

Pour prévenir la récidive, voyons ce que dicte, je ne dis pas la Médecine dogmatique, mais la plus mince notion de physique, le gros bon sens. Un traitement de six semaines a dissipé complettement une foule d'accidens, dans un temps où le virus abondoit; donc il a chassé ou détruit la plus grande partie de ce virus; donc un traitement de quatre semaines produira le même effet sur le virus refoulé dans le système vasculaire, pendant les trois ou quatre mois qui auront suivi le premier traitement; donc un quart de traitement, placé à trois ou quatre mois de distance de celui-ci, achèvera la dépuration & assurera le succès. Il n'est pas nécessaire d'employer le même moyen dans chacun de ces traitemens: on aura frictionné d'abord; on pourra se servir pour la première reprise de la panacée mercurielle; les tisanes sudorifiques suffiront pour la seconde, &c. Si j'ai su me rendre clair, le Lecteur sait déja pourquoi je mets des intervalles entre les reprises, & il apperçoit clairement les raisons qui ne permettent pas d'attendre le même succès des mêmes traitemens faits l'un à la suite de l'autre, sans aucune intermission. Cette sage méthode a été suivie en diverses rencontres par des Praticiens du premier ordre, & j'ai eu moi-même plusieurs occasions de me féliciter d'avoir marché sur leurs traces.

La lenteur de ce traitement pourroit en éloigner également & les malades & le Chirurgien. Mais il

eſt aiſé de montrer aux premiers, que cette lenteur n'eſt qu'apparente, & de prouver au ſecond, que, ſon but principal étant la guériſon, il doit donner la préférence à la méthode la plus ſûre, ſur-tout quand elle eſt en même temps la plus douce. On pourroit même convaincre celui-ci, qu'il ſuit, dans un cas très-analogue aux vieilles véroles, le précepte & les vues que nous lui propoſons. Dans le ſcorbut invétéré, après avoir employé une ſaiſon entière à combattre la diathèſe putride, quelque complète que la guériſon paroiſſe, ne reconnoît-il pas d'avance la néceſſité de recourir de nouveau aux anti-ſcorbutiques, à une ou pluſieurs repriſes? ne tombe-t-il pas d'accord, que ce n'eſt que par ce moyen qu'on peut aſſurer la guériſon du ſcorbut? n'eſt-ce pas dans la crainte d'avoir laiſſé ſubſiſter des foyers, ou au moins des miaſmes ſcorbutiques, propres à reſſuſciter la maladie, qu'on ſe conduit ainſi? croit-on donc que la craſe vénérienne ſoit moins générale, moins tenace, moins difficile à extirper que la ſcorbutique? Convenons donc que non-ſeulement il eſt utile dans les maladies vénériennes invétérées, de revenir à l'uſage des anti-vénériens, quelque temps après le traitement principal, mais même que, ſans cette ſage précaution, la curation la mieux entendue, la plus heureuſe ne garantit pas toujours des récidives.

Qu'on n'en appelle pas à l'expérience, pour éluder la force de nos raiſons. Sans doute on a guéri des

maladies anciennes d'une ſeule fois. Et pourquoi non! la nature peut bien ſeule triompher du levain vérolique ; pourquoi ne pourroit-elle pas achever la dépuration que les remèdes ont ſi fort avancée! mais il faut, pour qu'elle triomphe, des circonſtances heureuſes, qui ſont rares, & de l'exiſtence deſquelles il n'eſt pas même toujours poſſible de s'aſſurer. Veut-on donc confier au haſard le ſort des malades, quand il eſt en notre pouvoir de le fixer!



CHAPITRE VII.

De la Gonorrhée.

ON a fait beaucoup de recherches ſur les ſiéges des gonorrhées, ſur la nature de l'humeur qu'elles fourniſſent, ſur les cauſes qui donnent naiſſance à l'écoulement, ſur celles qui l'entretiennent &c., & rien de tout cela n'eſt éclairci.

Les uns veulent que la gonorrhée ait ſon ſiége aux environs du *verumontanum*, dans les cellules de la face interne de l'urètre, dans les glandes de Cowper, à la proſtate; les autres excluent quelques-uns de ces ſiéges, & par conſéquent rendent plus conſtantes les ſources qu'ils n'excluent pas. Parmi les derniers, ceux qui font des véſicules ſéminales l'une des ſources les plus ordinaires de la gonorrhée, ſont d'autant moins fondés, que les malades traités, comme on le dira plus bas, n'ont aucune marque d'épuiſement, ce qui ſeroit preſque inévitable dans leur hypothèſe, & que les pollutions nocturnes ne ſont pas rares durant le cours d'un écoulement, qui devroit les prévenir. Quant à la proſtate, heureuſement que cette glande eſt rarement affectée; lorſqu'elle a reſſenti les effets du virus, elle ſe tuméfie, s'engorge, produit des ſtranguries très-rebelles, & trop ſouvent incurables.

L'état de l'urètre n'est pas mieux connu que le siége de l'infection. L'un admet dans ce canal des excoriations, l'autre de vrais ulcères. Peut-être cherche-t-on fort loin ce qu'on a sous la main. J'avoue que de toutes les opinions qui m'ont passé par la tête, l'hypothèse qui me plairoit le plus, seroit celle qui supposeroit dans l'urètre l'état que nous offrent le prépuce & le gland dans la gonorrhée *bâtarde*. Ces organes fournissent quelquefois après un commerce impur, une humeur très-abondante, en tout semblable à la liqueur de la gonorrhée ordinaire. Que découvre-t-on dans le lieu d'où cette humeur découle? une légère tuméfaction, une rougeur plus érésipélateuse que phlegmoneuse, & enfin un suintement, sans qu'on découvre à l'œil simple les canaux qui le fournissent. Cette supposition est d'autant plus vraisemblable, qu'elle ne fait qu'assimiler les effet du virus vénérien sur une portion d'organe, à ces mêmes effets connus, sur une autre portion du même organe, soumise à nos yeux; car, il est presque inutile de le dire, le gland n'est que l'urètre développé.

On sent que la curation dogmatique, déduite de ces notions vagues, confuses, incertaines, ne doit pas être fort heureuse. Elle a trois issues, la guérison, la non-guérison, & la non-guérison avec des accidens. Le Chirurgien, incertain dans sa route, ignore jusqu'à la fin à laquelle de ces trois issues il

aboutira. Pourquoi faut-il que les deux dernières ſoient les plus battues !

Qu'on ne rapporte pas le peu de ſuccès de la pratique ordinaire au défaut de moyens; nos Livres en ſont pleins, & chaque Praticien poſsède en outre ſa petite formule favorite. C'eſt une remarque à faire, que plus nos Diſpenſaires abondent en remèdes contre une maladie, moins nous la guériſſons : il ſemble que leur efficacité ſoit en raiſon inverſe de leur nombre.

L'infortune de l'Art dans le traitement d'une maladie, qu'on dit être ſon opprobre, auroit bien dû deſſiller les yeux des Praticiens, & leur inſpirer une juſte défiance de leur ſavoir ! Nous oſons le dire, au riſque d'être accuſés d'ignorance par ceux qui croient leur honneur intéreſſé à ſoutenir la perfection de l'art, nous oſons le dire, la gonorrhée n'eſt pas connue; ſa vraie curation n'eſt pas trouvée : ſi elle l'étoit, nous la ſuivrions tous, & nous avons chacun la nôtre. Parcourez les Auteurs les plus célèbres, vous les trouverez, non-ſeulement en contradiction les uns avec les autres, mais encore avec eux-mêmes. Les uns commencent le traitement par une ou deux ſaignées; les autres ne ſaignent pas du tout; d'autres ne ſaignent pas au commencement, Sydenham, par exemple, & ſaignent au milieu du traitement. Aſtruc, qu'on n'accuſera pas de relâchement, en matière vénérienne, convient, que » la gonorrhée

» ſe guérit ſouvent ſans autre remède qu'un régime » convenable «; Boerhaave & pluſieurs autres grands hommes font le même aveu. Cependant, faute de pouvoir reconnoître d'avance la gonorrhée qui doit guérir ſpontanément, ils recommandent les uns & les autres une multitude de remèdes diſſemblables, contraires, oppoſés, ou, ſi l'on peut parler ainſi, contradictoires : le procédé curatif que Sydenham, par exemple, a conſacré aux riches eſt très-compoſé; mais il guériſſoit très-bien les pauvres avec la ſeule racine de jalap. L'on guérit quelquefois avec les balſamiques, c'eſt à-dire, en échauffant; on réuſſit plus ſouvent encore en rafraîchiſſant; il y a plus, on guérit auſſi en échauffant & rafraîchiſſant tout à la fois. Peut-être doit-on rapporter à ce genre de traitement, partie échauffant & partie rafraîchiſſant, les guériſons opérées par les eaux minérales en général, & en particulier par celles de Barèges. Les uns donnent des fondans, les autres n'en donnent point. Les uns purgent beaucoup, les autres peu, les autres point du tout. Les uns croient impoſſible de guérir radicalement ſans mercure; Sydenham, Boerhaave, Aſtruc, &c. penſent le contraire : veut-on de meilleurs garans? Il eſt fâcheux, & je ne puis le dire ſans un certain dépit, qu'on veuille abſolument du mercure pour guérir une gonorrhée, un bubon, un chancre primitifs, &c. : le mercure n'eſt pas un médicament indifférent; il nuit toujours, au moins paſſagèrement; il nuit donc en pure perte, quand, n'étant pas

néceſſaire, il ne rachette par aucun bienfait réel, le mal qu'il produit.

Enfin, on ne peut diſſimuler que, quelque oppoſition & quelque contrariété qu'il règne entre ces procédés, ils n'aient tous des ſuccès, & à-peu-près les mêmes, quoique la préférence qu'on donne à l'un ſur l'autre vienne moins des indications actuellement exiſtantes, que de l'habitude où eſt le Praticien de préférer telle ou telle méthode à telle ou telle autre. Et en effet, comment choiſir! quels ſeront les motifs déterminans, lorſqu'il faut les prendre dans l'eſſence d'une maladie qu'on ne connoît point du tout ou qu'on voit mal? Quant à moi, ſi je devois faire un choix, ne pouvant m'aider des lumières de l'Art, je n'héſiterois pas à préférer à toutes les autres méthodes celle qui guérit ſouvent la gonorrhée ſans autre remède qu'un régime convenable.

J'entends par un régime convenable, les alimens ſains, pris en moindre quantité que dans l'état de ſanté; en quoi je ne m'éloigne pas beaucoup de la manière dont on traite généralement la gonorrhée en Italie, en Eſpagne, en Portugal. Je n'exclus pas même les fruits bien mûrs, qui, mêlés à la boiſſon aqueuſe dont je vais parler dans un inſtant, font une ſorte de tiſane, tout-à-la-fois douce & diurétique. Boerhaave permettoit le thé, le café, le matin, avec du ſucre, du miel ou du ſuc de régliſſe; je ne le défends pas, après la première huitaine,

pourvu que l'inflammation ſoit beaucoup diminuée, & que les urines paſſent librement. Il preſcrivoit en même temps une ample boiſſon de lait coupé, de petit-lait & ſur-tout d'eau. Je donne la préférence à l'eau; elle eſt toute digérée & ne fatigue point l'eſtomac. Cependant, comme il faut en boire deux, trois, quatre pintes dans la journée, ſur-tout le matin, un verre de demi-heure en demi-heure, pour qu'elle paſſe plus aiſément, je l'aiguiſe avec dix grains de nitre par pinte, au plus. Ceux qui portent la doſe de ce ſel à demi gros, un gros ou davantage, ignorent, ſans doute, qu'à cette doſe le nitre irrite, échauffe & nuit. Depuis quinze ans, je vois céder à l'eau & au régime toutes les gonorrhées récentes; cependant je ſuis prêt d'adopter toute autre méthode, qui ſeroit auſſi ſûre, moins embarraſſante & plus expéditive. Car je dois l'avouer, il eſt rare dans cette méthode, de voir la fin de l'écoulement avant un mois & demi deux mois. Terminons des détails inutiles à la plupart de nos Lecteurs; parcourons rapidement les divers moyens employés contre la gonorrhée, & diſcutons les motifs qui les ſuggèrent.

Le premier pas vers une vérité, c'eſt de reconnoître qu'on l'ignore. Tant qu'on croira ſavoir traiter la gonorrhée, on n'apprendra pas à la guérir. Commençons donc par avouer notre ignorance, obſervons enſuite.

Je haſarderai ſur cet objet quelques idées vagues

quelques conjectures détachées. Considérons d'abord la marche de la gonorrhée abandonnée aux soins de la nature. Le canal devient plus sensible; les glandes, les cryptes, les lacunes qui le tapissent, donnent plus abondamment les humeurs qu'elles séparent ou qu'elles rassemblent; la sensibilité se change en douleur; le gonflement, la chaleur & les marques d'inflammation, suivent de près. Il se manifeste une fièvre plus ou moins forte, dont la durée n'est pas plus constante, que l'intensité. Les urines coulent douloureusement & avec difficulté; l'appétit du malade diminue, il mange peu & boit beaucoup. Tous ces symptômes vont en croissant durant huit jours, ou à-peu-près. Bientôt ils commencent à baisser; le dégorgement se fait abondamment, augmente pendant quelques jours, diminue ensuite & se tarit. J'ai vu plusieurs fois, en spectateur oisif, mais prêt à agir, si les circonstances l'avoient demandé, la marche de la nature, que je viens de tracer, conduire en peu de temps à une guérison parfaite & sûre.

La meilleure méthode de guérir est sans contredit celle qui ressemble le plus au procédé que suit la nature dans les guérisons spontanées. Voyons, d'après cette maxime, ce que l'on doit penser des méthodes usitées de traiter la gonorrhée.

Quand la gonorrhée est abandonnée à elle-même, la chaleur, la douleur, le gonflement, l'inflammation sont peu considérables, & se soutiennent à-

peu-près dans le même état pendant ſix, huit, dix jours. Que fait l'art, appellé dans des circonſtances pareilles? il réunit toutes ſes forces contre ces ſymptômes; il ne ſe donne pas de relâche qu'il ne les ait diminués, anéantis même, autant qu'il eſt en lui. Cependant, ſi, comme je n'en doute pas, l'augmentation de mouvement & de chaleur étoit favorable au briſement, à l'atténuation des ſucs épaiſſis par le virus, l'Art ne s'oppoſe-t-il pas à un effet utile & peut-être néceſſaire.

L'Art modère l'engorgement des parties; il l'empêche de devenir tel que la nature ſembloit le demander. Mais ſi cet engorgement étoit deſtiné à déterminer un dégorgement conſidérable, ſeul moyen peut-être capable de débarraſſer la partie des miaſmes vénériens, & d'empêcher le repompement de ces miaſmes, l'Art ne contrarie-t-il pas encore par ce côté la nature, qu'il devoit aider?

L'obſervation n'eſt pas moins favorable à cette conjecture que le raiſonnement : plus l'écoulement eſt abondant dans le ſecond temps de la gonorrhée, plus la guériſon eſt facile & prompte; & réciproquement, moins le dégorgement eſt conſidérable, comme par exemple dans la gonorrhée qu'on appelle très-improprement *sèche* (1), dans celle qu'on nomme avortée, maladies plus familières aux vieillards &

(1) Comme il faut ſe faire entendre, j'emploie cette abſurde

aux personnes foibles, qu'au reste des hommes, plus la guérison est tardive & difficile à obtenir.

Faut-il donc laisser aller ces phénomènes ou accidens, jusqu'à produire la gangrène? l'inflammation est nécessaire; mais son excès, qui menace la vie de la partie, est nuisible. C'est contre cet excès que l'Art doit se roidir. Mais qu'on ne croie pas que la gangrène soit une issue bien familière aux gonorrhées, même abandonnées à elles-mêmes? Elle est très-rare, & lorsqu'elle arrive, elle est moins l'effet de l'intensité de l'inflammation ou de l'énergie singulière du virus inoculé, que de la mauvaise constitution de l'individu qui le reçoit.

N'arrive-t-il pas ici quelque chose de semblable à ce qu'on voit arriver quelquefois après l'application d'un emplâtre de cantharides. Le malade est-il froid, phlegmatique & peu irritable? l'inflammation sera foible, & la suppuration abondante. Est-il maigre, acrimonieux, très-irritable? la suppuration sera nulle; on n'obtiendra qu'une escare gangréneuse. L'évènement est divers & l'aiguillon est le même. Si l'on veut nous persuader que le virus vénérien qui produit des gonorrhées malignes, des chancres gangréneux est plus actif ou d'une autre nature que celui qui produit les gonorrhées bénignes & les chancres pure-

---

dénomination & ne l'adopte point. Un écoulement de sperme qui est *sec*!

ment phlegmoneux, on doit donc nous le prouver autrement que par la dissemblance de ses effets.

Les anti-phlogistiques, sur-tout les muqueux grossiers, tels que la décoction de graine de lin, de racines de guimauve ou de nénuphar, &c. s'opposent, comme la saignée, à la voie de guérison que la nature affecte; ils troublent, pervertissent les fonctions, & donnent naissance à diverses maladies, qui dans la suite compliquent la principale. Je ne connois rien, en effet, de plus propre à produire la cacochilie, la cacochymie & les accidens qui en découlent, l'inappétence, l'épaississement des liqueurs, les engorgemens, la prostration des forces, la fièvre, &c. que la saignée, les boissons muqueuses abondantes, l'abstinence, &c. Aussi voit-on souvent la plupart de ces accidens s'emparer des malades pendant le cours du traitement. Qu'on considère ces malades sans prévention; à leur air have, défait & tiré, à leur teint pâle, à leurs yeux enfoncés & éteints, à leur démarche négligée & chancelante, ne les prendroit-on pas pour des gens qui relèvent d'une longue & fâcheuse maladie? comment méconnoître ici l'empreinte de la cachexie! qu'on n'attribue pas cet état à la maladie elle-même! l'observation ne le permettroit pas: la gonorrhée contre laquelle on n'emploie qu'un régime convenable, laisse au malade à-peu-près la santé dont il jouissoit avant son apparition.

La saignée est sur-tout très-pernicieuse ici. Quelle

ſoit contraire à la grande règle de l'analogie, qui pourroit le méconnoître! ne ſait-on pas qu'il eſt rigoureuſement défendu de ſaigner, toutes les fois qu'on a lieu de craindre le reflux. La ſaignée procure, dit-on, le repompement des miaſmes relégués à la ſurface du corps, par une ſorte de ſuccion, que je ne garantis pas, & par l'affoibliſſement des forces du cœur. Si tel eſt en général l'effet de cette évacuation, comment a-t-on pu n'en rien craindre dans la gonorrhée? c'eſt dans la vue d'éviter ce danger, ou plutôt, parce que la ſaignée eſt moins puiſſante qu'on ne l'auroit ſoupçonné, contre les inflammations de la verge & des teſticules, que certains Praticiens ont eu recours aux ſaignées locales, & qu'à l'imitation des anciens, ils ont ouvert les veines *du ſcrotum*, inciſées autrefois par Haly Abbas, pour diſſiper les varices des teſticules, celles du prépuce (1), de la verge, &c. (2).

Un autre effet plus immédiat & plus certain de la ſaignée, c'eſt de diminuer l'inflammation. Tous les Praticiens conviennent que celle-ci peut être trop forte. Mais ce n'eſt preſque que par inadvertence qu'ils laiſſent voir qu'elle peut être trop foible. Ils conviendront tous que la gonorrhée eſt plus difficile

---

(1) M. A. Severin, *Med. effic.* Par. 2, Cap. 23 & 24.

(2) Traité des Maladies vénériennes, traduit du latin de Boerhaave, pag. 15.

à

à guérir chez les vieillards, que chez les jeunes gens; dans les ſujets foibles que dans les ſujets forts. Pourquoi donc affoiblir les perſonnes jeunes ou vigoureuſes, & les priver ainſi du bénéfice inhérent à leur âge, à leur conſtitution? Il eſt certain encore qu'un accident local infecte plus ſouvent la maſſe des humeurs chez les ſujets débiles, que chez les perſonnes fortes. Pourquoi donc procurer aux malades l'état le plus favorable à l'infection générale? la vérité a beau percer de tous côtés, on diroit que certains Ecrivains détournent les yeux de peur de la rencontrer. Ils ont obſervé cent fois, que plus la gonorrhée tarde à ſe manifeſter après un commerce impur, plus elle eſt opiniâtre & rebelle. Ils ſavent auſſi que l'inflammation ſera d'autant moindre, que le délai ſera plus long, & *vice versâ*. Ne Croyez pas qu'ils en concluent que la moindre inflammation influe ſur la plus grande opiniâtreté, ou plutôt que l'opiniâtreté n'exiſte que parce que l'inflammation manque, ici, comme dans la gonorrhée *sèche* & les cas analogues. L'induction eſt trop ſimple pour qu'ils daignent la tirer; mais ils diront aux jeunes gens, qui le croiront peut-être, que la gonorrhée lente à ſe manifeſter n'eſt plus difficile à guérir, que *parce que le virus a eu le temps de jetter de plus profondes racines*. Je paſſerois *les racines du virus*, pourvu qu'on convînt, que c'eſt faute d'inflammation qu'on a tant de peine à le *déraciner*.

Fidèle aux principes que je me ſuis faits ſur les

bons effets de l'inflammation dans la gonorrhée, je ſaigne peu, ou, pour mieux dire, je ne ſaigne point du tout. Cependant certains malades impatiens de ſouffrir ſe laiſſent difficilement perſuader que la douleur même a ſon utilité; ils veulent du repos. Alors, de deux maux préférant le moindre, j'ai recours à l'embrocation ſuivante:

Faites diſſoudre, à une douce chaleur, dans quatre onces d'eau, douze grains d'*opium*; trempez dans la diſſolution une bandelette de linge, dont vous entourerez lâchement la partie ſouffrante, en repaſſant deux ou trois fois ſur le même tour de bande. Le malade aura ſoin d'humecter ce petit bandage lorſqu'il commencera à ſe deſſécher. Si cette doſe d'*opium* n'amenoit pas un calme ſuffiſant, on pourroit ſans aucun danger la porter à vingt, trente grains, même au-delà.

Que conclure de cette diſcuſſion? 1. Que l'inflammation de la gonorrhée eſt moins dangereuſe qu'on ne penſe. 2. Qu'elle eſt utile, en ce qu'elle s'oppoſe à la progreſſion du virus, & le retient, en quelque ſorte dans ſon premier ſiége. 3. Que la ſaignée eſt rarement indiquée, lorſqu'on a bien réglé le régime. 4. Qu'elle a moins d'empire qu'on ne croit ſur les inflammations de la verge & des teſticules. 5. Qu'elle nuit ſouvent par quelque côté, lors même qu'elle eſt indiquée. 6. Enfin, que l'abus qu'on en fait doit être corrigé.

On peut dire des fondans, & sur-tout des purgatifs, ce que nous avons dit des autres secours. Tout le monde convient qu'une gonorrhée récente n'a pas besoin des premiers. Quant aux seconds, il ne sauroit m'entrer dans la tête qu'ils soient nécessaires. Qu'après avoir rendu le malade cacochyme, on le purge, à la bonne heure; mais qu'on emploie les purgatifs contre la maladie elle-même, cela n'est pas concevable. L'on convient que le vice est local; pourquoi donc s'en prendre à toute la machine? pourquoi vexer les intestins parce que la verge souffre? mais on guérit avec les purgatifs, on guérit même avec eux seuls. J'en conviens, & c'est pour moi une forte preuve de l'inutilité des moyens généraux : car, puisque la nature se suffit, lors même qu'elle est contrariée par les purgatifs, pourroit-elle ne pas se suffire lorsque rien ne trouble son action!

Sydenham, Boerhaave & quelques autres Praticiens, du nombre de ceux qui font autorité, conseillent, il est vrai, les purgatifs contre la gonorrhée : les accusera-t-on de s'être trompés, d'avoir mal apprécié les évènemens de leur pratique? Nous l'avons déja dit, l'abus des relâchans & quelques circonstances étrangères à l'écoulement, peuvent nécessiter l'usage des purgatifs. On peut encore employer les purgatifs pour remplir les indications qui font recourir aux sudorifiques, indications que nous exposerons plus bas; mais ces illustres modèles n'ont jamais

imaginé, comme on l'a dit après eux, que les purgatifs détournent & chassent par les selles une partie de l'humeur véritablement gonorrhéique. S'il en étoit ainsi, rien ne seroit plus nuisible que les évacuans. Car ce n'est qu'en se répandant dans les voies génerales de la circulation, que la matière de l'écoulement pourroit enfin parvenir aux intestins, & delà se porter au-dehors. Par conséquent on dériveroit dans la masse des humeurs le germe fécond de l'infection générale, ce qu'on doit toujours éviter avec le plus grand soin (1).

Je reviens à la maxime générale de laquelle je suis parti, & je dis que je ne vois rien dans tout cela qui imite le procédé de la nature, rien qui ressemble à la légitime curation de la gonorrhée, rien par conséquent qui puisse satisfaire le Praticien judicieux, qui se sera défait des préjugés de son éducation médicale, rien en un mot qu'on doive préférer à la méthode de guérir négative, à celle qui guérit sans autre remède qu'un régime convenable.

J'ai dû prévoir que mes réflexions scandaliseroient les enthousiastes, & une certaine classe d'hommes

---

(1) On dit que certains Praticiens étrangers suppriment la gonorrhée, bien convaincus qu'ils donnent la vérole à leurs malades, vérole qu'ils se proposent de traiter ensuite. Leurs motifs sont spécieux ; mais assurément ils ne me détermineront jamais à marcher sur leurs traces.

ſimples, qui ont la bonhommie de croire à la perfection de l'Art. Mais la vérité ne veut point être flattée. J'ignore la méthode de guérir la gonorrhée; je l'avoue : je crois qu'elle n'eſt pas trouvée; je le dis. Ceux qui penſent comme moi, me ſauront gré de ma franchiſe. Quant aux autres, ſi je tance leur indolence, ſi je trouble leur vaine ſécurité, je les prie de me pardonner le mal que je leur fais, en faveur du bien que je voudrois faire à leurs malades.

De quelque manière qu'on attaque la gonorrhée, la guériſon eſt douteuſe tant qu'elle n'eſt pas conſommée. Une ſeule choſe eſt certaine ici, c'eſt que lorſque la guériſon n'arrive point dans les premières ſix ſemaines, on ne voit plus de terme à la maladie, elle ſe change en gonorrhée habituelle. Alors le Praticien eſt dérouté; il ne ſait plus à quoi s'en prendre, il ne voit plus d'indication préciſe à remplir; il entaſſe ſans choix & ſans ordre des remèdes divers. L'inconſtance des cauſes fait l'inconſtance de ſa conduite, & l'incertitude du ſuccès.

Parmi ces cauſes, peut-être très-nombreuſes, j'en remarque deux aſſez ordinaires, la phlogoſe, & des engorgemens, ſemblables à des grains de chapelet, répandus dans l'épaiſſeur des parois de l'urètre.

La phlogoſe ſe fait appercevoir ſur les lèvres du méat urinaire. Nous ignorons juſqu'à quelle hauteur elle remonte dans le canal. La ſeule choſe que nous ſachions bien certainement, c'eſt que tant qu'elle

ſubſiſte, on attend en vain l'étanchement de la gonorrhée; mais auſſi, que cet écoulement ne tarde pas à ſe tarir lorſque la phlogoſe eſt diſſipée.

Tout le monde connoît cette phlogoſe; mais tout le monde ne la voit pas du même œil : la plupart des Praticiens la croient l'effet de l'écoulement; nous penſons qu'elle en eſt la cauſe immédiate. Ce n'eſt jamais contr'elle qu'on dirige les moyens curatifs; nous croyons qu'on doit l'avoir uniquement en vue dans certaines gonorrhées habituelles & chroniques.

Après avoir reconnu que la légère phlogoſe dont nous parlons, entretient l'écoulement, on n'a encore rien fait pour la guériſon, il faut la vaincre, & elle réſiſte obſtinément. D'où vient donc ſon opiniâtreté? eſt-ce que nous manquerions de remèdes contre une affection ſi ſimple? peut-être bien; cette conjecture ne me répugne pas. Seroit-ce parce que nous en faiſons mauvais uſage? c'eſt très-poſſible.

Cette phlogoſe eſt de deux eſpècés, phlegmoneuſe & éréſipélateuſe. Le premier pas vers la guériſon conſiſte à bien caractériſer cette inflammation, & ce pas eſt gliſſant. Nous avons remarqué que celle qui tient du phlegmon eſt plus rare, plus conſtante lorſqu'elle exiſte, d'un rouge plus foncé que celle qu'on doit rapporter à l'éréſipèle. L'une & l'autre ſont accompagnées de chaleur & de douleur; mais la chaleur de la première eſt douce & en quelque ſorte naturelle; la douleur qu'elle excite eſt foible & pour

l'ordinaire ſans élancemens : la chaleur de la ſeconde eſt âcre & ſa douleur poignante, lancinante. Cette dernière eſpèce de chaleur & de douleur accompagne conſtamment la gonorrhée *sèche*, & fait peut-être ſa ténacité.

On trouvera mes diſtinctions ſubtiles; je conviens qu'elles le ſont : qu'on tâche d'en donner de plus marquées, c'eſt un ſervice eſſentiel à rendre à l'Art; je ſerai le premier à les adopter.

Nous n'entrerons dans aucun détail ſur le choix des médicamens appropriés à ces deux eſpèces d'inflammation : les Chirurgiens exercés à traiter l'éréſipèle, les dartres & le phlegmon, les connoiſſent ſuffiſamment, & les Traités de Thérapeutique-Chirurgicale les indiqueront aux autres.

Ce n'eſt pas aſſez d'avoir aſſigné les cauſes immédiates qui perpétuent certains écoulemens gonorrhéiques, il faut montrer que ces cauſes ne ſont elles-mêmes que des effets dépendans de cauſes plus éloignées, qu'il importe d'attaquer, ſi l'on veut établir une curation méthodique. Pour ne pas nous égarer dans la recherche où nous allons entrer, prenons l'obſervation pour guide, ſuivons-la de ſi près, que nos préceptes ne ſoient que des conſéquences immédiates des faits inconteſtables qu'elle va nous fournir.

C'eſt un fait également atteſté par les gens de l'Art & par les voyageurs, que la gonorrhée eſt gé-

néralement moins tenace en Portugal, en Espagne, en Italie, & sur-tout dans le Levant, où elle est infiniment légère, qu'en France, & moins rebelle en France, qu'en Angleterre, en Hollande, en Suède, en Russie, où elle est très-grave.

Tous les Praticiens accoutumés à réfléchir sur les bons & les mauvais succès de leurs soins, conviennent aussi que les gonorrhées sont plus difficiles à tarir en hiver qu'en été; chez les vieillards que chez les adolescens, dans le pituiteux que dans le sanguin, chez les femmes que chez les hommes, dans le mélancolique qui s'affecte de son état, que dans l'homme qui prend gaiement sa mésaventure; enfin ils avouent, que de tous les sujets, les plus difficiles à guérir, sont ceux d'une constitution bilieuse, acrimonieuse, sur-tout si l'on découvre ou si on a lieu de soupçonner dans leurs humeurs une disposition dartreuse, psorique, ou quelqu'autre vice acrimonieux, tels que ceux qui produisent les boutons habituels, les furoncles, & sur-tout les hémorrhoïdes ou les flux hémorrhoïdaux.

Quelles sont les conséquences les plus immédiates de ces faits? J'en infère :

Premièrement, que plus la transpiration est abondante, plus la gonorrhée est bénigne & facile à guérir.

Secondement, que moins cette évacuation est copieuse, plus la gonorrhée est vive & tenace.

Troisièmement, que la transpiration moins abondante ne rend la gonorrhée plus rebelle, qu'en se jettant en partie sur le siége de l'irritation, source de l'écoulement. Ce phénomène est encore plus marqué chez les femmes que chez les hommes; parce qu'antérieurement à toute infection, chez les dernières, livrées à l'inaction, une partie de la transpiration s'échappe habituellement par le vagin, confondue avec l'exsudation propre à ce conduit (1).

Quatrièmement, que tout étant égal, les diathèses psorique, dartreuse, &c. communiquant à la matière propre de l'écoulement gonorrhéique leur aiguillon acrimonieux, rendront les gonorrhées qu'elles compliqueront, beaucoup plus rebelles que celles que ces vices accidentels ne compliqueront point (2).

---

(1) Cette dernière assertion exigeroit une suite de preuves que cet Ouvrage ne comporte point. D'ailleurs, pour la prouver, il faudroit l'étendre, & je rencontrerois sur mon chemin des vérités étrangères à la Pathologie courante, qu'il faudroit prouver de nouveau, ce qui ne finiroit pas : par exemple, je dirois que la transpiration déterminée vers l'*uterus* par le défaut d'exercice, est une des causes les plus ordinaires des ulcères de la matrice, & que telle femme éprouve un cancer dans cette partie, parce qu'elle n'a pas voulu souffrir un bouton.

(2) Au risque d'être taxé, par les rigoristes, d'un excès de relâchement ou de crédulité, je ne puis m'empêcher de convenir ici, qu'il n'est point démontré pour moi, qu'un gland, qu'un vagin dartreux ne puissent point s'infecter réciproquement, de

D'après ces propoſitions fondamentales, eſſayons de ramener les ſudorifiques, les baumes, les eaux minérales ferrugineuſes, &c. à des indications poſitives & rationnelles.

Après les traitemens où l'on a prodigué les aqueux, les muqueux, les inviſcans &c, le corps affoibli tranſpire moins que dans l'état ſain. Ici le véhicule phlegmatique eſt, par rapport à la partie conſtituante propre de nos humeurs, dans une proportion plus grande qu'en ſanté. Ce phlegme eſt en même-temps plus acrimonieux. Les ſudorifiques, en augmentant la tranſpiration, ſans exciter même la ſueur, feront deux choſes également utiles : la première, qu'il ſe portera moins de ce phlegme ſurabondant vers le ſiége de la gonorrhée; la ſeconde, que la portion de l'écoulement dépendante de cette cauſe, ſera moins acrimonieuſe (1). Si jamais les cautériſations aux lombes

telle manière qu'il en réſulte un écoulement non vénérien, & qu'on prendra néanmoins pour tel. Thierry de Hery, dont le nom peut encore aujourd'hui faire autorité, reconnoiſſoit trois eſpèces de gonorrhées, dont, à ſon avis, une ſeule étoit vénérienne. Les Livres des anciens offrent preſque tous des eſpèces de gonorrhées qui néceſſitoient un traitement long & ſuivi. Ou ces gonorrhées n'exiſtent plus, ou nous ne les voyons pas où elles ſont. Vid. *Commer. Letter. Norimberg.*

(1) C'eſt par la raiſon contraire que les bains augmentent quelquefois les inflammations particulières, comme on le voit arriver dans la gonorrhée, la ſtrangurie, &c. lorſque le ſujet eſt très-acrimonieux.

& aux aines, indiquées & conseillées par M. A. Severin dans les flux gonorrhéiques opiniâtres (1), & le séton *sous les testicules*, prescrit par Roland (2), pour les douleurs chroniques de ces parties, se réalisoient, il y a lieu de croire que ces moyens influeroient sur l'écoulement, d'une manière fort analogue à celle que nous attribuons aux sudorifiques.

Les baumes, dont on fait un si grand usage à la fin des gonorrhées, adoptés par nos pères d'après la fausse idée de déterger & d'incarner, les baumes, dis-je, agissent de la même manière que les sudorifiques : leur action propre tend à pousser vers la peau; mais lorsqu'on ne favorise pas cette tendance, ils se jettent sûr les voies urinaires, & deviennent diurétiques; ce qui n'est pas un grand inconvénient, attendu la disposition que les organes sécrétoires des urines ont à suppléer ceux de la peau. Je ne parle pas de l'action purgative des baumes; elle tient plus à leur quantité qu'à leur qualité. Les grandes doses qui purgent, irritent davantage encore & nuisent toujours à l'étanchement de la gonorrhée.

Je ne dis rien non plus de la propriété d'astreindre, qu'on leur suppose, parce qu'ils ne sont point astringens proprement dits, & qu'ils ne le deviennent que par accident, c'est-à-dire, en tant que dimi-

(1) Med. effic. pag. 530.

(2) Chir. Lib. 2, Cap. 45.

nuant la proportion du phlegme, ils permettent aux ſolides de reprendre le reſſort qui leur eſt propre.

Je paſſe ſous ſilence les aſtringens vrais, donnés intérieurement; leur incapacité reconnue de produire l'effet qu'on s'en promet, peut ſeule en faire pardonner l'uſage. Comme l'impuiſſance des aſtringens externes n'eſt pas également démontrée, je ne vois aucune circonſtance qui puiſſe en légitimer l'uſage. Je reconnois bien que la doctrine du *relâchement des vaiſſeaux* peut être utile à la réputation du Chirurgien, mais moins occupé de celui ci, que du malade, je n'admets point cette hypothèſe. Quant à l'injection ſtupéfiante publiée par mon célèbre ami, M. le Docteur Foart Simmons, je reſpecte trop ſon autorité pour condamner l'uſage d'un moyen qu'il approuve, & je ſuis trop en garde contre tout médicament externe, qui modère ou ſupprime l'écoulement, pour en garantir l'impunité.

Nous avons compté parmi les cauſes de la ténacité des gonorrhées, de petites duretés diſſéminées dans l'épaiſſeur des parois de l'urètre. Peu d'Ecrivains ont parlé de ce phénomène, & aucun d'eux, que je ſache, ne lui accorde toute l'influence qu'il a réellement ſur la gonorrhée. Le ſiége de ces petits nœuds eſt le tiſſu ſpongieux de l'urètre, & leur cauſe matérielle, la lymphe; car il eſt naturel de les ſoupçonner formés par le liquide qui parcourt habituel-

lement l'organe qui les contient. Ces nœuds ne ſont pas également apparens dans tous les états de la verge: dans ſa flaccidité abſolue & dans ſa très-grande tenſion, ils ſont difficiles à trouver; dans la demitenſion, ils ſont autant ſenſibles qu'ils puiſſent le devenir.

Si l'on me demande comment je me ſuis aſſuré que ces nœuds ſont une des cauſes qui perpétuent les gonorrhées, je répondrai par l'expoſition de la conjecture qui ſert de baſe à mon aſſertion. J'ai vu des gonorrhées réſiſter des années entières aux moyens uſités, quoiqu'adminiſtrés par d'excellens Praticiens. Pour ne pas échouer à mon tour, j'ai recherché ſoigneuſement la cauſe de cette réſiſtance, & rencontrant ces duretés ſur mon chemin, je leur ai imputé l'opiniâtreté de la maladie. Enſuite revenant ſur les traitemens antérieurs, il m'a ſemblé qu'on avoit négligé l'indication que cet accident peut fournir. Enfin, j'ai tourné tous mes ſoins vers cette indication, & quand j'ai détruit ces petits engorgemens, la guériſon ne s'eſt point fait attendre. De-là j'ai conclu, que ces engorgemens entretenoient la gonorrhée. Cette conſéquence n'eſt pas à la vérité fort exacte; elle tient un peu du *poſt hoc, ergo propter hoc*; mais quand bien même on lui refuſeroit des ſuccès, que je crois lui devoir, au moins m'accorderoit-on qu'elle n'eſt pas dangereuſe dans la pratique. Elle m'a fait combattre comme cauſe, ce qui pourroit n'être qu'ac-

cident; mais elle m'a procuré des ſuccès; le vœu de l'art eſt rempli.

Les remèdes que j'ai employés acceſſoirement contre ces duretés ſont, les alkalis fixes, préparés à la manière de Tachenius, & dans les ſujets moins ſenſibles, les alkalis fixes ordinaires, en injection, depuis trente grains juſqu'à un & deux gros, ſur une pinte d'eau. Je n'emploie pas d'autres moyens contre la gonorrhée *cordée*, dont le nœud ou noyau ſolitaire, qui ſert de point fixe à la *corde*, ne diffère ni par ſa nature, ni par ſon ſiége des duretés diſſéminées, obſervant néanmoins de laiſſer tomber conſidérablement ou diſſiper entièrement l'inflammation avant de paſſer à leur uſage. Dans la plupart des gonorrhées des femmes, on peut, à cauſe du peu d'inflammation qui les accompagne, employer, même dès les premiers jours, les injections alkalines : ſouvent elles ſuffiſent ſeules pour l'entière guériſon. J'ai pluſieurs exemples d'un pareil ſuccès, & ſi j'en manquois, mes Elèves m'en fourniroient (1).

Ces duretés ſont quelquefois très-multipliées & très-voiſines l'une de l'autre, & forment dans l'urètre une traînée d'éminences & de dépreſſions, qui don-

---

(1) J'ai employé ces mêmes ſels en injections & en lotions, à titre de préſervatif, dans des circonſtances qui devoient en légitimer l'uſage, & j'ai lieu de croire qu'elles ont produit l'effet que j'en attendois. Les alkalis fixes ſont puiſſamment déterſifs & point du tout aſtringens.

nent, en quelque ſorte, au canal la forme d'une trachée-artère d'oiſeau. J'ai vu pluſieurs fois cette dernière maladie, & je ne l'ai jamais traitée. Il paroît que l'Art n'eſt pas fort avancé ſur ce point. Un malade, dont l'urètre étoit dans l'état que nous venons de décrire, paſſa dix-huit mois entre les mains de divers Praticiens de cette Ville, je ne dis pas ſans guérir, mais même ſans la moindre amélioration. Un de ceux qui l'avoient traité lui conſeilla, pour dernière & unique reſſource, la diète humectante, les bains, les injections d'eau tiède, portée ſans violence dans le canal. Au bout de quelques ſemaines le dégorgement ſe fit, l'écoulement, qui étoit peu de choſe, devint très-abondant, & en moins de quatre mois, la guériſon fut parfaite. J'ai toujours rapporté cette guériſon à la diſſolution putride de la lymphe ſtagnante, qui conſtituoit les duretés.

Nous avons cru ces remarques propres à ramener dans quelques cas particuliers, à des connoiſſances ſûres, des ſuccès en apparence capricieux, & qui ſemblent moins appartenir à la ſcience qu'au haſard. Peut-être auſſi qu'en facilitant le diagnoſtic des obſtacles qui s'oppoſent à la guériſon des gonorrhées, elles rendront plus aiſé le choix exact des moyens, & leur juſte application moins arbitraire.

Il nous reſte encore quelques obſervations à faire ſur un accident très-ordinaire à la gonorrhée, ſa chute dans les bourſes. Cet accident n'eſt pas tou-

jours produit par l'imprudence du malade, il eſt ſouvent déterminé par les purgatifs donnés inconſidérément, dans le premier ou le ſecond temps de la maladie. Nous n'entreprendrons pas de déterminer ce qu'il peut y avoir de vrai dans cette *chute* (1), qu'on a tort ſans doute de faire enviſager aux jeunes gens, dans les Livres claſſiques, comme l'effet conſtant de la matière gonorrhéique, déviée vers les teſticules, comme une ſorte de métaſtaſe. Si la théorie de l'engorgement vénérien des teſticules eſt erronée, la pratique eſt-elle irréprochable? Ne pourroit-on pas, à la faveur des inductions les plus ſimples & les plus immédiates, tirées des faits, la rendre plus rationnelle?

La ſaignée, en quelque ſorte prodiguée ici, ajoute aux inconvéniens expoſés plus haut, une impuiſſance preſqu'abſolue de produire la réſolution qu'on deſire. J'ai obſervé ſouvent que le gonflement des teſticules, ſoit qu'on ſaigne peu, beaucoup, ou point du tout, va croiſſant pendant cinq ou ſix jours, ou qu'au moins il ne commence pas à diminuer avant le ſixième jour. Durant cette première époque, on ſe borne, ou l'on doit ſe borner, aux applications émollientes. Mais bientôt on paſſe aux préparations de plomb, aux terres aſtringentes, &c. Ces applications n'ont rien de fondant & ſont irritantes; elle ſont donc très-propres à prolonger l'irritation & la fluxion. Nous les rem-

(1) Vid. Morgagn. de Sedib. & Cauſ. Morb. Epiſt. 44.

plaçons

plaçons avantageuſement par les cataplaſmes de farines réſolutives, rendus anodins, durant les premiers huit jours, par l'addition de ſix ou huit grains d'opium & davantage, diſſous dans ſuffiſante quantité d'eau, & jettés dans la pâte au moment de l'application. Après la première huitaine, ſi la chaleur & la douleur n'exiſtent plus, nous ſupprimons l'opium & nous détrempons les farines dans une légère infuſion d'abſinthe, de rhue, infuſion que nous avons ſoin de fortifier, à meſure que la maladie s'éloigne de l'époque de l'inflammation.

La chute de la gonorrhée dans les bourſes qui eſt un des accidens les plus ordinaires des gonorrhées, eſt auſſi, ſi l'on en croit certains Ecrivains, l'un des plus redoutables par ſes ſuites. Il eſt des Praticiens qui penſent, que la gonorrhée donne rarement la vérole, & j'inclinerois aſſez à croire, avec MM. Renny & Simmons, qu'en effet ſur cent gonorrhées, paſſablement bien traitées, il n'y en a pas une qui donne la vérole générale (1). La chute dans les bourſes mériteroit peut-être une exception, s'il étoit prouvé que la matière gonorrhéique eſt ici véritablement tranſportée du canal de l'urètre dans les teſticules, ce dont on peut raiſonnablement douter.

---

(1) London Medical Journal.... pag. 245, ann. 1783. Cet excellent Ouvrage périodique eſt en même temps, un des mieux faits & des plus répandus de ce genre.

Quelques Praticiens, en petit nombre, se déclarent pour l'opinion contraire, & non contens de prétendre que la gonorrhée infecte souvent toute la masse des humeurs, ils ajoutent que les véroles & les accidens vénériens de tout genre, qui succèdent aux gonorrhées, sont en général plus difficiles à guérir que celles qui sont la suite des chancres (1). Ce n'est pas que le virus, qui fait ces derniers, soit moins actif que celui qui produit la gonorrhée, puisqu'au contraire le chancre donne presque toujours la vérole, tandis que la gonorrhée admet des exceptions; mais cela dépend sans doute de la même cause qui fait, selon ces Observateurs subtils, que les modifications que le virus subit dans une gonorrhée, changent l'ordre des affinités entre le virus & les humeurs dans lesquelles il se répand. J'avoue que la délicatesse de ces remarques passe d'autant plus ma sagacité, que je ne vois pas même la possibilité d'arriver par d'autres voies que celle de l'imagination, à de pareils résultats, & qu'enfin je ne conçois pas davantage, que les canaux qui pompent le virus, puissent l'altérer dans son passage,

(1) On doit d'autant moins compter sur l'expérience dont on s'étaie en cette occasion, que le célèbre Klein, qui observoit aussi, assure précisément le contraire. *Interpres Clinic.* pag. 296. Si j'osois hasarder mon avis, je dirois que cette différence est une fiction.

que je ne concevrois que la filière altérât le métal qui la traverse.

Il est une autre opinion, avec laquelle je ne me familiarise point, quoique plus répandue que la précédente, c'est celle qui fait dépendre l'ophthalmie vénérienne d'un virus porté rapidement de la verge aux yeux. Ce transport direct suppose des canaux qui s'étendent sans divergence des parties génitales aux yeux, ou plutôt à un œil seulement; car pour l'ordinaire un seul est affecté. Je dis que le virus doit arriver directement à l'œil, car s'il se mêloit à nos humeurs, il seroit alors dans le cas du virus caché, qui ne produit jamais, à ce qu'on prétend, l'ophthalmie vénérienne. Pour l'ordinaire, cette espèce d'ophthalmie succède à des écoulemens ralentis ou supprimés; & dans ces circonstances, on rend facilement raison de cet accident, sans recourir aux affinités du virus, ce qui n'est pas un mince avantage, au moyen de certaines voies de communication, qu'on admet, avec autant de confiance, que si l'anatomie ne les réprouvoit pas. Mais comment expliquer d'une manière satisfaisante cette même ophthalmie, lorsqu'elle survient à la gonorrhée qui coule *librement ?*

La théorie de l'ophthalmie vénérienne est donc gratuite, opposée aux connoissances anatomiques, erronée. Il faut donc la retrancher des Livres dogmatiques. On gagne toujours à se défaire d'une er-

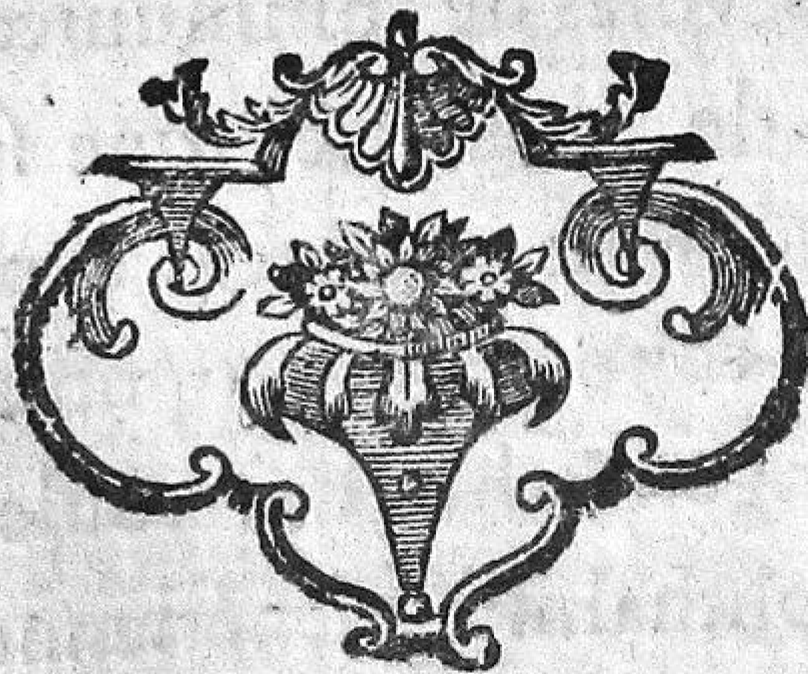
reur; car on ne cherche pas les vérités qu'on croit tenir dans ses mains. Voulez-vous appeller la vraie science, chassez le faux savoir. Très incapable assurément d'expliquer ce phénomène, j'invite ceux qui s'en occuperoient, à ne pas perdre de vue la très-grande sympathie des yeux, de la bouche, des mammelles (1), du col (2), de la tête (3), &c., avec les parties de la génération.

(1) Voy. Vercelloni, pag. 46.

(2) Catule dit de la nouvelle mariée, le lendemain de ses noces,

Non illam nutrix orienti luce revisens
Externo collum poterit circumdare filo.

(3) Une expérience fort ressemblante à celle dont parle Catule, faite & répétée plusieurs fois par Charles Musitan, a convaincu ce Médecin de la relation intime que la nature a mise entre la tête, le col & les parties de la génération.



CHAPITRE VIII.

De la Strangurie.

C'EST un fait inconteſtable, que les anti-vénériens n'ont preſqu'aucune action ſur les cauſes qui gênent l'excrétion des urines, & cependant rien n'eſt plus ordinaire que de ſoumettre à des traitemens généraux, aux frictions même, des perſonnes dont la ſanté n'eſt altérée que par cette indiſpoſition unique. Si l'on n'avoit à craindre de la part du mercure que ſon inutilité, l'Art pourroit peut être en tolérer l'uſage; mais ſi, ne donnant d'un côté que de bien foibles eſpérances, de l'autre, il expoſe les malades à mille dangers, nous devons le proſcrire.

Un des grands inconvéniens des traitemens qu'on haſarde ainſi, c'eſt de convertir la ſtrangurie ou ſortie difficile des urines, en rétention totale. Les anti-vénériens agiſſent ſur la plupart des obſtacles à la manière des exercices violens, des alimens échauffans, des boiſſons ſpiritueuſes, &c. & le mauvais effet de ceux-ci n'eſt pas douteux. Les uns & les autres, en occaſionnant la pléthore fauſſe, augmentent le volume des obſtacles & diminuent de tout l'accroiſſement de ceux-ci, le calibre de l'urètre. Juſques-là le mal eſt de peu de conſéquence. Mais ils vont plus

loin quelquefois; ils excitent tantôt une légère phlogose, & tantôt une inflammation vraie, accidens d'autant plus redoutables que l'excrétion qu'ils suppriment devient à chaque instant plus difficile à rétablir, & dans la même raison, de plus en plus dangereuse, tant par ses ravages locaux, que par ceux qu'elle produit dans toute l'économie animale.

La rétention d'urine survenant dans ces circonstances, c'est-à-dire, à cause de l'inflammation, met le malade dans un très-grand danger, si elle ne cède pas aux anti-phlogistiques généraux : car la bougie ne suffit pas alors pour rétablir le cours des urines; l'introduction de la sonde devient indispensable; & que n'a-t-on pas à craindre de la part de celle-ci, surtout si l'on est forcé de la laisser en place!

La sonde satisfait à l'indication pressante, celle de vider la vessie; mais on ne peut disconvenir, que lorsque les obstacles sont inflammatoires, elle ne les rende souvent plus considérables & plus difficiles à détruire, dans le temps même où elle en triomphe. Car son introduction ne se fait pas sans irritation, ni pour l'ordinaire sans déchirement; l'effusion de sang, & quelquefois l'hémorrhagie qui la suit, en sont la preuve. La nouvelle inflammation occasionnée par ce nouvel état de l'urètre, se joignant à celle qui existoit déja, & resserrant de plus en plus le passage, rend enfin la sortie des urines impossible. C'est ordinairement dans ces circonstances qu'on se décide

à laisser la sonde en place, attendu la très-grande difficulté qu'on trouve à la réintroduire toutes les fois que la plénitude de la vessie l'exige.

J'ai montré dans le chapitre des fistules urinaires, quels accidens pouvoit produire le séjour de la sonde dans la vessie, & j'ai dû prévoir qu'on m'accuseroit de les avoir exagérés : je desirerois bien sincérement que mes craintes, à la vue de cet instrument souvent salutaire, mais formidable dans bien des circonstances, fussent moins fondées qu'elles ne me le paroissent; mais les douleurs qui accompagnent son introduction & les accidens qui la suivent, m'annoncent ses ravages, & malheureusement j'ai vu plusieurs fois l'ouverture des cadavres les manifester clairement à tous les yeux, que la prévention ne couvroit pas de son voile.

S'il est si dangereux de laisser la sonde dans la vessie, quel parti donc prendre, lorsque les secours généraux ont échoué, & qu'en retirant la sonde pour la seconde ou la troisième fois, les urines restent supprimées ?

1°. Il auroit fallu prévoir de loin cette dure extrémité, & bannir du traitement tout ce qui pouvoit y conduire. Il me semble qu'on l'éviteroit souvent en se contentant de franchir les obstacles avec la bougie, n'imitant pas ceux qui l'insinuent, en pure perte, & au grand préjudice du malade, aussi avant qu'elle peut aller. Car la bougie ne presse pas impunément le col de la

vessie ; pour peu que les circonstances la secondent, l'irritation qu'elle produit détermine l'engorgement & l'inflammation, tant au col de la vessie que dans la prostate, & j'ai vu cet accident convertir la strangurie en rétention totale, & celle-ci, secondée par la sonde tenue en place, donner enfin la mort.

2°. Il faudroit s'exercer à bien construire & à placer avec douceur & dextérité la sonde creuse flexible, dont parle F. d'Aquapendente (1). Cet ingénieux instrument réunit tous les avantages des bougies & des sondes diverses, sans avoir aucun de leurs inconveniens : comme il n'excède pas l'étendue des obstacles, il n'agit que sur eux ; il ne les comprime que mollement ; il conserve le passage aux urines, & peut être tenu en place plusieurs jours de suite, non-seulement sans incommoder le malade, mais même sans qu'il s'apperçoive de sa présence.

3°. Enfin supposons, comme nous l'avons fait d'abord, la rétention totale existante. Quel moyen nous reste-t-il, après avoir rejetté la sonde, pour secourir le malade ? celui que nos Pères ont rendu recommandable par ses succès, la *Boutonnière*.

Cette opération consiste à ouvrir le bulbe de l'urètre, le plus près possible du col de la vessie, de la manière usitée dans la taille au *petit appareil*. Com-

---

(1) De Chirurgic. Operationibus ; de auferendâ Carunculâ pag. 83, in-fol.

ment un ſecours auſſi ſûr, auſſi prompt & auſſi efficace a-t-il pu tomber en déſuétude, après l'accueil général de tous les Chirurgiens célèbres, depuis le milieu du XVIe. ſiècle, temps où l'on en voit déja des veſtiges bien marqués dans les Livres, juſques vers le milieu du ſiècle où nous vivons? Auroit-on cru trouver les mêmes avantages dans la ponction à l'épigaſtre, au périnée, dans celle qu'on a tentée par le *rectum*? Non; ni la raiſon, ni l'expérience ne ſauroient ſouffrir un tel aveuglement. Par la ponction, on peut bien ſe promettre de vider la veſſie; mais, de quelque manière qu'on la pratique, l'infiltration de l'urine dans le tiſſu cellulaire qui environne ce réſervoir, & quelquefois ſon épanchement dans la cavité de l'abdomen, reſtent toujours à craindre, & l'évènement ne juſtifie que trop ſouvent nos craintes à cet égard : on ſait aſſez qu'on n'a rien de tel à redouter de la part de l'inciſion de l'urètre, pour que je ſois diſpenſé d'en faire la remarque. Si je voulois ſoutenir le parallèle entre ces deux genres d'opérations, je ferois obſerver que la ponction n'ouvre aux urines qu'une iſſue momentanée; tandis que la boutonnière leur aſſure une voie auſſi durable que les obſtacles qui établiſſent la néceſſité de l'opération.

Nous eſpérons que le peu qu'on vient de lire, ſuffira pour tenir en garde les jeunes Chirurgiens contre l'introduction à demeure de la ſonde, dans

les cas inflammatoires, & pour les engager à préférer l'incision du périnée, toutes les fois qu'elle sera praticable, & elle l'est presque toujours, aux différentes espèces de ponction de la vessie. Peut-être les Praticiens consommés y trouveront-ils des raisons capables de les faire douter de la réalité des avantages qu'ils ont cru voir dans les opérations substituées à celle que nous desirerions pouvoir réhabiliter.

Lorsque j'ai dit que les anti-vénériens avoient très-peu d'action sur les rétentions d'urine, je n'ai entendu parler que de celles qui sont vénériennes; car on sent que cette action doit être absolument nulle lorsque la rétention a d'autres causes. Cette restriction paroîtra sans doute superflue à bien des Lecteurs. A quoi bon, diront-ils, rapprocher deux genres de maladies, entre lesquels la nature a mis un intervalle immense? c'est, répondrai-je, que cet intervalle, tout grand qu'il est, n'est pas sensible pour tous les yeux; c'est que des vues qu'on croit perçantes ne l'ont pas apperçu; c'est enfin que j'ai des exemples de la méprise la plus frappante & la plus fatale. Un malheureux, sujet à une rétention d'urine spasmodique, fut condamné par un fameux Praticien de la capitale, à subir un traitement anti-vénérien. Sa maladie ne cédant point, on employa la bougie. Le frottement & la pression de celle-ci produisirent l'inflammation de l'urètre ; & rendirent la sonde nécessaire ; on l'introduisit. Cependant, l'irritation

causée par la bougie, augmentée par la présence de la sonde, força le Chirurgien de laisser en place cette dernière. Alors l'inflammation devint extrême, la gangrène s'empara des voies urinaires, & le malade périt.

Les embarras de l'urètre exposent plus que les autres causes, le Praticien à la méprise dont nous parlons; car ici on ne se croit pas même permis de douter que la maladie puisse n'être pas vénérienne, & je n'en suis point surpris : on ne veut point se souvenir que les mêmes embarras, sur le caractère desquels on ne croit pas pouvoir se méprendre aujourd'hui, étoient connus & bien décrits deux mille ans avant l'invasion de la vérole; on ne veut pas en un mot se résoudre à reconnoître des obstacles, non vénériens, quoique leur existence soit démontrée dans les écrits les plus anciens, à commencer par ceux d'Hippocrate. Le silence des Ecrivains modernes sur cette espèce d'obstacles non vénériens, favorise merveilleusement cette erreur dans la théorie, & les maux qui en découlent dans la pratique.

Les causes qui s'opposent à la sortie des urines, sont très-nombreuses & très-variées : M. Cusson (1) a recueilli quarante-quatre espèces d'ischurie, bien distinctes; sans compter les ischuries fausses, dont le nombre n'est guère moindre. Les Livres de Pa-

(1) Nosol. de Sauvages.

thologie-Chirurgicale passent trop légèrement sur une des maladies les plus fréquentes & les plus funestes que l'Art ait à combattre. Il seroit à souhaiter qu'un Chirurgien également versé dans la théorie & la pratique, en fît l'objet d'un Traité particulier. L'énumération succinte des vices qui arrêtent le cours des urines fera mieux sentir la nécessité d'un pareil travail, que tout ce que je pourrois dire en sa faveur. Ce tableau d'ailleurs peut être utile aux jeunes Chirurgiens; s'il ne leur enseigne pas à varier les secours, comme la nature varie les vices qui les exigent, il leur apprendra du moins, qu'ils ignorent une infinité d'Etiologies, dont le silence des Livres chirurgicaux, & celui des Maîtres chargés de leur instruction, les autorisent à se croire instruits. Nous emprunterons ce tableau du célèbre Gaubius (1), le plus exact, le plus précis, & conséquemment le plus succinct de tous les Pathologistes.

Parmi les causes presqu'innombrables de rétention d'urine, les principales sont l'inflammation de la vessie, celle de son col; la contraction nécessaire des fibres musculaires du corps de ce viscère rendue insuffisante par la distension immodérée que leur a fait éprouver l'urine retenue; par ses hernies ou déplacemens, par sa rupture, ses plaies, sa gangrène, par la paralysie de ses nerfs, provenant de la lésion

(1) Pathol. pag. 242.

de la moëlle épinière; par l'ulcère, les pustules, les tubercules, les incrustations calculeuses, le racornissement, les fungus & les autres tumeurs de ses membranes; l'inflammation du méat urinaire; sa constriction spasmodique; son obstruction par un gravier, des glaires, un grumeau ou caillot, du pus, un ver, &c. son rétrecissement par une callosité, une cicatrice, une fungosité, un tubercule, par l'engorgement des glandes dont il est parsemé, par la caroncule tuméfiée, des varices, des pustules; son affaissement, l'agglutination de ses parois & la distorsion de l'urètre, produisent le même effet. Souvent cependant la cause du mal vient seulement des parties voisines; comme lorsque l'intestin *rectum* est gonflé par des matières fécales durcies, des vents, des hémorrhoïdes, une inflammation, un abcès; lorsque la matrice est distendue par un fœtus, par du sang, de l'eau, de l'air, ou est attaquée de squirrhe, de cancer, lorsqu'elle est ossifiée, ou déplacée; ou lorsque quelque vice capable de comprimer le col de la vessie ou l'urètre occupe la vulve, le périnée, les prostates, les vésicules séminales, les muscles voisins, la verge ou le prépuce. Ce sont là les causes de l'ischurie, qu'on appelle aujourd'hui ischurie vraie.



CHAPITRE IX.

Des Fistules urinaires.

Les fistules urinaires ne sont pas de nature à céder aux agens internes. Cependant a-t-on à traiter une maladie pareille ? pour peu que les traitemens antérieurs s'éloignent de la méthode favorite du nouveau Praticien, il ne manque jamais de proposer, pour rendre la fistule moins rebelle aux topiques, un traitement de sa façon. A son avis, la fistule est un signe suffisant de la nécessité de s'occuper d'abord de la mondification générale. Je suis d'un sentiment bien opposé; car, non-seulement je pense que la fistule n'est pas un signe d'infection actuellement existante, mais même que quand on auroit des preuves certaines de l'existence du virus, il faudroit donner les premiers soins à la fistule, & ne s'occuper de la mondification générale, qu'après avoir assuré aux urines, ordinairement gênées dans leur cours, une issue libre & durable. Deux malades, morts de rétention d'urine pendant qu'on combattoit le vice général, m'ont convaincu du danger de la pratique que je combats.

Les fistules urinaires anciennes présentent deux indications; détourner les urines, & détruire les

duretés ou concrétions lymphatiques, qui les accompagnent & qui paroissent tenir à leur essence. Les fistules récentes n'étant point compliquées de ces duretés, n'offrent que la première indication, qu'il suffit de bien remplir pour arriver à une guérison aussi prompte que sûre. Je ne parlerai pas des moyens par lesquels on rétablit le cours des urines; j'observerai seulement deux choses : l'une, qu'il est inutile d'inciser tous les orifices des fistules, qu'une seule incision faite à celui des orifices, qui est en même-temps le plus déclive & le plus voisin de la crevasse du col de l'urètre, par où l'urine s'échappe, est suffisante, & rend inutiles toutes les autres dilatations : la seconde, que l'usage de laisser la sonde non-flexible dans la vessie, comme quelques-uns le pratiquent, après avoir forcé par son moyen les obstacles qui s'opposoient à la sortie des urines, secondé par la position dans laquelle on la fixe, a moissonné plus de victimes que la maladie elle-même. La sonde flexible, qu'il est à propos de placer, après avoir préparé la voie par les bougies, n'entraîne aucun inconvénient, dans les cas non inflammatoires, pourvu qu'on ne fatigue pas l'urètre par de fréquentes introductions; ce qui arriveroit, si l'on imitoit quelques Chirurgiens, qui craignent mal-à-propos, qu'à la faveur d'un trop long séjour, il ne s'attache à la sonde des concrétions terreuses, capables d'en gêner la sortie, & de produire des déchiremens dangereux, à raison de l'in-

flammation qui ne manqueroit pas de s'emparer des parties lacérées.

Pour que la ſonde s'incruſte, il faut la préſence d'un *gluten* propre à fixer l'élément terreux ; ce gluten ſe trouve dans les urines des perſonnes ſaines, des pierreux, &c.... mais je le crois incompatible avec la craſe des urines, chez les *fiſtuleux vénériens* : j'ai traité, ou vu traiter, plus de dix fiſtules urinaires, & je n'ai jamais rencontré ſur la ſonde le moindre rudiment d'incruſtation, de quelque conſiſtance, même au bout de douze jours & plus de ſéjour dans la veſſie.

Les moyens deſtinés à remplir la ſeconde indication, ſont de trois genres, analogues au trois terminaiſons dont on croit les duretés fiſtuleuſes ſuſceptibles : *la réſolution*, *la ſuppuration*, *la deſtruction* par le cautère potentiel.

Le peu d'énergie des traitemens généraux ſur les duretés de ces fiſtules, fournit déja la plus forte préſomption qu'elles ne ſont pas ſuſceptibles de réſolution, & l'inefficacité des fondans topiques achève de nous convaincre de leur inutilité. L'effet diſſolvant des frictions locales contre les fiſtules anciennes, eſt non-ſeulement illuſoire, mais même, dans certaines circonſtances, pernicieux ; je prouverai bientôt ce dernier point.

La raiſon eſt ici d'accord avec l'expérience: Peut-on douter que ces duretés lymphatiques, ſituées dans un

un lieu chaud, & par la ſuppoſition déja anciennes, ne ſoient déſorganiſées ? & ſi elles le ſont, ſi la circulation ne s'y fait plus, comment les réſoudre ?

La ſuppuration n'eſt pas moins difficile à procurer que la réſolution : comme celle-ci, la ſuppuration ſuppoſe dans la partie qui doit ſuppurer, la perméabilité & le jeu des ſolides qui la compoſent, conditions incompatibles avec les duretés, ou calloſités chroniques.

La deſtruction par le cautère potentiel n'eſt pas impoſſible ; mais il eſt dangereux de la tenter, & très-difficile de l'exécuter avec ſuccès.

Le danger eſt ici manifeſte : on ne ſauroit régler le degré de douleur, que le cauſtique doit exciter : l'érétiſme, l'inflammation & la rétention d'urine ſuivent la douleur, lorſqu'elle eſt violente, & l'on ne peut ſe promettre que celle qu'on va produire ne le ſera point.

Quant à la difficulté de l'exécution, on peut bien porter un trochiſme à quatre, ſix lignes de profondeur ; mais la maſſe calleuſe, qui unit les tégumens au corps de l'urètre, en a quelquefois dix, quinze, ou davantage.

Par quel méchaniſme ſont donc détruites ces duretés ? par la fonte putride, par la colliquation ; auſſi ne fourniſſent-elles jamais de vrai pus, & ſi quelquefois on en rencontre ſur l'appareil, il vient des tégumens, ou du tiſſu cellulaire, qui entouroit la portion de calloſité détruite.

Si c'eſt la fonte putride qui diſſout les concrétions lymphatiques, c'eſt vers elle que l'art doit diriger tous ſes efforts. Pourquoi donc frictionner ? quel effet produira donc un traitement général dans un lieu où ſon agent ne parviendra point ? cependant les frictions mercurielles locales, quoiqu'incapables de réſoudre, peuvent agir ſur la maladie, & produire, ſelon les circonſtances, de bons ou de mauvais effets; voici comment je conçois leur action.

On voudra bien ſe rappeller que la chaleur qui dépaſſe le nonante-deuxième degré du thermomètre de Farenhéit, coagule la lymphe; que cette même chaleur, renfermée entre le trente-deuxième & le nonante-deuxième, la fond d'autant plus puiſſamment, qu'elle approche davantage du dernier terme. Suppoſons maintenant que la chaleur des duretés ſoit quatre-vingt : les onctions, irritant & augmentant par-là même la chaleur locale, hâteront la fonte, ſi elles ne portent pas cette chaleur trop haut. Faiſons la ſuppoſition contraire : ſoit la chaleur locale nonante-deux, ou plus forte; que les onctions viennent alors l'augmenter; il eſt évident qu'elles accroîtront les duretés, au lieu de les détruire.

La préciſion que je mets dans mes ſuppoſitions paroîtra ſans doute aux vieux routiniers une fiction ſcholaſtique. Cependant j'en appelle aux Obſervateurs éclairés. Qu'ils nous diſent, s'ils n'ont pas vu les onc-

tions mercurielles & les autres résolutifs irritans, produire tantôt les bons & tantôt les mauvais effets, que je leur attribue? s'ils peuvent se retracer fidellement les faits dont ils ont été témoins, ils verront que les frictions ont produit leurs bons & leurs mauvais effets, précisément dans les circonstances que nous osons déterminer. Nous espérons au moins que l'observation postérieure leur montrera clairement la nature attachée à la marche que nous l'avons vu suivre, dans tous les cas où nous l'avons étudiée.

Que doit donc faire l'Art pour déterminer ou hâter la fonte de ces duretés? humecter beaucoup la partie; y produire ou entretenir une juste chaleur, dont je suis incapable de fixer le degré; en un mot, favoriser la dissolution spontanée, ou la putréfaction.

Les fistules urinaires passent pour être très-sujettes à récidive, cela peut être; mais bien certainement les rechutes que j'ai observées, n'appuient pas cette opinion : on ne croit les rechutes réelles, que parce qu'on s'est fait une fausse idée de la guérison.

L'urine, entraînée spontanément par l'urètre, ou détournée par la sonde, cesse-t-elle de couler par la fistule pendant un, deux mois? les tégumens s'unissent par une cicatrice quelconque. En faut-il davantage pour qu'on juge la guérison obtenue? je ne pense pas de même; j'examine s'il reste des duretés entre les tégumens & l'urètre. Tant qu'il en reste quelque vestige, je tiens l'ouverture extérieure ouverte; je la

rouvrirois si elle venoit à se fermer, persuadé que son obstruction écarte la guérison vraie, la seule qui puisse satisfaire l'homme exercé dans cette branche de l'Art de guérir. On est dans l'habitude d'attribuer ces prétendues récidives à la renaissance des anciens obstacles répandus dans le canal. N'est-il pas plus vraisemblable que ces obstacles doivent eux-mêmes leur renaissance à l'augmentation des duretés déterminée par la sanie qu'elles fournissent, par l'urine retenue qui les baigne, ou bien enfin par ces diverses causes réunies ? Si on adopte mes idées, on conviendra que les récidives sont moins communes qu'on ne pense. Elles seront très-rares, je le dis avec confiance, quand on fera de la fonte absolue des duretés une condition essentielle de la guérison radicale des fistules urinaires.

Je crois devoir ajouter, en terminant cet article, qu'ayant appliqué, d'après l'analogie, aux fistules urinaires les injections lixivielles, leur succès a surpassé mon attente. Je dois néanmoins avertir les jeunes Praticiens que la dose d'alkali fixe, relativement à la constitution du sujet, & sur-tout à l'état actuel de la partie, exige un tâtonnement que l'habitude seule peut suppléer. J'ai produit le même effet sensible avec quinze grains de nitre fixé par les charbons, & avec trente grains, un gros, & plus, du même sel, sur une pinte d'eau. Ces injections doivent produire un chatouillement vif : toutes les fois

qu'elles causeront une douleur réelle, la dose d'alkali sera trop forte pour le cas présent. On la diminue alors, & l'on remonte ensuite en tâtonnant, jusqu'au point desiré.

Ce que je dis ici de l'efficacité des alkalis fixes, ne détruit pas ce que je disois tout-à-l'heure de l'impuissance des résolutifs : les alkalis fixes, portés par leur véhicule dans le centre même des duretés, les détruisent en les dissolvant par leur vertu physique propre & indépendante de l'action vitale de la partie : on pourroit même conjecturer, comme on l'a dit des alkalis volatils, que ces sels décomposent les duretés en s'emparant de la partie huileuse, qui est un des élémens de la lymphe dont elles sont formées ; car ils ressortent quasi savonneux.



CHAPITRE X.

Des Fongoſités du Vagin.

J'APPELLE *fongoſités du vagin*, des végétations qui, s'élevant de toute ſa ſurface interne, ſe réuniſſent pour former un *maſſif*, qui bouche, obſtrue, plus ou moins exactement & dans une plus ou moins grande étendue, la cavité de ce conduit. Ce ſymptôme élude toujours l'action du mercure pris intérieurement, & cède difficilement aux topiques.

J'ai vu trois fois le vagin rempli de ces végétations dans toute ſa longueur. Je traitai la première maladie d'après les Livres, en introduiſant dans ce conduit, avec beaucoup de peine & de patience, de minces peſſaires ou bourdonnets enduits de pommade mercurielle. Ce moyen ne réuſſit point; les végétations comprimées par le peſſaire, ſe relevoient preſqu'auſſi-tôt qu'il étoit ôté. Je n'oſai pas faire uſage du mélange de baſilicum & de précipité rouge, uſité contre les chancres, quoique quelques Chirurgiens ne craignent pas de s'en ſervir. Je me haſardai cependant à porter ſur le mal un bourdonnet légèrement ſaupoudré d'alun calciné. Je paſſai deux heures auprès de la malade, pour obſerver les effets de cette application. Voyant, après ce temps, que l'alun ne

causoit aucun accident, pas même la douleur sur laquelle j'avois dû compter, je me retirai. Il étoit alors neuf heures du soir. Vers minuit il se développa dans la partie une chaleur considérable, accompagnée d'un sentiment de tension très vif & très-importun. La malade voulut uriner, & ne le put point. Les envies & le besoin de rendre les urines augmentèrent, & l'obstacle resta le même; la fièvre parut, le visage s'enflamma & le délire survint. Je calmai tous ces accidens dans l'espace de quelques jours; mais la maladie resta la même, & je me promis bien de ne la plus attaquer avec les mêmes armes.

Sur une seconde malade, j'essayai de consumer les végétations vaginales par la pierre infernale, & je n'eus point de succès. Lorsque ce caustique a fait une escare, quelque mince qu'elle soit, il n'agit plus que foiblement à travers la couche cautérisée. L'escare est trente-six heures au moins à tomber, & ce temps suffit pour rendre aux végétations ce que le caustique leur a fait perdre. Voilà, je pense, pourquoi je n'eus pas de succès. Je songeai, pour dernière ressource, à me servir du beurre d'antimoine, dont l'escare est moins solide; mais il flue, & je pouvois intéresser des parties qu'il importe de ménager. Je parai cet inconvénient, en tenant sous ma main une seringue remplie d'eau de chaux bourbeuse, au moyen de laquelle je portois dans le vagin une substance propre à décomposer le beurre d'antimoine, au moment précis où je le desirois.

Je touchois les fongosités; la malade m'avertissoit lorsque la douleur étoit très-forte; aussi-tôt je la faisois cesser par mon injection, & je me disposois à la faire renaître par une nouvelle application de beurre d'antimoine. Mes séances étoient à peu-près de demi-heure. A la fin de chacune, je lavois le vagin, d'abord avec l'eau de chaux, ensuite avec l'eau tiède. A peine cette dernière lotion étoit-elle achevée, que la douleur cessoit entièrement. En finissant, je plaçois dans le vagin un bourdonnet de charpie sèche, & je laissois la malade tranquille jusqu'au lendemain.

Au lieu d'eau de chaux, j'aurois pu me servir d'une solution d'alkali fixe; mais l'impression de ce sel auroit produit, en pure perte, une douleur qu'il importoit d'éviter, pour ne pas rendre insupportable à la malade la douleur inséparable du caustique.

Ce procédé me réussit à souhait, & je l'ai répété depuis avec le même succès. Il est minutieux, fatigant, ennuyeux; mais je le crois sûr.



CHAPITRE XI.

Des Duretés des Corps caverneux & des maladies analogues.

Les duretés des corps caverneux ne diffèrent des nœuds lymphatiques de l'urètre, des restes de bubons répercutés, des engorgemens vénériens du col de la matrice, &c. que par leur siége (1). M. de la Peyronie, à qui nous devons des observations, des remarques & des détails intéressans sur cette maladie, place ces duretés dans les corps caverneux (2). Que devons-nous entendre, & qu'entendoit-il lui-même par cet énoncé trop vague? croira-t-on qu'elles prennent naissance dans le tissu spongieux de la verge? comment se le persuader? il est continuellement abreuvé de sang, & ces concrétions ne sont pas sanguines mais lymphatiques. Des recherches exactes m'ont convaincu qu'elles ont leur siége dans l'épaisseur même des sacs ligamenteux, qui renferment le tissu spongieux de la verge, ou les corps caverneux proprement dits.

Le diagnostic de cette sorte de duretés n'est pas susceptible de méprise, même pour le tact le moins

(1) Voy. le Chap. de la Gonorrhée, pag. 198.

(2) Mémoires de l'Acad. Royale de Chir. T. I. pag. 425.

exercé. Leur solidité sera toujours aux yeux du Chirurgien un signe suffisant pour empêcher qu'il ne les confonde avec les dilatations anévrismales des corps caverneux, avec lesquelles seules elles pourroient avoir quelque grossière ressemblance. Cette dernière maladie est d'ailleurs fort rare. *Albinus* en fournit un exemple que l'évènement a rendu mémorable. L'anévrisme, dont il parle, ayant été ouvert contre son avis, l'hémorragie fut extrême, on ne parvint tout au plus qu'à la modérer, & le malade périt (1).

Tant à raison de leur siége qu'à raison de la matière qui les forme, les duretés des corps caverneux se rapprochent beaucoup du ganglion. Comme lui, elles sont très-rebelles aux fondans, aux résolutifs, tant internes qu'externes; en un mot, à toutes sortes de médicamens. M. de la Peyronie nous apprend que, non-seulement elles ne cèdent pas aux grands remèdes, mais même qu'elles augmentent quelquefois après que le traitement est achevé.

L'impuissance du mercure contre cette maladie & contre plusieurs autres, analogues à celle-ci, m'affermit dans l'opinion où je suis, que quelque divisé que le mercure soit dans l'onguent mercuriel, il n'est pas assez subtil pour pénétrer dans le tissu compact & serré des ligamens, des aponévroses, des membranes, des tendons, des os, &c. Aussi l'expérience a-t elle prouvé

(1) Acad. Annotation., Lib. III, pag. 27.

d'une manière inconteſtable la ſupériorité des préparations mercurielles ſalines ſur l'onguent napolitain, toutes les fois que l'engorgement a ſon ſiége dans quelqu'une des parties ci-deſſus mentionnées.

Quoique les duretés des corps caverneux ne ſoient pas exemptes de danger, quoique, ainſi que le ganglion, elles ſoient ſuſceptibles de ſe convertir en ſquirrhe & en cancer, en général elles ne ſont qu'une légère incommodité pour l'individu qui les porte. Mais elles nuiſent eſſentiellement à l'eſpèce, en empêchant la fécondation; car elles rendent l'érection rare, pénible, douloureuſe, ou au moins accompagnée d'un mal-aiſe inquiétant, & la parfaite éjaculation impoſſible : de-là la ſtérilité.

Parmi le très-grand nombre de remèdes eſſayés par M. de la Peyronie, les ſeules *eaux de Barèges* montrèrent quelqu'efficacité contre cet accident. L'amour vif pour ſon Art & pour l'humanité, qui éleva ſi fort cet excellent homme au-deſſus de ceux qui l'avoient précédé dans la première place, & qui en fit l'éternel modèle de ſes ſucceſſeurs, lui inſpira, pour cette découverte, une ſorte d'enthouſiaſme; & cet enthouſiaſme, fortifié de quelque ſuccès, fit preſque des eaux de Barèges le véritable ſpécifique des duretés des corps caverneux.

Il n'eſt pas poſſible de déterminer l'influence des principes médicamenteux de ces eaux ſur les guériſons qu'elles ont opérées; mais il eſt très-probable que ces guériſons ſont dues principalement à l'effet méchanique de

la douche. Nous ne pouvons nous empêcher de penser que M. de la Peyronie eût rendu sa découverte beaucoup plus utile, s'il n'eût proposé ces eaux que comme remède. La spécificité entraîne une sorte d'exclusion. Dans le cas présent, elle restreint aux eaux de Barèges une propriété que la raison ne peut refuser, au moins à différentes mesures, à toutes les eaux thermales.

Quoi qu'il en soit de la propriété de ces eaux & du principe où elle réside, leur éloignement en resserre beaucoup l'utilité. Combien de personnes que des affaires, le manque de fortune, &c. privent à jamais d'une ressource, qu'il faut aller chercher aux pieds des Pyrénées !

Un remède commode, peu dispendieux, qu'on trouveroit par tout, & dont on pourroit user dans toutes les positions de la vie, seroit sans doute bien précieux à l'Art ! oserions-nous nous flatter de l'avoir trouvé dans l'alkali volatil ?

Nous croirions trahir également la vérité, soit en supprimant le fait sur lequel nous fondons cette conjecture, soit en nous bornant à une simple allégation de ce fait important. Nous allons le rapporter avec toutes ses circonstances.

Un malade, âgé de quarante ans, avoit dans le corps de la verge, à deux travers de doigt de la couronne du gland, une dureté d'environ un pouce & demi de diamètre, qui faisant une saillie égale aux deux côtés de la verge, paroissoit intéresser également

les deux corps caverneux. Quoique la verge restât droite dans l'érection, l'éjaculation étoit baveuse, comme dans les observations de M. de la Peyronie; sans doute à cause du trop grand resserrement de l'urètre dans sa portion comprise au cenrre de la dureté. Les urines couloient librement. Cette tumeur étoit ancienne; il y avoit plus de six mois que le malade s'en étoit apperçu, & il ne paroissoit pas, d'après son rapport, qu'elle eût augmenté depuis cette époque. Elle étoit donc dès lors parvenue à son état. Quel tems avoit-elle mis à croître? je l'ignore. Je traitois cet homme pour la vérole générale, & je ne donnois aucuns soins particuliers à cet accident, que je m'attendois à voir persister. Cependant je m'apperçus, le sixième jour du traitement, que la tumeur étoit moins confondue avec les corps caverneux; qu'elle étoit plus détachée & plus saillante. La lueur d'espérance que ce changement m'inspira, me fit tenter extérieurement, un moyen dont on connoît l'efficacité contre les engorgemens lymphatiques: j'enveloppai la verge de compresses trempées dans une solution alkaline tiède, plus chargée que celle dont j'ai parlé à l'article de la gonorrhée (1). Le malade humectoit lui-même l'appareil, toutes les deux heures, avec la même solution. L'action réunie de ces deux agens fut telle qu'au bout

---

(1) Pag. 222.

de cinq ſemaines, il ne reſtoit plus aucun veſtige de la dureté (1).

A cette obſervation, joignons la ſuivante, dont la diverſité du ſiége ne fait pas diſparoître l'analogie.

Une femme de trente-deux ans atteinte d'une fièvre lente déja ancienne, & d'un crachement de pus verdâtre, éprouvoit en outre un écoulement fétide par le vagin, dont la ſource étoitdans la matrice. Le col de cet organe raboteux & double de ſon volume ordinaire, ſon orifice bâillant, des douleurs du genre de celles qu'on appelle *lancinantes*, la peau tendue & sèche, &c. firent prononcer qu'il y avoit ſquirrhe ou cancer à la matrice. Ce diagnoſtic privoit notre malade de tout ſecours curatif; on ſe bornoit depuis long-temps à pallier les accidens. On pouvoit ſoupçonner à la rigueur chez cette femme un virus vénérien, anciennement contracté; mais il étoit aſſez peu caractériſé pour qu'on ne s'en fût pas occupé juſqu'à ce moment.

---

(1) Ce malade, qui guérit fort bien de la vérole générale, m'a détrompé ſur une circonſtance du traitement, que je croyois fort eſſentielle, j'entends l'ample boiſſon d'une infuſion aromatique quelconque, que j'avois tant recommandée dans le cours de cet Ouvrage. Il étoit grand buveur, &, ſelon la valeur rigoureuſe du mot, véritable *hydrophobe*. A mon inſu, & de ſon ordonnance, il remplaça l'infuſion de mélifſe par le vin blanc, qu'il appelloit ſa tiſane, dont il but régulièrement juſqu'à trois & quatre pintes par jour. De pareils faits ne doivent pas être perdus, mais il vaudroit mieux les perdre, que de donner lieu d'en abuſer.

La malade paroiſſant toucher à ſa dernière heure, un de mes amis crut pouvoir haſarder l'uſage de l'alkali volatil. Je ne détaillerai pas le traitement; on n'y verroit que ce qu'on connoît déja. Je me borne à dire que nous eûmes un double ſujet d'étonnement, mon ami & moi : la malade guérit parfaitement, & guérit en moins de deux mois.

Un Bachelier de la Faculté de Paris, à qui j'avois communiqué ce fait, a obtenu, dans un cas à-peu-près pareil, à l'exception du crachement, le même ſuccès, quant à l'engorgement de la matrice; mais il reſte à ſa malade des douleurs atroces dans les membres, qu'il attribue au vice des nerfs, & que je croirois l'effet immédiat du maraſme, dont on n'a pu la retirer, & auquel probablement elle ne tardera pas à ſuccomber (1).

Les alkalis volatils guériſſent donc le ſquirrhe & le cancer? Je n'en crois rien; l'un & l'autre ſont, à mon avis, inexpugnables par les agens intérieurs. Mais, dira-t-on, des Auteurs graves atteſtent des guériſons de ſquirrhe & de cancer, obtenues par des médicamens de cette eſpèce. Je l'avoue & ne me rends point : qui me garantira qu'ils ont bien vu? Le diagnoſtic du cancer, dans bien des circonſtances, eſt très-vague &

(1) L'Auteur de l'obſervation ayant quitté depuis long-temps la capitale, je n'ai pu me procurer aucuns renſeignemens ſur ſa malade.

très-incertain. Il n'y a de maladies bien caractérisées que celles qui ont un ou plusieurs signes tellement propres, qu'ils n'existent jamais sans la maladie, & qu'ils existent toujours avec elle; le cancer n'en a pas un seul qui ne convienne à d'autres maladies, pas un dont l'existence ne soit indépendante de la sienne.

La preuve entière de ce que j'avance, exigeroit la discussion de tous les signes du cancer (1). Je n'en examinerai qu'un; on pourra juger des autres par celui-là. Prenons pour exemple le plus décidé de tous, celui-là même que bien des gens croient *univoque*, les douleurs *lancinantes*, *poignantes* & *brûlantes*.

Je dis en premier lieu que ce signe, ne tombant pas sous nos sens, est difficile à constater. Comment s'assurer en effet que les douleurs que les malades ressentent, sont lancinantes, poignantes & brûlantes? un pareil signe ne peut être connu que de celui qui l'éprouve. Laissez donc aux malades le soin de le rendre; ne leur fournissez pas les expressions; alors vous n'en rencontrerez pas un sur mille, qui dise sentir des douleurs lancinantes, poignantes & brûlantes, ni rien d'équivalent. Si tous disent les ressentir telles, c'est que nous les aidons à sentir; ils peignent ensuite la douleur qu'ils éprouvent avec les couleurs que nous leur

(1) On peut voir ces signes dans ma *Dissertation Académique sur le Cancer*, couronnée par l'Académie de Lyon en 1771, imprimée à Paris en latin, en 1774, & en françois, en 1776, in-12.

avons

avons fournies, & ils font un tableau fantastique, moins conforme à leurs sensations, qu'à nos idées. Le malade peut bien dire qu'il éprouve des élancemens, & alors ce signe n'est d'aucun poids dans le diagnostic; mais pour les nuances qui caractérisent l'espèce de douleur, il est incapable de les rendre, & c'est cependant d'après ces nuances que nous prétendons juger avec certitude.

Je dis en second lieu que ce signe n'est pas univoque : cela est évident, puisque ce signe, loin d'être propre, particulier au cancer, convient, est même assez ordinaire à plusieurs autres maladies. Il convient, par exemple, aux tumeurs scrophuleuses des adultes, dans le temps où elles commencent à tomber en fonte putride, terminaison si peu suspecte, que prudemment ménagée, elle amène pour l'ordinaire l'entière guérison de la tumeur : il se rencontre dans presque toutes les vieilles plaies ou ulcères des personnes qui sont actuellement dans le marasme : il n'est pas rare dans certaines exostoses, il est encore plus fréquent dans les ulcères de la face, qui, quoique tous rongeans, ne sont pas tous cancéreux; car la plupart cèdent aux topiques adoucissans. C'est cette espèce d'ulcères anomales, où l'homme instruit ne voit pas même le masque du vrai cancer, qui valut à la carotte, il y a quelques années, la haute réputation, la vogue inattendue dont on la vit jouir, presque dans toute l'Europe. Ainsi que les choses de luxe,

les remèdes eux-mêmes obéissent à la mode & passent comme elle. La carotte est retombée dans l'oubli.

J'ajouterai, & la remarque n'est pas neuve, que ce signe n'accompagne pas fidèlement le cancer, même ulcéré. Cette remarque est appuyée sur deux exemples qui me sont propres, & je crois inutile de la fortifier de ceux que je pourrois emprunter des Observateurs & des Praticiens.

Il me semble entendre la plupart de mes Lecteurs former ce double jugement, au sujet des tumeurs écrouelleuses lancinantes, dont j'ai parlé plus haut : les *scrophules lancinantes* étoient cancéreuses ; les *cancers non-lancinans* n'étoient pas des cancers. Je n'ai qu'un mot à répondre ; tous les scrophuleux sont guéris ; les deux cancéreux sont morts dans les horreurs & les tourmens du cancer. On doit appliquer au squirrhe tout ce qui vient d'être dit du cancer, relativement à l'incertitude des signes qui le caractérisent.

On ne peut donc pas constater, dira-t-on, & mettre hors de tout doute l'existence du cancer? la chose n'est pas aisée ; mais je ne la crois pas impossible. Quand plusieurs personnes de l'Art, également recommandables par leurs lumières & par leur probité, s'accorderont dans le diagnostic, je le tiendrai pour sûr. Mais que l'inventeur d'un remède, que le prôneur d'un prétendu spécifique, que des certificateurs banaux veuillent me soumettre à leurs décisions, ils n'y réussiront point : je me défie dans le premier de l'illusion, de l'enthousias-

me; je redoute dans le ſecond, la cupidité, la fraude, l'improbité dont il eſt pétri; l'uſage que les derniers font de leurs connoiſſances, la légèreté coupable avec laquelle ils certifient des faits ſouvent démontrés faux par l'évènement & toujours douteux; la ſorte d'héroïſme avec lequel ils ſoutiennent les coups foudroyans des déſaveux, auxquels ils ſe trouvent par fois réduits, &c. me rendent leurs jugemens plus que ſuſpects, & m'ôtent toute confiance en leurs déciſions.

Après avoir montré combien peu l'on doit compter ſur les témoignages qu'on allègue en preuve de la poſſibilité de guérir le ſquirrhe & le cancer par les agens intérieurs, je pourrois démontrer par des milliers d'obſervations, & par l'inſpection anatomique, qu'il n'eſt que trop vrai que ces maladies ſont placées par l'entière déſorganiſation de leurs maſſes, abſolument hors de la ſphère d'activité des remèdes internes; mais je ne ferois que répéter ce que *Gendron* enſeignoit, il y a près d'un ſiècle; & ce qui n'a point échappé depuis aux grands hommes qui ont traité le même ſujet.

L'enthouſiaſme, preſque inſéparable des grandes découvertes, a pu faire croire pendant quelques momens au fameux M. Storck qu'il exiſtoit des remèdes internes, capables de guérir le cancer; mais je ne vois que l'effronterie, l'ignorance, la cupidité d'un Charlatan qui puiſſe défendre obſtinément une erreur dont l'évidence eſt démontrée, même par les

infortunes entassées de sa propre pratique. Et comment abandonneroit-il une erreur chérie, base unique de sa fortune? S'il ne promettoit que ce que les gens de l'Art tiennent à leurs malades, par où acquerroit-il la confiance exclusive à laquelle il vise? Les Chirurgiens ne savent qu'extirper ou assoupir, comme dit M. le Cat (*aut blandire, aut seca,*), parce qu'ils ne consultent que l'intérêt des malades & le vœu de l'Art. Ils supposent que les hommes sont ce qu'ils devroient être, c'est-à-dire, soumis à l'empire de la raison. Le peu de cas qu'on fait de leurs décisions, doit leur apprendre qu'ils ont tort.

Le Charlatan connoît les hommes; il ne cherche pas à leur ôter leurs foiblesses, il en profite : il sait qu'ils sont pusillanimes; il condamne l'usage salutaire du fer chirurgical, pour lequel il connoît leur répugnance. Il leur propose pourtant des remèdes, parce que sa fortune & leur inconséquence le veulent ainsi. Le même fond d'insatiabilité qui fait que les hommes travaillent sans cesse à augmenter leur fortune, fait aussi que dans leurs maladies, ils ne savent pas se borner à une santé médiocre; ils la veulent parfaite. Tel malade qui, avec un cancer occulte indolent, pourroit, à l'aide de quelques ménagemens, jouir d'une vie longue & paisible, veut être délivré même de ses craintes, & trouve des douleurs longues, déchirantes, atroces, & une mort horrible dans les promesses ridicules

du Charlatan, qui le séduit, & l'immole à son avarice.

Ceux qui vont chercher la guérison du cancer dans les prétendus spécifiques des Charlatans, devroient bien, ce me semble, en être détournés par les réflexions suivantes, que chacun est à portée de commenter. Chaque royaume, chaque province, chaque ville, je dirois presque chaque village, a son guérisseur ou sa guérisseuse de cancers. Les témoignages avantageux, les succès captieux, la réputation, la vogue qu'un Hippiatre a dans Paris (1), un Bucheron l'a dans son village. Puisque les apparences sont les mêmes pour l'Hippiatre & pour le Bucheron, ou ils guérissent tous deux, ou aucun d'eux ne guérit. Supposons qu'ils guérissent tous deux, le Jongleur de chaque ville & de chaque village guérit donc aussi; car il a pour lui les mêmes preuves que les deux autres. Supputons maintenant tous ces guérisseurs de cancer. En ne prenant que ceux dont la réputation est bien établie, nous en trouverons au moins cent en France, & plus de mille en Europe. Vivant pour l'ordinaire éloignés les uns des autres, ces gens ne se connoissent pas, ou se

(1) Comme cet Hippiatre ne guérissoit point, sa célébrité ne se soutint à Paris, qu'autant de temps qu'il en fallut à l'enthousiasme, qui de sa bouche d'airain publie également le mensonge & la vérité, pour naître & mourir.

décrient. Ils ont donc chacun leur remède particulier; car comment concevoir que le hasard leur ait fait rencontrer le même spécifique. Voilà donc de bon compte plus de mille remèdes guérissant le cancer. Je demande présentement aux gens sensés, par quelle faveur spéciale de la Providence, propice aux Charlatans & fatale au reste des hommes, il a pu se faire qu'au moins à la mort de tant de guérisseurs, aucun de leurs spécifiques ne soit tombé dans le domaine de la Chirurgie? & s'ils y entrent tous, comme il seroit aisé de le prouver, conçoit-on une noirceur comparable à celles des ministres de l'Art, qui les céleroient, pour le plaisir sans doute de soutenir que le cancer est incurable par les remèdes intérieurs? L'histoire de l'Art nous apprend que tous ces spécifiques retournent à la source d'où ils étoient originairement sortis, mais à la vérité dépouillés du merveilleux dont ils s'étoient revêtus dans les mains des Empiriques, & quelquefois tellement tronqués, mutilés, défigurés, qu'on a peine à les reconnoître, & qu'on pourroit dire d'eux, avec raison, ce que le Poète dit d'Hector : *Quantùm mutatus ab illo Hectore!* L'Art ne les avoit pas jugés curatifs ; il les revoit ou simplement impuissans, comme ils l'étoient à leur naissance, ou tout-à-la-fois impuissans & pernicieux, & c'est ce que dans ses mains, ils ne furent jamais.

On pourroit confirmer ceci par mille exemples;

un ſeul ſuffira. Durant une longue vie, le Charlatan *Pluncket* jouit en Angleterre de la réputation la plus étendue, même en apparence la mieux méritée. Il meurt; ſon remède eſt connu. Qu'arrive-t-il? Les vrais Maîtres de l'Art le mépriſent d'un côté, comme inefficace, & le blâment, de l'autre, comme dangereux. Que de Plunckets dans le monde!



CHAPITRE XII.

Des Chancres, Poireaux, Verrues, Fraises, Condylômes, Fics, & autres excroissances.

AUTANT les chancres primitifs sont communs, autant les chancres secondaires sont rares. Peut-être même ces derniers n'ont-ils jamais lieu. Je sais bien qu'un chancre, bien ou mal cicatrisé, peut se rouvrir; mais je n'ai jamais vu, qu'une ou plusieurs années après une guérison manquée, il survint des chancres spontanés, c'est-à-dire, indépendans de toute infection nouvelle, à celui qui n'en eut point auparavant. Je parle ici des chancres vrais, rongeans, profonds, rebelles, & non de ces légères excoriations, dont il est si facile au Praticien d'abuser.

Quelques Ecrivains semblent croire que le virus qui donne naissance aux chancres, est plus subtil que celui qui produit la gonorrhée, le bubon, &c.; d'autres supposent, non moins gratuitement, que ce virus est très-différent de lui-même, à raison de la plus ou moins grande intensité de son acrimonie : de-là les chancres malins ou bénins. Comme les faits manquent également pour faire admettre ou rejetter ces suppositions, le plus sûr est, sans doute, de s'en tenir aux causes immédiates & connues; avec d'au-

tant plus de raiſon, qu'elles ſuffiſent ici pour expliquer les différences qu'on remarque dans les chancres. On ſait que ces petits ulcères ſont d'autant plus rebelles, d'autant plus rongeans, qu'ils ſont plus douloureux; qu'ils ſont d'autant plus douloureux, qu'ils occupent des parties plus ſenſibles. Qu'un ſujet ſoit très-irritable, que le chancre ait ſon ſiége dans une partie fort ſenſible, vous aurez un ulcère très-rongeant, qui deviendra même gangréneux, ſi l'acrimonie, compagne ordinaire de l'exceſſive ſenſibilité, domine dans le ſujet. Ces obſervations pourroient juſtifier l'opinion où ſont quelques Praticiens, que le chancre placé ſur le filet donne plus ſouvent la vérole que ceux des autres régions du prépuce & du gland. En effet, perſonne n'ignore que le chancre du frein eſt plus douloureux, plus enflammé, plus tenace que ceux du prépuce; ne ſeroit-il pas auſſi plus ſujet à la réſorption? Les ſuppoſitions contraires rendront bénins des chancres, puiſés dans la même ſource d'infection.

Il n'eſt pas rare de voir le bubon ſuccéder au chancre. Ce nouvel accident eſt-il un bien? j'oſe en douter, & j'étends mon doute ſur le bubon qui ſurvient à la gonorrhée, & qu'on croit propre à diminuer le danger de l'infection générale, au moyen de la ſuppuration, par laquelle on ſuppoſe ici qu'il doit ſe terminer. Diſtinguons d'abord les bubons, afin de mieux apprécier leurs prétendus avantages, en bubons d'irritation & bubons d'abſorption. Aſſurément la ſup-

puration des premiers n'influe pas davantage sur la gonorrhée ou sur le chancre, que la suppuration d'une glande de l'aisselle sur le panaris. Pour le bubon d'absorption, la décharge qu'il procure en suppurant, équivaut-elle aux justes craintes d'infection générale, que la résorption inspire? car enfin, connoît-on une voie directe, qui, portant le virus de l'urètre ou du gland à l'aine, s'oppose, dans le trajet, à toute dissémination du fluide résorbé? si tout le virus ne va pas se réunir à l'aine, je vois l'infection générale plus probable, que si le chancre étoit seul & sans accidens. Il me semble qu'une opinion qui sert de règle dans le choix du traitement, devroit reposer sur une base plus solide. Est-il donc indifférent au malade de recevoir quelques frictions, tandis qu'il continue à remplir ses devoirs, ou de se soustraire à ces mêmes devoirs, pour subir les dégoûts & courir les risques de la salivation? Je n'exagère point en annonçant la nécessité de saliver, pour extirper un chancre; telle est l'opinion de certains Praticiens. A les en croire, tout chancre donne nécessairement la vérole. Point d'exception; & pour prouver que la maladie n'en souffre point, on cite, avec une persévérance, qui tient de l'obstination, Astruc qui admet des exceptions, parce qu'il étoit trop sage & trop éclairé pour n'en point admettre (1). En effet, peut-on supposer que la probabilité d'infection générale sera la même dans tous les cas? Le chancre superficiel &

(1) Tom. 3, pag. 35 & 37.

le chancre profond ; celui qui ſuppure, & celui qui ne ſuppure point ; celui qui paroît deux ou trois jours après un coït impur, & celui qui, creuſant ſourdement la partie pendant quinze jours ou trois ſemaines, ne rompt qu'à cette époque l'écorce qui le recouvre, feront donc courir le même riſque? La réſorption ſe fera donc également dans le ſujet fort & dans le ſujet foible ; quoiqu'on ſache qu'en général la foibleſſe favoriſe l'imbibition des fluides appliqués à la ſurface des corps, &c. &c. &c.

Le chancre donne plus ſouvent la vérole que la gonorrhée, parce que le virus qui le produit a toujours pénétré plus ou moins profondément dans le tiſſu des parties où il s'établit. L'application des cauſtiques, ſur-tout de ceux qui produiſent une eſcare ſolide, favoriſe la réſorption, les lotions avec la diſſolution de ſel de ſaturne, jadis réprouvée par de Blegny, mais accueillie enfin de nos jours, eſt également propre à modérer la décharge, & à favoriſer le reflux. Enfin, le panſement avec un onguent quelconque, imprégné de précipité rouge, eſt d'autant plus contraire à l'unique indication qui ſe préſente ici, celle de favoriſer la décharge du virus embarraſſé dans les chairs, que ſes moindres effets ſont d'augmenter l'inflammation de ces petits ulcères, & d'en rendre les bords durs & calleux. Les boiſſons légèrement anti-phlogiſtiques, les bains partiels, les douches & les applications émollientes ſont les ſeuls moyens indiqués. Le chancre traité de cette manière

occupera peut-être plus d'eſpace, que s'il étoit cautériſé; mais la décharge du virus n'en ſera que plus certaine & plus entière. D'ailleurs, une abondante ſuppuration peut épuiſer le venin vérolique, & préſerver le malade de l'infection générale. Cet écoulement, en quelque quantité qu'on le ſuppoſe, eſt tellement dépuratoire (1), qu'il influe juſques ſur le virus répandu dans le canal de l'urètre. Nous avons obſervé que les gonorrhées compliquées de chancres, traités par les émolliens, ſont moins tenaces que celles que ces émonctoires n'accompagnent point. D'après la manière de voir que nous expoſons ici, nous avons eſſayé d'imiter la nature dans un cas que voici.

Pluſieurs années après une gonorrhée heureuſement terminée, un homme de conſtitution mélancolique, éprouvoit de petites douleurs, ou plutôt des inquiétudes dans le corps de la verge. Pluſieurs perſonnes conſultées, avoient tenté ſans ſuccès de ramener le calme dans la partie. L'inquiétude du malade augmentoit à chaque non-ſuccès. Pour ne pas rentrer dans le cercle pratique parcouru juſqu'alors ſans aucun fruit, je propoſai l'application d'un emplâtre de cantharides, de l'étendue d'un pois, avec les précautions convena-

---

(1) Ce que nous diſons du chancre, nous le diſons auſſi des puſtules : elles ſont dépuratoires, & je ne doute pas que tel malade dont la guériſon s'achèveroit au moyen de ces petites ouvertures, ne rechute, lorſqu'on s'aviſe de les fermer.

bles, ſur la face interne inférieure & latérale du prépuce. Celui-ci ſe tuméfia ſans inflammation, la veſſie excitée, ſe rompit d'elle-même, & fournit pendant pluſieurs jours un ſuintement jaunâtre très-abondant. Le petit ulcère fut entretenu par des lotions & des immerſions fréquentes dans une décoction émolliente. Il dura dix ou douze jours. Dès le premier jour, les petites douleurs avoient diſparu, & n'ont pas reparu depuis. Je me propoſois, il y a près de quatre ans, d'employer le même moyen pour tarir une gonorrhée rebelle & chronique, chez un malade très-connu de M. Colomb, célèbre Chirurgien de Lyon. Le malade, avec qui je m'étois entretenu du moyen & du lieu qui devoit le recevoir, vouloit bien en faire l'eſſai. Des motifs étrangers à l'Art en retardèrent l'application; mais par un haſard preſque incroyable, peu de jours après la réſolution priſe de part & d'autre, il ſurvint une ſorte d'excoriation dans le lieu déſigné, qui fournit abondamment, pendant pluſieurs jours, une liqueur ſemblable à l'écoulement gonorrhéique. Cependant celui-ci diminuoit de jour en jour, & ſe tarit enfin ſans retour. Deux ou trois jours après que la gonorrhée eut ceſſé, l'excoriation ne fournit plus rien, & n'a point reparu depuis. Comme le malade eſt ſous mes yeux, je puis aſſurer qu'il jouit de la plus parfaite ſanté.

On voit que je crois la ſuppuration des chancres dépurative, & par conſéquent la ſaignée auſſi ſuſpecte

ici que dans la gonorrhée. Le phimoſis ſeul peut la rendre néceſſaire, & dans ce cas même, on pourroit, à l'exemple de Botal, l'aider ou la remplacer par des ſang-ſues appliquées aux veines honteuſes. Rarement a-t-on beſoin de recourir à ces moyens : la réſolution & la détente s'obtiennent en deux ou trois jours par les moyens ordinaires, adminiſtrés avec méthode & ponctualité. Le repos abſolu pendant le jour, l'immerſion continuelle de la verge dans une décoction émolliente, l'injection de la même liqueur entre le prépuce & le gland, répétée tous les quarts d'heures. Enfin, la nuit, l'application de compreſſes trempées dans la liqueur ſtupéfiante, preſcrite pour la gonorrhée tombée dans les bourſes, m'ont toujours ſuffi, chez les malades dociles, exacts & maîtres des circonſtances.

A la forme près, le poireau diffère peu du chancre, c'eſt-à-dire, que tout poireau ſuppoſe un petit ulcère chancreux, à travers lequel paſſe & s'élève une papille nerveuſe (1). La verrue, la fraiſe, le condylôme, le fic, &c. ne ſont que des modifications ou des variétés du poireau. Outre les ſiéges ordinaires des poireaux, ils occupent quelquefois le méat urinaire. La douleur, toujours proportionnée à la ſenſibilité de la

---

(1) On lit dans *le Traité de la Maladie Vénérienne*, attribué à Boerhaave, une théorie très-lumineuſe des excroiſſances vénériennes, à laquelle le Lecteur curieux peut recourir.

partie, est extreme ici. J'ai vu cette douleur, atroce pendant plus de trois mois, disparoître au moment où le petit ulcère, qui précède le chancre, ayant enfin détruit la barrière qui s'opposoit au développement de la papille nerveuse, celle-ci parut sous la forme d'un poireau grêle, très-ressemblant aux cornes naissantes qu'on voit quelquefois s'élever en différentes parties du corps.

Les poireaux n'étant qu'un développement rapide, une végétation vigoureuse des papilles nerveuses, doivent attaquer plus fréquemment les personnes fortes que les foibles, les jeunes gens que les vieillards.

La terminaison naturelle de ces excroissances est une sorte de flétrissure, de mortification, & quelquefois un simple affaissement des papilles tuméfiées. Mais la prudence ne permet pas de les abandonner à la nature dans tous ces cas. Ces excroissances sont quelquefois si nombreuses, si inflammatoires, si douloureuses, qu'elles appelleroient la gangrène, si l'Art n'intervenoit pour arrêter leur progrès. La raison rejette les caustiques, les cathérétiques, les irritans, dans tous les périodes que les poireaux parcourent: elle réprouve aussi l'extirpation, tant qu'ils restent enflammés & douloureux. La saignée est indiquée par les accidens, & contr'indiquée par l'aptitude qu'on lui connoît à favoriser la résorption. Les anti-phlogistiques généraux ont tous les avantages de la saignée, sans en avoir les inconvéniens. Mais c'est

ſur-tout des émolliens & des ſtupéfians qu'on doit attendre la diſparition de la douleur, de l'inflammation, &c., & l'affaiſſement de ces végétations ulcéreuſes. A cette époque, on peut extirper les excroiſſances vénériennes, mais en aucun temps il n'eſt permis de les cautériſer. L'ulcère qui les précède & qui les ſuit, eſt une de ces reſſources que la nature ſeule ſait trouver au beſoin, & la ſuppuration qu'il fournit, un bienfait précieux, dont l'Art bien entendu ne ſe priva jamais.



CHAPITRE XIII.

Des Bubons.

Il eſt une ſorte de bubons qui ne cèdent qu'imparfaitement, ou point du tout, aux agens généraux: imparfaitement quand ils ſont récens; point du tout lorſqu'ils ſont anciens. Entrons dans quelques détails, pour faciliter le diagnoſtic & le prognoſtic des uns & des autres.

Dès la naiſſance de la vérole, le bubon fut ſoigneuſement obſervé par Fallope. Il en fait avec raiſon de deux eſpèces, l'une occupe la ſubſtance propre des glandes, l'autre a ſon ſiége dans le tiſſu cellulaire qui les revêt, & qui remplit l'excavation des aines. De ces deux premières eſpèces ſimples, il en réſulte une troiſième, compoſée ou mixte.

La première eſpèce, qu'on peut appeller bubon glanduleux, ſe reconnoît à ſa dureté, qui eſt très-grande dès ſa naiſſance; à ſon volume, qui eſt peu conſidérable; enfin à ſa forme, plus régulièrement arrondie & plus circonſcrite que celle du bubon de la ſeconde eſpèce. Le Praticien qui méconnoît, lors de ſon apparition, le bubon glanduleux, le reconnoîtra par l'évènement; celui-ci ne ſuppure point. Il a cela de commnn avec tous les engorgemens des glandes,

ou follicules lymphatiques, qu'il ne donne jamais de vrai pus, & qu'il retient obſtinément une partie de ſon volume & toute ſa dureté.

Les topiques ſtimulans, irritans, chauds, dont quelques Praticiens ont ſoin de le couvrir, diminuent par fois ſon volume; mais ils le rendent en même-temps plus dur, plus compact, plus difficile à réſoudre, & le rapprochent de l'état ſquirrheux, auquel il a, comme on ſait, la plus grande propenſion.

Quand, après avoir acquis la ſolidité ſquirrheuſe, le bubon vieillit dans cet état, la réſolution devient impoſſible : il réſiſte également alors aux alkalis volatils, & aux mercuriaux.

L'homme prudent ne tourmente pas le bubon glanduleux durci par le temps. Si, quoique récent, il réſiſte aux traitemens généraux, le Chirurgien content d'avoir opéré la mondification générale des humeurs, laiſſe à la nature le ſoin de le diſſiper; ce qu'elle fait quelquefois, au moins en partie.

Les partiſans de la méthode active, appliquent ſur ce bubon divers réſolutifs & maturatifs, juſqu'à ce que les tégumens détruits, mettent la glande à découvert. Alors, & quelquefois plutôt, ils attaquent la glande elle-même par les cauſtiques. Ce travail, long & pénible, a des ſuccès divers : tantôt après des douleurs atroces, & des accidens plus ou moins graves, ils amènent enfin la plaie à cicatrice; tantôt

ils en font une pépinière de ſinus & de clapiers, & donnent à la glande ce coup-d'œil cancéreux, qu'on a tant & ſi injuſtement ridiculiſé; tantôt enfin, ils y développent les caractères du vrai cancer.

Le bubon de la ſeconde eſpèce, quoique très-douloureux, & quelquefois effrayant par ſon volume, eſt beaucoup moins redoutable que le précédent; ſa terminaiſon naturelle eſt la ſuppuration. Il arrive toujours à cette fin deſirable, pourvu que l'uſage inconſidéré des remèdes ne vienne pas troubler l'opération de la nature. Mais malheureuſement on n'a pas une idée aſſez avantageuſe du principe intérieur, qui veille à la conſervation de l'individu; on veut l'aider, au riſque de lui donner des entraves. Qu'on ſe rappelle ce que nous avons dit au ſujet de la gonorrhée; on tombe ici dans les mêmes inconvéniens par le même abus des ſaignées, & des anti-phlogiſtiques en général: par eux, on rend médiocre l'inflammation, qui devoit être forte, & l'on diſſipe entièrement celle qui n'eût été que médiocre. Qu'en arrive-t-il? dans le premier cas, la chaleur inflammatoire n'ayant pas ſuffiſamment élaboré la matière ſtagnante, la ſuppuration qui ſurvient ne la ttouve pas aſſez tenue pour être évacuée; elle ne dépure qu'imparfaitement la plaie, laiſſe ſubſiſter en partie l'engorgement & le virus qu'il renferme, & donne naiſſance à ces ulcères parſemés de duretés, que l'Art a tant de peine à déterger.

Dans le ſecond cas, la tumeur paroît ſe terminer

d'abord par induration, & s'ouvre ensuite pour mettre à découvert un ulcère assez ressemblant aux premiers.

Le même évènement arrive par d'autres causes, telles que l'application des répercussifs, des résolutifs, des maturatifs âcres, l'ouverture faite par l'instrument tranchant avant la parfaite maturité, &c.

On évitera tous ces accidens, & l'on se procurera des guérisons aussi promptes que sûres, par une méthode simple & commode. Après avoir réglé le régime bornez vos soins à l'application d'un maturatif doux, tel que l'onguent de la mère sans litharge, l'emplâtre de mucilages, de mélilot, en hiver; de diachilon, en été. Les cataplasmes émolliens, préférables aux autres topiques dans tous les cas, sont absolument nécessaires, lorsque l'inflammation & la douleur sont extrêmes. Par ce procédé, les tégumens ne se rompront qu'après la fonte entière des duretés. S'il se détache une grande escare spontanée, le dégorgement sera copieux, & la guérison complette & prompte.

Ce n'est pas en parlant à des Chirurgiens, qu'il faut insister sur les avantages de cette méthode ; car d'un côté, la préférence que lui donnoit le célèbre M. de la Peyronie en garantit l'excellence, & de l'autre, c'est une de leurs maximes, que le pus fait le pus. Tant qu'il restera donc des duretés dans le bubon, laissez-les baigner dans la matière liquéfiée : le bubon s'ouvrira toujours trop tôt, s'il se fait jour avant la fonte entière de toute sa masse.

La raiſon & l'expérience m'ont convaincu de cette vérité, & j'y tiens ſi fort que, lorſque les tégumens s'émincissent au point de me faire craindre leur rupture avant l'entière fonte des duretés, ou je ſupprime le topique, ou je défends de ſon contact la portion émincée, afin d'en retarder la rupture autant qu'il m'eſt poſſible. Il arrive quelquefois que le bubon s'ouvre par pluſieurs trous; mais il ſe referme promptement, & je ne fais rien pour le tenir ouvert.

Qu'on ne craigne rien de la part de l'inflammation; je ne l'ai jamais vue ſe porter au-delà du terme qui doit amener la bonne maturation du dépôt. Je dis plus, cette utile terminaiſon ſera d'autant plus complette & plus ſûre, que l'inflammation ſera plus vive, plus prompte, plus profonde : lorſqu'elle languit, des exercices modérés, même, dit Vercelloni, quelques petits verres de vin, mais exquis, la favoriſent admirablement. Les fuſées purulentes ne ſont pas non plus à craindre; elles ſont le produit des topiques actifs, & ne peuvent, par conſéquent, ſe rencontrer ici. Je puis proteſter qu'aucun accident ne m'a jamais inſpiré le moindre doute ſur l'excellence de cette méthode.

Les plaies réſultantes de l'ouverture artificielle des bubons, avant leur fonte abſolue, s'enflamment ordinairement, & fourniſſent des chairs rouges ou violettes, tandis que les duretés reſtent dans le même état. Que fait-on pour remplir la double indication de fondre, & de déterger la plaie? on a recours aux

frictions locales, on applique le vigo, on réprime les chairs avec les caustiques; & rien n'est plus propre que ces moyens à entretenir, à détériorer la plaie, à la rendre sinueuse, à faire des fusées & des reflux. Je ne sais combien de fois il m'est arrivé de guérir des bubons abcédés, que trois, quatre, six mois de ce traitement n'avoient fait qu'aigrir, par la seule suppression des moyens dont on faisoit usage, ou par la vapeur d'eau chaude, les bains locaux & les topiques émolliens, & sur-tout le jaune d'œuf, dans lequel je dissous assez d'*opium* pour calmer la douleur; deux, trois grains & davantage, si une moindre dose ne suffit pas.

Il est pourtant un bubon d'une nature particulière, qui ne résiste pas moins à ce procédé qu'à tous ceux que l'Art a inventés jusqu'ici; on pourroit l'appeller bubon colliquatif.

On ne peut guères reconnoître ce bubon qu'à l'instant de son ouverture; mais alors, il n'est pas possible de le méconnoître, à la faveur des signes suivans : il ne donne, au lieu de pus, qu'un ichor tenu, chargé d'atômes graisseux & de lambeaux de tissu cellulaire. Quelquefois cet ichor est puant avant d'avoir éprouvé l'action de l'atmosphère; pour l'ordinaire c'est au second pansement que sa puanteur est manifeste. Ceux qui sont accoutumés à discerner l'odeur gangréneuse, la reconnoîtront ici sans peine.

A ce premier signe de putréfaction, s'en joint un second plus frappant encore, c'est l'affaissement, &

quelquefois, le renverſement, la perforation, le déchirement en languettes, & la flétriſſure gangréneuſe de ſes bords, leſquels tombent tantôt par petits fragmens, & tantôt ſe diſſolvent par une fonte inſenſible.

C'eſt en vain qu'on tente toute ſorte de moyens pour changer la nature, & borner le cours de cet ulcère; il ſemble qu'il ne ſoit pas au pouvoir de l'Art de rapprocher le terme que la nature a mis à ſon extenſion.

Lorſqu'on examine avec ſoin la marche que tient cet ulcère en s'étendant, on croit y reconnoître celle de la gangrène ſénile, ou plutôt, comme l'appelloient les Anciens, la gangrène ſans fluxion. J'aimerois mieux, qu'on me permette de le dire en paſſant, la dénomination ancienne, pleine de ſens & de raiſon, & plus caractériſtique, que celle de gangrène sèche, que les Modernes lui ont ſubſtituée. Cette dernière, en effet, peint moins la maladie que les veſtiges de ſes funeſtes ravages, & tend à donner le change au Chirurgien, en fixant ſes yeux ſur la partie dès long-temps abandonnée, non-ſeulement de la gangrène, mais du ſphacèle, tandis qu'elle les détourne de deſſus le lieu que la gangrène occupe véritablement, je veux dire, de deſſus les parties ſupérieures à la portion deſſéchée. Quand le tarſe, par exemple, commence à ſe deſſécher, la gangrène eſt à une hauteur plus ou moins grande dans la jambe, & s'étend même quelquefois

ſur la cuiſſe. Cependant combien de fois n'a-t-on pas vu l'homme ſans expérience, méconnoiſſant le vrai ſiége du mal, s'occuper niaiſement, dans ce cas-ci, à embaumer le pied? Si cette courte digreſſion eſt auſſi importante qu'elle paroît l'être, elle porte ſon excuſe avec elle.

Je reviens au parallèle que j'ai cru pouvoir établir entre la marche du bubon colliquatif & celle de la gangrène ſans fluxion. On ſait que celle-ci s'empare d'abord du tiſſu cellulaire, & que c'eſt par lui qu'elle travaille à priver de la vie la peau, les muſcles, les vaiſſeaux. Si ce que je dis du ſiége de la gangrène ſénile eſt pour quelqu'un de mes Lecteurs une nouveauté deſtituée de preuves, il ne tiendra qu'à lui de ſe procurer ces preuves en réfléchiſſant un peu ſur les phénomènes de cette maladie. 1°. Il verra que la peau conſervant encore ſa couleur, ſa conſiſtance, & en apparence toutes ſes qualités ſenſibles, le tiſſu cellulaire dévoré par un ſphacèle ſourd, l'a déja diſſéquée & ſéparée des parties qu'elle recouvre, à quatre, ſix pouces de la limite actuelle du ſphacèle apparent. 2°. Que la peau reſtant comme ſaine aux environs des parties deſſéchées, des eſcares gangréneuſes qui s'y forment & s'en détachent d'un moment à l'autre, la criblent de trous à différens degrés d'éloignement du ſphacèle. 3°. Il obſervera que lorſque cette funeſte maladie s'arrête, ce qui arrive ſpontanément, ou n'a point lieu, le cercle rouge, qui ſert de limite entre le mort & le

vif, ſe trouve toujours placé, au moment de ſa première apparition, à quatre, huit pouces, & quelquefois à plus d'un pied, de l'endroit où la peau commençoit à paroître ſaine. Or, qui ne voit pas que ces phénomènes n'auroient point lieu ſi la peau, les vaiſſeaux & les muſcles étoient primitivement affectés, & ſi c'étoit par eux que le ſphacèle ſe propage & s'étend.

De même que la gangrène ſénile, l'ulcère réſultant du bubon colliquatif, s'étend par la fonte putride du tiſſu cellulaire : de-là ces bords flottans ſur l'ulcère, ces trous qui ſe forment à une plus ou moins grande diſtance de ſa circonférence, &c. Allons plus loin.

La ſanie fournie par l'une & l'autre plaie a beaucoup d'analogie; de part & d'autre, elle eſt ſanguinolente, écumeuſe, fétide, chargée de groſſes bulles d'air qui ſortent avec bruit; avec cette reſtriction pourtant, que la ſanie ne reſte telle dans l'ulcère vénérien, que pendant ſon commencement & ſon état, & qu'elle ne change point dans la gangrène, qui communément ne va pas au delà de ces deux premiers périodes.

Enfin, le peu d'efficacité des moyens uſités contre la gangrène ſénile, ſemble nous autoriſer à croire que lorſqu'elle s'arrête, ſa ceſſation, & la guériſon qui la ſuit, eſt purement l'ouvrage de la nature. Nous en diſons autant de l'ulcère réſultant du bubon colliquatif; le meilleur emploi des ſix choſes non-naturelles, les topiques, les médicamens internes, les traitemens

généraux même, ſemblent le plus ſouvent l'aigrir & donner un nouvel aliment à ſa fureur. Il s'arrête pourtant; mais quand? lorſqu'il touche la borne, poſée dès le commencement à ſon extenſion. Que de faux prognoſtics la connoiſſance de cette borne nous épargneroit! nous ne preſcririons point d'autre terme à la maladie que celui fixé par la nature, & nous mettrions également à couvert notre amour-propre & notre réputation, l'un & l'autre fort compromis dans le traitement de cette eſpèce de bubon vénérien.

Quoique je n'oſe me flatter d'avoir reconnu d'avance les dernières limites où le bubon colliquatif doit s'arrêter, je ne crois pas devoir ſupprimer les conjectures qu'ont fait naître dans mon eſprit pluſieurs obſervations, froidement diſcutées & mûrement réfléchies. Il m'a paru que tout le tiſſu cellulaire, primitivement engorgé autour de la tumeur avant ſa rupture, eſt irrévocablement condamné à périr, & à faire périr, à peu de choſe près, toute la peau qui recouvre le foyer du dépôt, ce qui n'exclut pas les progrès ultérieurs. Je ne tracerai qu'une bien foible image de cet engorgement, en diſant que la peau qu'il ſupporte, ſans être ſenſiblement plus élevée que dans l'état naturel, offre au doigt qui la preſſe une réſiſtance contre nature, laquelle paroît moins dépendre de ſa tenſion, que de ſon épaiſſiſſement maladif; c'eſt au tact à tracer le tableau fidèle de l'état que je veux peindre.

D'après l'analogie établie entre l'ulcère dont il s'a-

git ici & la gangrène ſans fluxion, analogie que je n'étends pas au-delà des rapports énoncés plus haut, j'ai eſſayé l'uſage d'un topique aſſez bon pour mériter d'être indiqué, mais très-éloigné du degré de puiſſance, que la maladie exigeroit, c'eſt la racine de gentiane en poudre, mêlée avec un huitième de vitriol de zinc, pareillement pulvériſé. J'applique cette poudre sèche, à deux ou trois travers de doigt d'épaiſſeur, & j'arroſe d'un peu de vinaigre les couches extérieures, laiſſant à l'ichor le ſoin d'humecter les intérieures. Pour les perſonnes aiſées, on doit préférer à la poudre de gentiane, celle de quinquina. Lorſque l'on craint d'aſtreindre ou d'irriter, & plus encore, lorſque la douleur augmente, ou perſévère, on ſupprime le vitriol; & ſi la douleur ne cède point encore, on abandonne ce genre de panſemens, pour recourir au jaune d'œuf chargé d'*opium* (1). Lorſqu'on panſe avec la racine de gentiane, on ne lève l'appareil qu'une fois le jour, afin de donner le temps à cette poudre d'entrer en une ſorte de fermentation. Car je ſoupçonne que le mouvement inteſtin s'empare de cette maſſe; & que ce n'eſt qu'à l'air fixe qu'il en dégage, que ſont dus les bons effets qu'elle produit.

Il eſt un autre genre de bubons, qui mérite une attention particulière; je veux parler du bubon *ſecondaire*. Ce bubon eſt permanent ou mobile. Dans

---

(1) Voyez ci-devant pag. 100.

l'un & l'autre cas, la ſuppuration eſt d'autant plus deſirable, qu'elle peut opérer l'entière dépuration des humeurs, toujours infectes lorſque la métaſtaſe a lieu. Il n'eſt pas également facile à l'Art d'amener à la ſuppuration ces deux eſpèces de bubon : le permanent affecte pour l'ordinaire cette terminaiſon, pourvu qu'on n'abuſe pas des applications émollientes : en diſſipant l'irritation locale, ces topiques privent le principe vital d'un aiguillon qui le déterminoit à chaſſer ou à retenir dans la partie irritée la matière qui le ſurcharge. J'ai vu une tumeur de ce genre chaſſée ſucceſſivement de l'angle de la mâchoire inférieure à l'aiſſelle oppoſée; & de celle-ci, au ſein du même côté. Je ne craignis pas de la fixer dans ce dernier ſiége, par l'uſage interne des médicamens excitans, toniques, cordiaux, & par l'attention la plus ſcrupuleuſe à ne rien appliquer qui pût modérer, & moins encore ſupprimer, l'irritation locale. La rupture ſpontanée eut lieu; le dégorgement fut abondant, & le ſein ne conſerva ni duretés ni traces de cicatrice.

Le bubon ſecondaire *mobile* a plus de diſpoſition à ſe porter d'un lieu dans un autre, que le permanent. Celui-ci ne ſe déplace que lorſqu'il eſt mal traité; celui-là ne peut que difficilement être fixé : il diſparoît & reparoît tour-à-tour, ſans qu'on puiſſe ſe rendre compte ni de l'apparition ni de la diſparition. C'eſt peut-être ici l'eſpèce de bubon que Blegny, ſuivi depuis par Vercelloni, couvroit deux fois le jour d'une large ventouſe, &

dans les intervalles, de quelque topique attractif. Animé des mêmes vues qui conduisoient ce Praticien, dont on ne lit pas assez les Ecrits (1), j'ai fait appliquer, avec le plus grand succès, sur un bubon secondaire mobile, qui s'étoit montré plusieurs fois à l'aine, dans l'espace de quelques mois, & qu'on n'avoit jamais pu fixer, un cataplasme de deux tiers de farines résolutives, & d'un tiers de farine de graines de moutarde, détrempées dans le vinaigre. Il se fixa; la suppuration fut abondante, & fit disparoître divers accidens dont la réunion avoit jetté le malade dans un état de dépérissement qui faisoit craindre pour ses jours.

---

(1) L'Art de guérir les Maladies vénériennes, expliqué par les principes de la nature & de la méchanique, 3 tom. in-12, Paris, 1698.



CHAPITRE XIV.

Des Douleurs vénériennes.

MALGRÉ l'assurance avec laquelle certains Auteurs & certains Praticiens, sur la foi des premiers, affirment que telles ou telles douleurs sont vénériennes, je doute beaucoup que leur diagnostic soit aussi sûr qu'ils le prétendent : les douleurs scorbutiques, scrophuleuses, gouteuses, rhumatismales, celles qui sont propres aux vaporeux, aux mélancoliques, à ceux qui tombent ou qui sont actuellement dans le marasme, &c. ont avec elles la plus grande affinité. La pression, dit-on, n'agit point sur les douleurs vénériennes, & rend plus vives celles qui ne le sont pas. L'observation est fausse & démentie par l'expérience. On veut que les douleurs vénériennes soient plus vives la nuit que le jour, qu'elles augmentent par la chaleur du lit; de-là sans doute la dénomination de douleurs nocturnes. J'ai cherché, dans la seule vue de m'instruire, à vérifier ce fait, & j'ai lieu de le croire faux. D'ailleurs, fût-il vrai, cette singularité prétendue leur seroit commune avec presque toutes les espèces de douleurs désignées ci-dessus. Je veux pourtant supposer pour un instant avec eux, qu'il est de l'essence des douleurs vénériennes d'augmenter

par la chaleur du lit. Qu'ils expliquent, d'après ce fait, ſans tomber en contradiction avec eux mêmes, pourquoi les vérolés ſouffrent plus l'hiver, que dans les autres ſaiſons de l'année? pourquoi l'Américain des Antilles, qui ne reſſentit jamais de douleurs vénériennes dans les climats brûlans d'Amérique, en éprouve d'atroces en approchant des climats froids, ou même tempérés ?

Cette diſcuſſion n'eſt pas indifférente. Il importe beaucoup, & quelquefois la vie en dépend, de ne pas ſubir le grand remède ſans néceſſité. Il faut donc écarter tous les ſignes trompeurs, & tel eſt celui qu'on tire des douleurs nocturnes. Loin que celles-ci puiſſent ſervir à caractériſer la maladie vénérienne, ce n'eſt que par la maladie elle-même que leur propre nature peut être déterminée. L'incertitude de leur diagnoſtic eſt cauſe d'une mépriſe très-ordinaire, c'eſt de prendre des douleurs produites par des traitemens mercuriels, portés juſqu'à la ſalivation, pour des douleurs que le mercure doit guérir, & qu'il ne fera qu'accroître (1); des maux de nerfs, pour des maux

---

(1) *Qui poſt immodicam mercurii ingeſtam quantitatem, & devoratum ſæpiùs ſalivationis tædium, ſe doloribus venereis afflictos putant, falluntur ſæpè; dolores enim iſti non ſunt reverâ venerei, ſed à mercurio ſuccreſcunt. Balneis igitur ſubcalidis, profuſis elicitis ſudoribus, remediis diaphoreticis, & lacteâ diatâ*

vénériens &c., & de soumettre en conséquence les malades à des traitemens mercuriels, d'autant plus pernicieux, qu'ils sont moins indiqués. Quelque difficile que cette méprise paroisse, je puis dire avec un Médecin, fameux par le nombre & l'agrément de ses Ecrits, M. Tissot, que j'ai vu trop de gens qui en avoient été les victimes de la façon la plus cruelle, pour pouvoir me faire illusion sur sa fréquence & ses pernicieux effets.

---

ritè institutâ sublevantur; à mercurialibus è contrà medicamentis in pejus ruunt, & exacerbantur.

O Connell, *Morbor. acutor.... Observationes*, pag. 414.



CHAPITRE

CHAPITRE XV.

Des Exostoses.

L'EXOSTOSE *vraie* n'est pas curable par les médicamens internes, car j'entends par guérir *une exostose*, rendre à l'os son volume, sa forme, sa dureté naturelle (1). Supposez dans ces agens toutes les *facultés* spécifiques que vous voudrez, leur effet se bornera toujours à détruire la cause *occasionnelle* des tumeurs osseuses. La cause immédiate de ces tumeurs, pour le dire en

(1) Les exostoses vraies sont plus communes aujourd'hui qu'elles ne l'étoient autrefois; dans les pays froids, que dans les pays chauds; chez les hommes, que chez les femmes, &c. On peut en dire autant des pustules, qui sont devenues plus rares, à mesure que les exostoses sont devenues plus fréquentes, & de beaucoup d'autres accidens vénériens, dont la fréquence ou la rareté tiennent bien moins aux prétendues modifications que le virus vénérien subit dans nos climats, qu'à l'inconstance & à la mobilité des principes qui conduisent les personnes qui s'occupent à les combattre.

Voilà des phénomènes, dont, ce me semble, on néglige trop les inductions. J'en fais la remarque; d'autres en chercheront la cause dans le rapprochement des faits pathologiques, s'ils ne l'apperçoivent pas dans le principe général qui sert de base à ce Traité : *Conserver & augmenter les forces des solides, seuls instrumens de la fonte, & de la guérison des Maladies vénériennes.*

passant, n'est autre chose, dans tous les cas où la solution de continuité ne se rencontre point dans l'os exostosé, que la putréfaction du *gluten* osseux (1). La cause occasionnelle détruite, la nature pourra rendre en partie à l'os tuméfié ses dimensions primitives, mais seulement dans quelques circonstances favorables. Voilà ce que peuvent l'art & la nature réunis : évènement rare, & dont on seroit bien embarrassé de fournir un seul exemple bien constaté ; quoiqu'on en trouve mille dans les Livres dogmatiques, & beaucoup plus encore dans la tête moutonnière des Praticiens routiniers.

La terminaison connue de l'exostose vraie est la *fonte putride*. Tantôt l'*ichor* s'échappe au-dehors, & la maladie prend le nom d'*exostose* suppurée, laquelle est avec ou sans carie ; tantôt il se glisse dans la cavité des os longs, & produit le *spina ventosa*, ou des maladies analogues à celle-ci ; d'autres fois enfin il se fait jour tout-à-la-fois au-dedans & au-dehors. Si l'on étoit moins persuadé de la curabilité de l'exostose vraie par les agens internes, ces fâcheuses terminaisons deviendroient plus rares ; car elles ne seroient

---

(1) J'ai déduit de cette seule cause, j'entends la putréfaction du gluten qui unit entr'elles les molécules terreuses, la théorie & la pratique du ramollissement des os, dans un Mémoire lu depuis plusieurs années, à l'une des séances publiques de l'Académie Royale de Chirurgie. Je publierai cette Dissertation, lorsque l'*Histoire de la Chirurgie*, qui m'occupe tout entier, me permettra de la revoir.

ni déterminées, ni hâtées par l'usage pernicieux des anti-vénériens. Alors l'exostose vieilliroit paisiblement avec les malades, qui souvent n'en seroient pas plus incommodés que d'un *calus* ou d'une *loupe*. Mais on croit cette maladie susceptible de céder aux agens intérieurs; on entasse traitement sur traitement; on appauvrit les liquides; on desséche les solides, & parlà l'on rend enfin presque inévitables le marasme & la mort.

Quel service ne rendroit-on pas aux malades, si l'on prenoit la peine de les convaincre, d'un côté, qu'en écartant les excès, la plupart du temps l'*exostose* qu'ils portent n'abrégera pas leurs jours, & de l'autre, qu'ils n'ont rien de bon à attendre que du fer & du feu!

Ce que je dis ici sera sans doute pour bien des gens un paradoxe insoutenable. Tous les Recueils d'observations fourmillent, diront-ils, d'exemples d'*exostoses vraies* guéries, & il n'est pas de Praticien qui ne se croie en état d'en fournir, qui lui sont propres. D'accord, mais est-on bien sûr que la tumeur qu'on a prise pour une exostose vraie, l'étoit en effet? car le diagnostic n'est pas facile; tâchons de le prouver d'une manière incontestable.

Les tumeurs qui appartiennent ou semblent appartenir aux os, ont reçu différens noms. Celles qui tiennent à l'os sont appellées *exostoses*, toutes les fois que les dimensions du corps de l'os se sont ac-

crues dans le lieu malade. Si les dimensions de l'os ne changent point, & que l'éminence paroisse moins tenir au corps de l'os, que lui être surajoutée, elle prend le nom d'*hyperostose*, *suros* des Hippiatres. M. Astruc n'a pas consulté l'étymologie du mot *hyperostose*, en lui donnant une autre signification.

Les tumeurs qui, bien qu'en apparence continues à l'os, n'intéressent pas sa substance, sont appellées *exostoses fausses* ou *bâtardes*. On a quelquefois subdivisé celles-ci en *tumeurs gommeuses*, *nodi*, *tophi*, &c.

La matière constitutive de l'exostose vraie est la propre substance de l'os; celle de l'exostose fausse est la lymphe arrêtée, épaissie, condensée dans les feuillets du périoste, ou plutôt, à mon avis, dans le tissu cellulaire lâche, qui revêt extérieurement les os. La macération sépare cette dernière d'avec l'os, auquel elle n'étoit unie que par les adhérences du périoste avec le rets celluleux, où elle a pris naissance.

Le signe diagnostic le plus frappant des exostoses est leur dureté. Voyons donc si ce signe capital peut faire discerner l'exostose vraie d'avec la fausse ou bâtarde?

1°. L'exostose vraie est nécessairement précédée de l'amollissement de la portion d'os qui doit s'exostoser, & l'amollissement persiste au moins pendant tout le temps que l'exostose emploie à croître.

L'exostose fausse a dans sa naissance & dans son augmentation la dureté propre aux engorgemens lymphatiques, & cette dureté paroît ici plus considé-

rable qu'elle ne l'eſt en effet, à raiſon du point d'appui que l'os lui prête.

2°. L'exoſtoſe vraie, une fois fixée, peut s'endurcir & en effet s'endurcit ſouvent. L'exoſtoſe fauſſe aura le même ſort, ſa conſiſtance pouvant croître, à travers toutes les nuances intermédiaires, juſqu'à la dureté *oſſeuſe*, *pierreuſe*, & ſe convertir même en une ou pluſieurs *ſtalactites* crétacées.

La dureté n'eſt donc pas particulière à l'exoſtoſe vraie; elle n'eſt donc pas plus grande dans l'exoſtoſe vraie que dans la fauſſe, puiſque ſi cette dureté peut devenir oſſeuſe dans la première, elle peut devenir pierreuſe dans la ſeconde. Le ſigne tiré de la molleſſe & de la dureté reſpectives de ces tumeurs, eſt donc inſuffiſant pour en caractériſer les genres. Ce ſigne eſt donc incertain, & le jugement qui n'a que ce ſigne pour baſe, chancelant & ſuſpect d'erreur.

3°. Suivons plus loin ce parallèle. L'exoſtoſe vraie, que nous avons vue molle à ſa naiſſance & dans ſon accroiſſement, dure dans le temps moyen, finit enfin par le ramolliſſement : l'exoſtoſe fauſſe éprouve les mêmes variations, & dans le même ordre.

4°. La terminaiſon de ces deux genres de tumeurs eſt ſouvent la même, mais l'évènement eſt très-divers. Elles finiſſent l'une & l'autre par la diſſolution putride des ſucs qui les abreuvent, ou qui les forment. Dans l'exoſtoſe vraie, la putréfaction gagne de toutes parts, ſe répand à raiſon de la communauté des vaiſſeaux,

infecte la moëlle, & par celle-ci, la masse des liquides. La fièvre lente & la mort sont les suites de cette terminaison, à moins que la Chirurgie, appellée à temps, n'ouvre à l'*ichor* une issue libre. La putréfaction termine pareillement l'exostose fausse; mais celle-ci étant isolée & en quelque sorte étrangère à la partie, n'envoie que peu ou point du tout d'*ichor* aux parties ambiantes. Aussi cette terminaison est elle presque toujours heureuse, pourvu que l'Art ne trouble pas le travail de la nature : l'application d'un corps pourrissant est tout ce qu'elle exige de lui. J'ai guéri, & comme on voit à peu de frais, une exostose de cette espèce, placée sur le *sternum*, d'un volume considérable & suppurée. Plusieurs personnes de l'Art, qui dans le temps, admirèrent cette cure, auroient retenu leur admiration, si elles eussent mieux connu la nature de ces sortes de tumeurs, & la terminaison qui leur est propre. Avec un peu d'adresse, ou seulement de réserve & de mystère, j'aurois pu, très-aisément, faire de l'ouvrage de la nature, un trophée à l'Art.

5°. Je ne connois qu'un signe qui puisse faire distinguer l'exostose vraie de l'exostose bâtarde, & je n'ai garde de le donner pour infaillible, c'est la douleur : la première est précédée de l'amollissement de l'os; cet amollissement ne se fait pas sans douleur, ou au moins sans une sensibilité douloureuse: ainsi la douleur précède constamment cette espèce,

& fournit un ſigne commémoratif. Il n'en eſt pas de même de l'exoſtoſe fauſſe ; elle a le ſort de tous les engorgemens lymphatiques, dépendans de la cachexie: ils commencent tantôt avec & tantôt ſans douleur, mais je n'ai jamais rencontré de cas où la douleur les précédât. Au contraire, plus d'une fois j'ai remarqué que certains malades portent très-long-temps des exoſtoſes de cette eſpèce, ſans s'en douter. Lorſqu'elles ſont ſituées au *ſternum*, aux clavicules ou dans les autres régions du corps, où les yeux du malade ne peuvent atteindre, c'eſt aſſez ſouvent le Chirurgien qui s'en apperçoit le premier. Si la douleur les eût accompagnées, le malade n'auroit pas manqué d'y porter la main & de s'aſſurer de leur exiſtence.

L'exoſtoſe fauſſe récente eſt curable, comme le reſte des engorgemens lymphatiques ; mais comme eux, elle retient obſtinément ſon noyau. J'ai vu de ces exoſtoſes, après quelque temps d'*indolence*, devenir tout à coup très-douloureuſes, & prendre en peu de jours un volume conſidérable. Les topiques ordinaires ne rempliſſant pas mon attente, j'employai la diſſolution d'*opium*, à la doſe d'un gros ſur une chopine d'eau. En faiſant ceſſer la douleur, ce topique arrête la fluxion. *Ubi dolor, ibi fluxio*, eſt un des premiers & des plus anciens principes de la Médecine. Ne pourroit-on pas dire auſſi, que là où il n'y a pas de douleur, il n'y a pas de fluxion, & ſe conduire d'après ce principe dans un très-grand nombre de maladies Chi-

rurgicales (1)? L'*opium* réunit à la vertu narcotique, la faculté résolutive : je l'ai vu dissiper entièrement & presqu'à-vue-d'œil, des exostoses fausses, véritablement inflammatoires ou du moins très-douloureuses

Pour les exostoses fausses indolentes & chroniques, on doit employer des moyens actifs. Je n'en connois pas de plus puissant que le savon animal : il est composé d'une partie, à-peu-près, d'alkali volatil caustique & de deux parties d'huile d'olives. On frictionne légèrement la partie avec ce savon, & on la recouvre avec l'emplâtre de savon des Dispensaires, dans chaque once duquel on incorpore, par la malaxation, deux gros de camphre, pour augmenter son activité. Ce savon, que j'appelle *animal*, n'auroit pas dû tomber en désuétude ; nos Pères en usoient avec fruit dans la même circonstance. Il est vrai qu'entraînés par les préjugés du temps, ils employoient l'huile de gaïac, au lieu de celle d'olives, que l'expérience permet de lui substituer.

On a quelquefois incisé ces exostoses; mais, comme on n'a point ici de matière à évacuer, l'incision ne peut être utile qu'en tant qu'elle appellera l'inflammation, qu'on sait très-propre à fondre & atténuer la

---

(1) On verra ce Problême résolu affirmativement, autant par les faits que par les raisonnemens, dans une Dissertation déja faite, & que j'espère mettre au jour immédiatement après la publication du troisième vol. de l'*Histoire de la Chirurgie*.

lymphe qui forme ces tumeurs. Je crois plus utile & plus rationnel d'exciter cette inflammation, ou plutôt cette augmentation de chaleur, par l'application d'un emplâtre de cantharides, placé sur le centre de la tumeur. Je ne puis offrir au Lecteur qu'un seul essai de ce moyen. Dans cette tentative, il s'établit un suintement plus abondant qu'on ne devoit l'attendre, qui se soutint, sans être provoqué, jusqu'à l'entière disparition de la tumeur (1). Lorsqu'après avoir acquis une très-grande dureté, l'exostose fausse vieillit dans cet état, elle se désorganise, & cesse d'être curable par les agens internes : c'est l'état voisin du squirrhe. Enfin, lorsqu'elle tombe en colliquation, elle cède de nouveau aux remèdes internes, sur-tout aux purgatifs drastiques. C'est-là l'unique espèce d'exostoses que les anti-vénériens guérissent quelquefois. Si j'ai pu convaincre de cette vérité ceux qui me liront, j'aurai rendu service à beaucoup d'infortunés, qui, flattés de toutes parts de la douce espérance de voir dissiper par les agens intérieurs une exostose vraie, qui les inquiète, passent sans cesse d'un remède à un autre, & ne se lassent pas de chercher le merveilleux *spécifique* dont ils attendent la guérison, qu'ils ne se soient mis hors d'état de profiter des seuls secours efficaces, des moyens chirurgicaux.

---

(1) Rivière a eu la même idée; au moins je lui rends la justice de le présumer, quoiqu'il ne le dise pas en termes formels.

CHAPITRE XVI.

De la Carie.

Les remèdes généraux ne guérissent pas la carie; ils peuvent tout au plus, en rétablissant les fonctions, aider la nature à s'en débarrasser. Les alkalis volatils & le mercure sont également sans effet contre ce symptôme. Fallope étoit si persuadé de l'inefficacité de ce dernier contre la carie, & de ses effets pernicieux sur les os, qu'il n'a pas craint d'avancer » qu'on ne les voit » jamais cariés dans la vérole, si les onguents mer» curiels n'en sont la cause «. Ce jugement, dicté par une forte antipathie contre le mercure, n'est pas dénué de tout fondement, mais il est exhorbitamment exagéré.

Indépendamment de l'action du mercure, il peut naître des engorgemens dans les os; les liquides, qui forment ces stagnations, se putréfieront & décomposeront le *gluten* osseux. Si la partie terreuse n'est pas repompée à mesure qu'elle est mise en liberté par la destruction du *gluten*, en voilà assez pour faire la carie, & tout cela peut arriver sans l'action du mercure. Mais d'un autre côté, il arrive souvent, malgré toute la prudence & toutes les lumières que vous voudrez supposer dans la personne

chargée du traitement, que le mercure, loin de détruire les engorgemens existans, les rend plus compactes, plus insolubles, & en fait de nouveaux : il a cela de commun avec tous les fondans méchaniques puissans, donnés à forte dose. Ajoutez à cela, que le mercure développe toujours une certaine tendance à la putréfaction, & vous conviendrez qu'il y a plus de vérité que d'exagération dans l'assertion du célèbre Professeur de Padoue.

Quoi qu'il en soit, la raison & l'expérience ont enseigné depuis long-temps que le mercure n'est pas le remède des caries. D'où vient donc qu'on s'obstine à soumettre à de nouveaux traitemens les malades qui conservent, pour tout symptôme vénérien, une carie? pourquoi supposer l'infection générale, tant que ce symptôme résiste?

Quelquefois la carie s'arrête; l'os se couvre de bonnes chairs, & l'on croit le malade guéri. Cependant, au bout de quelques mois la carie reparoît. Le traitement a été manqué, prononce hardiment le Praticien témoin de la reparition de l'accident. Il raisonne mal, à mon avis, s'il n'a pas d'autre base que l'existence de la carie, & sa décision est fausse & dangereuse dans ses conséquences; car elle le porte à tenter un nouveau traitement, qui conduira le plus souvent le malade à la diathèse putride, au marasme, & à la mort.

Mais, dira-t-on, la carie cède quelquefois aux anti-

vénériens : j'en conviens, ils guériſſent la carie, comme les anti-ſcorbutiques internes guériſſent les ulcères ſcorbutiques, non pas en agiſſant ſur la maladie ellemême ; mais en opérant la mondification générale, & mettant ainſi la nature à portée de ſe ſuffire à ellemême & d'en triompher. Je vois naître ici, pour bien des gens, un nouveau ſujet d'étonnement. Quoi, diront-ils, la nature ſeule guérir des caries ! très-certainement, leur répondrai-je ; des milliers d'obſervations, & votre propre expérience, en font foi. Banniſſez la préoccupation, obſervez, & bientôt vous n'en douterez plus.

Pour l'ordinaire, il faut aider la nature à ſe débarraſſer du foyer putride qui baigne & perpétue la carie. La plupart des Praticiens ne traitent ce vice de l'os, qu'après la dépuration réelle ou ſuppoſée de la maſſe des humeurs. Cette conduite, d'ailleurs fort ſage, admet des exceptions. Si de la carie partoient des matières ichoreuſes, aſſez âcres pour exciter & entretenir la fièvre, produire le maraſme & les autres effets des réſorptions ichoreuſes, alors la prudence ne permettroit pas de commencer la cure par le traitement général. Ce n'eſt pas que la matière réſorbée reproduiſe la vérole ; mais elle crée une diſpoſition abſolument contraire au ſuccès du traitement, à l'entière expulſion du virus. On doit aſſimiler les caries vénériennes aux caries ſcrophuleuſes. En général, on calme ou l'on diſſipe la fièvre avant d'amputer un membre

chez un ſujet ſcrophuleux ; mais ſi la fièvre eſt entretenue, ainſi qu'on l'obſerve quelquefois, par un reflux purulent, dont la ſource eſt dans l'os carié, l'on ampute malgré la fièvre, qu'on voit bientôt s'épuiſer, n'étant plus fomentée par le reflux. Telle a toujours été la conduite des bons Praticiens dans le traitement des caries vénériennes. Thierry de Hery reçut cette méthode de ſes Maîtres, dans l'Hopital St-Jacques de Rome, & la dépoſa dans ſes Ecrits (1). Ceux-ci la tenoient ſans doute du célèbre Vigo, qui fit un précepte abſolu de commencer par le traitement local de la carie (2). Hildan la puiſa peut-être dans ces ſources, ou dans ſon propre génie (3) ; mais elle n'a pas été répandue auſſi généralement qu'elle auroit dû l'être, parce qu'elle n'a point paſſé dans les Ecrits dogmatiques, dont les Auteurs trop ſouvent oublient, que le titre même de leur Ouvrage leur fait un devoir de ne rien omettre.

---

(1) Pag. 91.

(2) *Eamdem etiam rationem habemus de oſſe corrupto ; quia niſi priùs ejus corruptio auferatur cum raſpatoriis, in vanum utplurimùm eſſet facta curatio prædicta. Quamobrem expedientiſſimum eſt ante adminiſtrationem ceroti, (unguenti mercurialis) ut mundetur os.* De Morb. Gallic. Cap. 2

(3) Obſerv. chirurg. Cent. V, Obſ. 95.



CHAPITRE XVII.

De la dégénération de la Vérole.

LE mot de dégénération peut être considéré sous deux acceptions différentes : pris dans toute son étendue, il signifie le changement en mieux, ou l'affoiblissement du virus vénérien, considéré dans la somme des Européens qu'il infecte : nous appellerons cette première dégénération, dégénération générale, ou proprement dite.

Ce mot, pris dans le sens strict, signifie les mêmes changemens en mieux, considérés seulement dans tel ou tel individu infecté : nous appellerons cette seconde dégénération, dégénération particulière, ou dégénération improprement dite. Il semble qu'on pourroit appeller la première, dégénération dans l'espèce, & la seconde, dégénération dans l'individu. Commençons par la dégénération générale.

Si l'on en croit les Ecrivains, dont M. Astruc a recueilli les opinions, la vérole ne tarda pas, après son invasion en Europe, à perdre de son activité. De cette observation, vraie ou fausse, ces Ecrivains conclurent que la vérole abandonneroit un jour ce continent. M. Astruc, en adoptant cette conjecture, n'a pas négligé de présenter dans le plus beau jour les

faits qui lui servent de base. Mais ces faits n'ont pas pour le Lecteur qui connoît les sources, toute la force qu'il leur suppose ; il nous semble même qu'il a mal raisonné, d'après ses propres données, & que les inductions qu'il en tire manquent de justesse & de vérité.

Astruc reprend la vérole à sa naissance, l'accompagne dans son adolescence & nous la montre dans la décrépitude. Il divise le temps compris entre sa naissance & son adolescence en cinq périodes, dont le dernier finit en 1610. » Pendant cet espace de temps, » on ne cessa, dit-il, de voir de nouveaux symptômes » se joindre aux anciens ; mais après le dernier des » périodes que nous avons rapportés, c'est-à-dire, » après 1610, l'état de la vérole a toujours été de » mieux en mieux jusqu'à présent (1) «.

Il est clair que le célèbre Professeur de Montpellier met ici la première époque de la diminution des accidens véroliques en 1610 ; il est donc bien constant d'après lui-même, que la vérole n'avoit rien perdu de son énergie jusqu'en 1610. Devoit-on s'attendre après cela à voir cet Ecrivain soutenir, quelques lignes plus bas (2), avec Fracastor, qu'elle étoit dans la décrépitude dès 1546 ; avec Vidus Vidius, en 1550 ; avec Brassavole, en 1552 ; avec Fallope, en 1560. Etendre d'un côté le développement successif

(1) Vol. I. Chap. 13.

(2) Ibid. Chap. 14.

des ſymptômes vénériens, ou l'adoleſcence de la vérole, juſqu'en 1610, & prétendre de l'autre, que cette maladie étoit dans la décrépitude dès 1546, c'eſt à mon avis donner dans une inconſéquence étrange, & laiſſer à la queſtion toute ſon obſcurité.

Me permettra-t-on une conjecture qui n'eſt pas ſans vraiſemblance : j'oſerois rapporter l'origine & le fondement du préjugé qui fait décroître & s'affoiblir le virus vénérien, à la prédiction de Fracaſtor. Il avoit prédit en 1530, que la vérole s'éteindroit. Eſt-il donc étonnant qu'un grain de vanité s'emparant de ſa tête prophétique, la lui fit voir déja décrépite en 1546? Cette opinion une fois avancée comme un fait conſtant, dut ſe gliſſer ſans peine dans la tête de la plupart des Écrivains qui ſuivirent Fracaſtor ; car outre qu'on croit aiſément les choſes qu'on deſire, il en coûte trop pour ſe frayer des routes nouvelles ; notre pareſſe nous porte tout naturellement, & preſqu'à notre inſu, dans les ſentiers battus par la multitude.

Laiſſons-là, & les témoignages raſſemblés par Aſtruc, & ſes propres raiſonnemens, dont le réſultat n'a que trop influé ſur la ſociété ; nous avons des guides plus ſûrs pour arriver au vrai.

Tous les Auteurs s'accordent à reconnoître des lieux où cette maladie eſt endémique. Les mêmes foyers dont une étincelle embrâſa l'Europe en 1493 ou 1494, exiſtent encore aujourd'hui. Peut-être dira-t-on que celui d'Amérique a beaucoup perdu de ſon

activité ?

activité? Je le veux bien. Mais celui ou ceux qu'on place avec tant de raison sur les côtes d'Afrique, ont-ils aussi perdu de leur énergie (1)? Quelques Espagnols auront pu apporter la vérole à toute l'Europe, & une multitude d'hommes, de retour des comptoirs d'Afrique, & des essaims d'Américains, récemment infectés du virus énergique de leurs esclaves, ne pourront fomenter, alimenter, si j'ose parler ainsi, le virus qui dévaste nos contrées? Je ne puis me le persuader.

Peut-être dira-t on que le virus vénérien, semblable à une plante, à un animal exotique, doit dégénérer dans nos climats. Cette comparaison, d'ailleurs très-défectueuse, ne me paroît pas aussi favorable à la dégénération du virus, que l'ont cru ceux qui l'ont employée. A quelles marques connoît-on qu'une plante ou un animal dégénère? n'est-ce pas sur-tout à la diminution de sa fécondité, ou même à sa stérilité absolue? trouvera-t-on dans la communication du virus ce caractère principal de la dégénération?

Un homme gagne une gonorrhée. Il voit cinq femmes dans la même semaine, & la plupart avant de s'être apperçu de l'écoulement. Il les infecte toutes les cinq, & une d'entr'elles, (je n'ai pas été à portée d'observer les autres,) infecte peu de jours après un

---

(1) Cette question sera discutée dans le Tome III de l'*Histoire de la Chirurgie*, qu'on ne tardera pas à mettre sous presse.

homme, qui dès le troisième ou quatrième jour est en danger de périr de la strangurie vénérienne. Toute cette scène se passe à Paris en moins de quinze jours.

Un Portugais & un François gagnent, l'un à Lisbonne & l'autre à Paris, une gonorrhée. L'extrémité de la verge & le prépuce s'enflamment chez tous les deux. On se hâte d'employer les secours généraux & particuliers; on saigne, & l'on applique sur la partie un cataplasme émollient. Qu'arrive-t-il? A la levée du second ou du troisième appareil, l'un des Chirurgiens trouve le prépuce dans la pâte qui l'enveloppoit, & l'autre, le gland. Si telle est aujourd'hui la fécondité & l'activité du virus vénérien, qu'étoient-elles donc à son invasion, si ce virus a dégénéré?

Au moins, dira-t-on, la masse du virus a perdu de sa force, ses ravages sont moins grands, ses coups moins terribles. Je veux bien croire qu'en général les choses sont ainsi; je le dois à l'honneur de l'Art & de ses Ministres : mais je ne puis me dissimuler qu'il existe aujourd'hui, sur-tout dans les Hopitaux, des maladies vénériennes, dont le tableau ne seroit pas moins hideux que le plus effrayant de tous ceux que nos Pères nous ont transmis (1).

---

(1) Dans un Ouvrage posthume de M. Sanchez, qui vient de paroître, ce savant & sage Ecrivain abjure l'erreur que nous combattons ici. » Depuis que j'ai vu & observé ce que je viens

Les inductions tirées de la peste & de la lèpre, & transportées au virus vénérien, ne sont que spécieuses; car si la lèpre a disparu, la petite vérole dure encore, & paroît naturalisée dans nos climats. D'ailleurs, a-t-on pris contre la vérole les mêmes mesures qui firent cesser la lèpre? voulez-vous que la vérole ait le sort de la peste & de la lèpre? posez des cordons; élevez des barrières; renfermez dans des Lazarets les individus infectés. Ou prenez les mêmes précautions; mettez en jeu les mêmes causes, ou n'attendez pas les mêmes effets.

J'ai dans la tête un projet de preuve de la non-dégénération de la vérole, que je pourrai bien exécuter un jour; il consisteroit à comparer de lustre en lustre les faits recueillis par les Observateurs, depuis la naissance du mal jusqu'à nos jours. Il résulteroit certainement des observations ainsi rapprochées, que le virus vénérien est absolument ce qu'il fut autrefois, & qu'il restera tel, tant que les voyages de long cours feront en quelque sorte de tous les Peuples de la terre, une seule & même famille.

L'exécution de ce projet seroit assurément très-fa-

» de dire, j'ai abandonné, dit-il, le sentiment des Auteurs qui » ont écrit depuis l'année 1530, savoir, que la maladie vénérienne avoit diminué de férocité, & qu'elle cessera à la fin » comme la lèpre «. Observations sur les Maladies vénériennes, pag. 25, Paris, 1785.

cile, mais je m'apperçois en revoyant mon Ouvrage pour le livrer une seconde fois à l'impression, que ce travail seroit superflu : l'ignorant, borné par état aux Livres classiques, n'abandonneroit pas l'erreur dont ils l'ont imbu, & l'homme, qui connoît les Ecrits originaux, ne pense pas autrement que nous.

Si je ne craignois de révolter la prévention, j'irois plus loin encore; j'établirois que la vérole est aujourd'hui plus meurtrière qu'à sa naissance, c'est-à-dire, tant que dura la sage défiance des guérisseurs inexpérimentés, défiance qui concentroit les traitemens anti-vénériens dans les mains d'un petit nombre de Praticiens habiles. Ces derniers, il est vrai, ne guérissoient pas toujours la vérole, mais ils conservoient les forces des malades, & celles-ci suffisoient souvent pour opérer à la longue une entière & parfaite guérison. Car enfin, par elle-même, la vérole n'est pas mortelle; pour l'ordinaire ce sont les traitemens infructueux qui la rendent telle, en produisant une multitude de maladies aussi réelles que la vérole, avec cette différence, que les maladies dépendantes du traitement disparoissent le plus souvent dès qu'on cesse de les produire ou de les entretenir par l'abus perfide des médicamens anti-vénériens. Les Praticiens, qui virent naître en Europe le fléau dont nous parlons, faisoient, par leurs traitemens conservatifs des forces, quelquefois le bien & jamais le mal de leurs malades. Mais aujourd'hui que les mé-

thodes anti-vénériennes tendent toutes à ruiner les forces, les Praticiens nuisent, & nuisent beaucoup, s'ils ne guérissent point. En énervant le principe conservateur qui donne à nos corps la vigueur & l'énergie, ils font prévaloir le virus sur le principe qui le réfrénoit, ils augmentent ses forces, hâtent ses progrès, & le rendent plus difficile à vaincre; soit parce qu'il est plus développé, soit parce que les malades affoiblis sont moins en état de soutenir les traitemens qui pourroient les en débarrasser. Aujourd'hui enfin, que les maux vénériens sont livrés au premier affronteur, vieilles femmes, moines, laquais, &c. qui pourroit apprécier les ravages de la vérole, qui pourroit compter ses victimes? Les guérisseurs modernes ne publient pas ordinairement le nécrologe de leurs malades, & cependant ils fournissent, sans qu'ils s'en doutent, la désolante preuve de la triste vérité que je présente à mes Lecteurs (1).

Si je m'arrête si long-temps sur cette affligeante vérité, que la vérole est aujourd'hui tout aussi funeste qu'elle le fut autrefois, c'est que l'exercice de mon Art m'a fait voir combien il importe de détruire le

---

(1) Voyez en particulier Charles Thuillier, *Observations sur les Maladies vénériennes*, pag. 98 & suiv., & en général tous les Ecrits des Praticiens, dans les endroits où ils racontent, non les infortunes de leur pratique, mais les malheurs de la pratique de leurs émules ou de leurs rivaux.

préjugé contraire qui règne à sa place : après s'être persuadé que la vérole est peu redoutable, on en est venu jusqu'à l'oser braver dans ses forts ; jusqu'à daigner à peine s'en préserver, ou s'en guérir.

Il n'en est pas de même de la seconde espèce de dégénération, de la dégénération improprement dite, que de la première ; celle-ci nous paroît démontrée. Nous avons dit ailleurs que l'état d'épaississement est inséparable des véroles commençantes. A cet état doivent nécessairement succéder ou la fonte méchanique, ou la diathèse putride. Cette dernière crase des humeurs ne peut naître, que la propriété coagulante du virus ne soit domptée, ni celle-ci être domptée, que le virus lui-même ne perde de son activité, de son énergie propre & absolue.

C'est par ces altérations successives & naturelles que le virus s'éteint enfin quelquefois de lui-même dans l'individu infecté ; c'est par elles que s'opèrent ces guérisons spontanées, admirables autant que désespérées, qui honoreroient l'Art & l'Artiste, s'ils les avoient opérées.

Peut-être révoquera-t-on en doute les guérisons spontanées. Des faits sans nombre les attestent à ceux qui savent les voir ; & nous avons tâché de les montrer aux autres. Quant à nous, nous ne saurions douter que le virus vénérien ne s'affoiblisse dans l'individu qu'il infecte, ne s'énerve & ne perde enfin en vieillissant son caractère principal, sa propriété communicative.

Mais on concluroit mal-à propos des guérisons & des dégénérations spontanées, qu'on peut sans danger abandonner dans tous les cas la vérole à elle-même. Car, quand bien même les accidens de ce mal ne donneroient pas quelquefois la mort, à raison de l'importance de l'organe souffrant, ou de la fonction lésée, la dégénération elle-même est une maladie capable de faire périr, dans certaines circonstances, l'individu qui l'éprouve : soit qu'elle corrode les solides en même-temps qu'elle fond les liquides, ou qu'elle chasse, par une fausse dépuration, les matières délétères sur des organes internes dont les moindres dérangemens amènent des désordres graves, que suivent enfin le dépérissement, le marasme & la mort.

FIN.

APPROBATION.

J'AI examiné, par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage intitulé : *Remède nouveau contre les Maladies vénériennes, tiré du règne animal, &c.* par M. PEYRILHE, ſeconde édition : les additions conſidérables faites par l'Auteur, dans cette ſeconde édition, ajoutent au mérite & à l'utilité de l'Ouvrage. A Verſailles 12 Mai 1785. LASSONE.

TABLE

Des Matières contenues dans ce Volume.

A

B

C

D

M

N

O

P

R

S

T

V

Fin de la Table.

Il est donc vraisemblable que les c
à se mouvoir dans le tourbillon
ces astres lumineux , y décrivent
dont la forme varie autant que les
forces respectives qui les pressent
doit point regarder comme une i
que tant de corps qui peuplent l
décrivent pas autour de leurs sol
cles parfaits , quoiqu'il en résult
tions dont les impressions sont
êtres qui les habitent , et désagr
qui sont doués d'ame et de ser
nous achèverons de démontrer (
VI) que cette imperfection est
tes naturelles et nécessaires de la
l'on sera convaincu que des for
opposées , telles que nous les appe
l'univers , doivent produire des
gées , et par conséquent des differ
et périhélie plus ou moins granc

juste de son équilibre avec l'eau ,
que cette première réaction en ex
opposée qui repousse le corps et le r
celle-ci une autre qui le repousse en
ainsi de suite , jusqu'à ce qu'après u
nombre de réactions ou de vibrations
ques , le corps et l'eau se trouvent
de leur équilibre naturel. C'est donc
de cet équilibre qui produit l'oscillati
ment sensible que l'on veut nous do
exemple de l'aphélie et du périhéli
pareil défaut n'ayant point lieu dans
tion des planètes autour du soleil ,
toute nécessité rechercher une au
Mais, je le répète , quand on admet
leur translation un semblable défaut ,
querait pas pourquoi , pendant une
entière , il n'arrive ainsi qu'une se
chaque force de triompher , et une se
céder la victoire ; car l'aphélie et le pé
deux points à peu de chose près diam